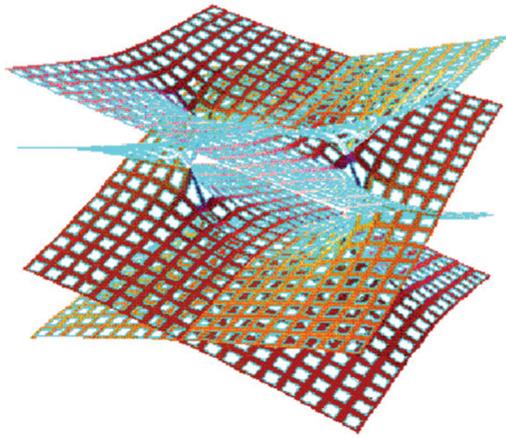


WUNSCH 16

**BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DES FORUMS DU CHAMP LACANIEN**

février 2017





WUNSCH

Numéro 16, février 2017

APRÈS LE RENDEZ-VOUS
INTERNATIONAL DE L'IF
ET LA RENCONTRE D'ÉCOLE
DE 2016 À MEDELLÍN

Bulletin international de l'École de psychanalyse des Forums du champ lacanien

Éditorial

Ce *Wunsch* 16 sera, après *Échos* 8, la dernière contribution d'un CIG, celui de 2014-2016, que ses membres, je crois pouvoir le dire, quittent à regret, tant le travail fait ensemble au cours de ces deux années, avec les liens établis, la multiplicité des questions soulevées, les tentatives de chacun pour y répondre à sa mesure, a réussi à soutenir un désir de contribuer à cette École de psychanalyse qui justifie notre rassemblement.

Nous avons retenu pour ce numéro, outre des travaux de membres du CIG, les exposés de la Rencontre internationale d'École à Medellín en juillet 2016, sur le thème « Le désir de psychanalyse », ainsi que les contributions des trois AE nommés en 2016.

Les exposés des Journées européennes du 21-22 janvier 2017 sur « Le savoir de l'analyste et son savoir faire » seront quant à eux publiés dans *Wunsch* 17 par le CIG récemment élu, à l'exception des contributions d'un des cartels du CIG précédent, qui avait choisi pour thème « Le savoir qui passe ».

Les deux prochaines grandes dates qui nous attendent sont maintenant septembre 2017, le Symposium sud-américain, « Sexuation et identités », à Rio de Janeiro, et septembre 2018, le Rendez-vous de l'IF et la Rencontre internationale d'École, « Les avènements du réel et le psychanalyste », à Barcelone, deux événements que nous présentons à la fin de ce numéro.

Souhaitons maintenant à nos collègues du CIG actuel deux années aussi revigorantes que les nôtres, jusqu'à la prochaine Rencontre internationale d'École à Barcelone en 2018.

Colette Soler, secrétaire du CIG 2014-2016



LA RENCONTRE INTERNATIONALE D'ÉCOLE JUILLET 2016

Le désir de psychanalyse, ou « l'expansion de l'acte analytique »

Ce thème « Le désir de psychanalyse » vise la présence de la psychanalyse dans le discours actuel, ce que l'on appelle habituellement « l'extension ». Cependant, selon la définition qu'en a donnée Lacan, l'extension, ce n'est pas la diffusion du discours sur la psychanalyse, pas même la multiplication des psychanalystes autodéclarés, mais « l'expansion de l'acte ». C'est la condition pour qu'il y ait des parlants qui s'analysent. Autrement dit, il s'agit dans notre thème de la psychanalyse « en intension », inséparable de son « horizon » d'extension, puisque c'est en acte qu'elle doit faire la différence avec le champ des psychothérapies polymorphes.

LES TEXTES DE LA RENCONTRE

OUVERTURE

Ricardo Rojas, Medellín, CIG 2014-2016

En tant que représentant de la zone Amérique latine Nord (Colombie-Venezuela et Porto Rico) au CIG, j'ai l'honneur d'ouvrir cette 5^e Rencontre de l'École de psychanalyse des Forums du champ lacanien. Elle fait partie d'une série commencée lors du premier Collège d'animation et d'orientation de l'École en 2009, constitué à cette époque par Antonio Quinet, représentant du Brésil, Florencia Farias d'Argentine, Josep Monseny d'Espagne et Colette Soler de France. L'idée de ces rencontres, nous disaient-ils, était motivée par « la nécessité de donner une impulsion renouvelée à notre travail » et le thème proposé pour Buenos Aires : « Comment l'École oriente la pratique et la communauté analytique ? » était une façon de reformuler la question de la portée et du sens d'une École de psychanalyse. La deuxième rencontre se passa à Rome en 2010, avec deux séances centrées sur le dispositif de la passe : « Un problème crucial de la psychanalyse » et « Les expériences du dispositif ». À Paris en 2011, ce qui nous a réunis était : « La psychanalyse, ses fins, ses suites », titre qui nous a invités avant tout à témoigner, questionner et développer un thème d'immense actualité pour notre École, après avoir centré une journée de travail pour penser « L'École à l'épreuve de la passe ». La dernière rencontre d'École a eu pour thème « Notre expérience d'École », centrée autour de l'École de psychanalyse des Forums du champ lacanien, qui aujourd'hui a 15 ans.

Jacques Lacan, psychanalyste français, a fondé en 1964 un nouveau modèle institutionnel appelé École et qui a pour fonction : 1° de soutenir « l'expérience originale » en quoi consiste la psychanalyse et permettre la formation des analystes ; 2° de décerner la garantie de cette formation grâce au dispositif de la passe et l'accréditation des analystes « qui ont fait leurs preuves » ; 3° de soutenir « l'éthique de la psychanalyse qui est la pratique de sa théorie ». Il signale dans son texte l'Acte de fondation que le terme d'École doit servir de refuge contre « le malaise dans la culture » et être le lieu où s'élabore la logique de l'acte analytique.

Nous prenons la relève de cette proposition de Lacan avec le thème de notre 5^e rencontre autour du « désir de psychanalyse ou l'expansion de l'acte psychanalytique ». C'est un syntagme nouveau proposé par Colette Soler au Collège international de la garantie (CIG) et qui fut accepté. Il vise la présence de la psychanalyse dans le discours actuel, l'expansion comme « expansion de l'acte », lequel est la condition pour qu'il y ait des analysants avec lesquels nous sommes du côté de la psychanalyse en « intension ».

Lacan dans sa *Proposition de la passe* nous présente le psychanalyste en intension comme intimement lié au savoir textuel et le psychanalyste en extension au savoir référentiel. À cette époque, Lacan introduisait une nouvelle dimension du savoir, déduite de l'expérience ou de la pratique psychanalytique, l'in-su qui s'ordonne comme marque du savoir, un savoir sans sujet qui ne se démontre que par sa lisibilité, un inconscient réel qui sera celui qui orientera son enseignement de ses dernières années. Il présente tout ceci avec sa géniale proposition du dispositif de la passe, une création de Lacan pour essayer d'obtenir ce savoir du réel surgi de l'expérience analytique. Une forme de garantie pour les psychanalystes, inimaginable à ce moment. L'offre d'un processus pour tous ceux qui souhaitent prouver qu'ils ont fini leurs analyses. Donnant à la passe la structure du mot d'esprit, celui qui décide de le tenter ne le fait pas directement devant un jury mais, celui-là, qui s'appellera le passant, tire d'un chapeau deux de ses « passeurs ». Devant eux il témoigne, aussi longtemps qu'il est nécessaire, et avec ceux-ci il y a une particularité qui est celle de construire deux versions de l'hystéro-historisation de son analyse. Une historisation de sa propre cure, convoquant à nouveau sa parole devant l'agent du discours hystérique, c'est-à-dire comme sujet divisé qui recherche ses signifiants maîtres pour essayer de retrouver un produit intimement lié à un savoir. Ensuite les « passeurs », qui en français désignent aussi bien ceux qui en barque livrent leur charge de l'autre côté du fleuve, la fournissent au cartel-jury de la passe devant qui se construit sa version du témoignage, le cartel cherchant la possibilité d'élaborer le savoir de ce qui a été entendu, mais aussi jury parce que l'écoute du témoignage conclura obligatoirement à un OUI ou à un NON, selon la conviction du jury que le témoignage démontre, ou pas, que cette analyse a produit un analyste, et au cas où la réponse est positive, une nomination : celle d'analyste de l'École, deuxième possibilité de nomination que l'École garantit, comme dit Lacan, « qu'un psychanalyste dépende de sa formation », pas seulement qu'il dépende de l'École mais de l'*ek-sistence de la psychanalyse*, puisque dans notre École ne sont pas seulement nommés des analysants ce celle-ci, mais aussi d'autres analystes qui au-delà de notre École font aussi ek-sister la psychanalyse dans le monde.

Mais dans le dispositif de la passe il n'y a pas que le discours de l'hystérique, de structure il y a les trois autres, incluant le discours analytique comme celui qui fait tourner et celui qui produit la ronde des discours. J'essaie de présenter quelques éléments pour que ceux qui approchent la psychanalyse se fassent une idée du dispositif de la passe, dès lors que ce sera un vecteur important qui occupera nos réflexions sur l'École ce matin, par exemple. Ensuite nous écouterons lesdits témoignages, je dirais de post-passe, des deux dernières personnes nommées comme analystes de l'École (AE) par les cartels de la passe qui fonctionnent à l'intérieur du CIG, dans l'École de psychanalyse des Forums du champ lacanien. De la même façon, pour terminer la matinée nous aurons des réflexions et une discussion autour du thème « Le dispositif de la passe et le désir d'analyse ». C'est dire que nous serons franchement du côté de la psychanalyse en intension et du savoir textuel que celle-ci implique, ce savoir lisible dans le texte de l'inconscient et qui implique le réel.

Durant cette matinée les relations entre le désir de psychanalyse et le désir du psychanalyste seront centrales. Ce n'est pas par hasard que Lacan utilise l'expression « expansion de l'acte » dans son texte *Discours à l'EFPP*, qui a été écrit en réponse aux opinions émises à la

suite de sa *Proposition* à l'intérieur de son École. Nous savons que l'acte est intimement lié au passage d'analysant à analyste, précisément ce pas de passe qu'examine le dispositif et qu'on espère non sans conséquences.

La première partie de l'après-midi, nous la consacrerons au désir de psychanalyse dans la cure, c'est-à-dire pour une part aux relations entre le désir de l'analysant et le désir de l'analyste, ses vicissitudes dans la cure pour donner *ek-sistence* au désir de psychanalyse. Et, pour terminer la journée, le désir de psychanalyse hors de l'École, que je présenterai comme les relations entre le désir de psychanalyse et le désir d'École, c'est-à-dire comment maintenir l'*ek-sistence* de la psychanalyse tout en conservant sa spécificité, et en cela je me réfère à l'École et à ses objectifs, « soutenir l'expérience originale en quoi consiste la psychanalyse » et soutenir « l'éthique de la psychanalyse qui est la pratique de sa théorie ». Il apparaît clairement que dans le désir de psychanalyse il ne s'agit pas « de la diffusion du discours sur la psychanalyse, ni si l'on veut de la multiplication des psychanalystes auto-déclarés, mais de l'« expansion de l'acte » ». Je rapporte ici la thèse d'une collègue, lors de la journée de préparation de cette Rencontre, le 5 juin de cette année au forum de Medellín : le désir de psychanalyse est l'écriture d'une structure borroméenne constituée de trois ronds, le désir de l'analysant, le désir de l'analyste et le désir d'École, tous ces trois désirs au sens du génitif subjectif et impliquant une École et un savoir textuel troué.

Avant de déclarer ouverte cette 5^e rencontre de l'École de psychanalyse du champ lacanien, je voudrais remercier la Commission d'organisation de la IX^e Rencontre pour ses efforts afin que tous les aspects logistiques soient au point pour un bon déroulé de nos activités, et aussi remercier mes compagnons du CIG, avec lesquels nous avons participé à la construction des éléments capables de produire une réflexion, et comme le disaient ceux qui ont créé cette activité, nous espérons avoir donné une impulsion renouvelée à notre travail d'École.

Traduction : Jean-Jacques Gorog

INTERVENTIONS DES DEUX AE NOMMÉES EN FÉVRIER 2016

Couleur de passe

Marie-Noëlle Jacob-Duvernet, Angers, France

C'est au fond d'un jardin au centre de la France, le grand-père l'emmène en courant, riant, goûter les groseilles à maquereau. Ce petit fruit vert craque sous la dent, répand dans la bouche une acidité fulgurante, un plaisir inouï. Elle se laisse faire, elle ne sait pas, à peine sait-elle parler. Elle est si jeune, l'âge où l'on est traversé par l'eau du langage entendu. La grand-mère les poursuit, fait semblant de gronder, c'est l'heure de la messe, on ne mange pas avant de communier. Mais le grand-père rit, un rire pour rien, c'est pour elle bien avant de comprendre, un rire surgit dans sa vie juste pour en jouir.

Et puis c'est tout, elle ne l'a pas revu. Il meurt quelques mois après, sans un mot. Ça reste comme ça prêt à l'oubli, jusqu'à l'analyse où un jour c'est revenu et puis c'est l'oubli à nouveau.

Ça ne s'est pas dit dans la passe mais aujourd'hui c'est là. Au moment où ma passe s'achève dans ce temps final où je transmets à l'école. Aujourd'hui et ici en Colombie, l'autre pays des grands-pères. C'est ça qui s'est imposé à moi au pays du « papalelo » de Gabriel Garcia Marquez.

Les empreintes, on ne les cerne pas toujours mais parfois on les éprouve. Je ne peux pas vous cacher ma joie, celle d'avoir fini ma cure, celle d'être ici avec vous pour transmettre au son du rire de mon grand-père. Et dans ce grand moment de nouveauté où les choses ne sont pas toutes assurées, je garde aussi ce petit mot de Gabo. Je le cite : « Le monde était si récent que beaucoup de choses n'avaient pas encore de nom et pour les mentionner, il fallait les montrer du doigt ¹. »

Alors si les mots manquent, laisse le rire éclater ², s'il n'y a plus rien à trouver il témoignera du chemin effectué. Le rire comme Un sonore, empreinte de lalangue, se lie au corps dans un goût inouï pour l'acidité. Ce goût pour l'acidité aura-t-il été ce condiment ³ réel à ma vie ? Possiblement, l'acidité pétille dans la bouche au risque de l'impatience, d'un peu d'insolence, d'un doigt de rébellion toute féminine.

À l'abri de rien

Et pourtant ce qu'il aura fallu traverser pendant ces années d'analyse sont les effets symptomatiques opposés. S'il y a eu impatience ce fut toujours celle de partir. Ni corps ni voix à donner, sauf si elle est à l'abri. Cela retardera notablement l'entrée effective en analyse puisqu'elle ne parle pas sur le divan pour être entendue. Ailleurs, ce fut la recherche constante et plutôt réussie de l'abri, déterminant la vie professionnelle, amoureuse et familiale. Le symptôme même s'il limite les options n'est pas sans efficacité.

Certitude symptomatique de n'être à l'abri de rien, ni des autres, ni de quoi au fond ? Mais cette question ne se pose pas tout de suite, il faut un certain temps qu'on ne peut pas raccourcir si facilement. Le temps de la démonstration du symptôme et de sa nécessité. L'analyste lui-même inclus dans le symptôme est appelé à garantir le monde en son abri.

Ce fut donc un appel fort à l'analyste car il n'y avait pas de sortie de l'abri sans angoisse, justifiant en retour le découpage signifiant et spatial du monde, entre ce qui fait peur et pas peur. C'est la construction démesurée de la phobie ⁴, puisqu'elle est toujours à recommencer pour faire bord à une jouissance qui reste insue et non traitée.

La fragilité paternelle, avec ses éclats terrifiants, fut elle-même retournée en signifiant phobique, moyen paradoxal de donner consistance au père en le craignant. Comme le cheval de Hans toujours craint et toujours là, le père ne cessait de l'être. Avec la peur, elle ne se passe pas du père, ce qui n'est pas tant une fixité amoureuse qu'une fixité phobique tout aussi solide.

Mais pour quelle énigme ? Celle, « soudain actualisée de son sexe et de son existence ⁵ » en particulier les conditions de sa venue au monde et du désir maternel.

1 Gabriel Garcia Marquez, *Cent ans de solitude*, éditions du Seuil, p. 17.

2 J. Lacan : le « rire éclate du chemin épargné », dans « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Scilicet*, p. 57.

3 Lacan, dans le séminaire *Le Sinthome* à propos de lalangue, distingue le « condiment » du « ce qu'on dit ment », p. 17.

4 Lacan parle dans le compte-rendu sur l'acte pour la phobie de « construction démesurément avancée », *Autres écrits*, p. 376.

5 J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », dans *Écrits*, p. 519.

La fin d'un ravage

La peur de disparaître attribuée à l'Autre maternel constitua pendant toutes ces années un savoir certain sur le traumatisme de son existence. C'est à cause d'elle, la mère. Celle qui l'avait mise en danger de mort à l'occasion d'un accident domestique, ponctué d'un « je l'ai tuée ».

Un savoir sur le traumatisme dur comme fer, de ceux qui font rage, évoquant le ravage mère-fille dont le sens va évoluer au cours de sa cure. Elle a longtemps cru que le ravage tenait de l'explicite, c'est-à-dire de l'accident. Il finira à l'endroit de l'implicite de la structure, une structure trouée par l'illimité et le sans raison. Il lui faudra reconnaître que c'est une absence au monde de sa mère qui a provoqué l'accident et non l'intention, une absence semblable à ce que sa mère ne peut pas expliquer ni de sa vie ni de ses choix. En écho à l'absence de phallus pour limiter la jouissance féminine. L'inexplicable fait ravage car il tient de l'insensé, du bord qu'il n'y a pas, énigme insoluble. Et je dirais qu'il y a ravage mère-fille si à l'endroit de l'énigme, elles sont collées ensemble. Captives l'une de l'autre par ce qui ne pourra jamais se dire pour chacune d'elles. Collées ensemble, mère-fille, elles sont légion par deux.

Le grand tournant de son analyse, quand bien même il lui faudra quinze mois pour finir, est certainement ce passage d'un savoir certain sur le traumatisme à la reconnaissance du non-savoir comme traumatique. Ce que je ne sais pas sur elle et sur moi me laisse seule sans elle, fin d'un ravage.

Les raisins du fantasme

Cette solitude s'apprivoise au décours d'une analyse, transformation silencieuse des analysants ponctuée d'expériences qui font événement. Celle d'une perte dans un train lui fera éprouver et écrire que l'on peut un instant être perdue, sans affolement à n'avoir pas, côté féminin ⁶.

Mais c'est un rêve qui va faire céder le savoir sur le traumatisme. Un rêve qui introduit un décompte et révèle le fantasme. « Quand le sens cède au nombre ⁷ » dit Lacan. C'est précisément cela, par un calcul le savoir va céder et faire ouverture au réel.

Le texte du « rêve des 36 » : « Une femme est enceinte de 100 enfants. Elle en perd 36 et en met au monde 64. On lui ôte les bébés comme les grains sur une grappe de raisins. Mais finalement elle n'en garde aucun. »

36 et 64 sont deux nombres qui chiffrent la perte. Mais ce n'est pas la même perte. Le rêve introduit la distinction attendue entre la peur de perdre la vie et la part de vie perdue qui constitue l'objet cause du désir. L'objet *a* est un trou dans les trois registres et, au niveau du réel, il est cet objet perdu, la part de vie soustraite à l'être qui accède au langage.

Mais à l'endroit du trou de la structure, on y met l'objet plus-de-jouir, celui qui remplace et comble le trou. Ainsi l'objet *a* est à la fois l'objet manque et celui qui ne manque pas, l'objet plus de jouir. Ainsi, le sujet s'arrange pour ne pas manquer ni que l'Autre manque. Le fantasme est le support de ce montage, fiction imaginaire qui place un objet dans la faille de l'Autre.

Ici les raisins condensent les deux aspects de l'objet *a*, les raisins qui comme la part de vie sont perdus, 36, perdus de toute façon ; et puis les 64, ceux que l'Autre ne garde pas parce qu'il n'en veut pas. Ces derniers sont déchet. Raisins rejetés, autre nom possible de l'objet plus

⁶ Expérience décrite dans « Celles-là qui auront pris le train se perdent », *Revue de psychanalyse du Champ lacanien*, n° 17, p. 79.

⁷ J. Lacan, Séminaire *R.S.I.*, 13 mai 1975, inédit.

de jouir comme rebut. C'est parce qu'on ne les garde pas qu'ils ne manquent pas à la jouissance en instituant la permanence de l'Autre rejetant. L'Autre du fantasme est là consistant du fait même d'être rejetant.

On aurait pu les dire verts, ces raisins, comme dans la fable de La Fontaine. Quand on ne veut pas subir la castration, quand le Renard ne peut pas atteindre les raisins qui seraient bons à manger, reste l'option de les déclarer trop verts. De dire qu'ils sont verts, bons seulement pour les goujats mais pas pour soi, permet d'échapper à la castration de ne pouvoir les atteindre. Fantasme comme option, fantasme comme fiction pour ne pas manquer réellement.

Ce rêve fait traversée du fantasme en dévoilant, par un calcul, le réel masqué. Avec un effet sur le désir et un allègement majeur puisque cesse le « c'est à cause d'elle », soit l'intention prêtée à l'Autre.

L'erre de fin

Le rapport même à la vérité est transformé, la vérité du fantasme ne fait plus moteur et ne fait plus obstacle à la reconnaissance du réel. S'il y a ce changement que l'on ressent comme déterminant, pourquoi n'est-ce pas la fin de la cure ? Et comment en rendre compte ?

Ce qu'elle éprouve dans ce temps est de ne toujours pas savoir y faire sans l'analyste, ni y faire avec le symptôme. Cette période de quinze mois jusqu'à la fin, j'ai choisi de l'appeler l'erre de fin. L'erre comme l'écrit Lacan avec deux « r », ce « quelque chose comme la lancée, quand s'arrête ce qui la propulse et continue de courir encore ⁸ ». Dans le vocabulaire maritime, c'est la vitesse restante d'un navire quand il cesse d'être propulsé. La lancée donc quand cesse la propulsion de la vérité. Ça cesse mais quelque chose court encore à quoi il faut laisser le temps, à quoi consentir pour ne pas casser l'erre par un arrêt prématuré de la cure.

Cette lancée n'est pas le voyage de l'itinérance, de la liberté supposée qui est l'erreur, dit Lacan, de celui qui veut rester non dupe. Dans l'erre de la fin ce n'est pas tant un sujet aux commandes, mais qu'il se fasse dupe de l'inconscient. Il s'agit de laisser toute sa chance à l'erre de rejoindre un dire au-delà des dits de la vérité. C'est l'erre qui va vers le dire de l'Un tout seul dans la séparation. De l'erre à l'R du réel.

Le corps vert et l'humanisation

S'ouvre ainsi la période de l'erre sans rapport avec la vérité du sujet, un travail de l'identification par la jouissance. Le réel de l'erre, « celui qui ne commence qu'au chiffre trois ⁹ », le trois du nœud borroméen. C'est en effet le temps du sujet réel, celui qui a un corps à jouir.

Une première nomination de jouissance s'effectue autour de la couleur verte, fluorescente comme le ver luisant. C'est un autre rêve qui va conjoindre une jouissance sexuelle avec un nom venu de l'enfance. Celui que son père lui attribuait et qui signifiait ver de pomme, en patois. Le ver qui sort du fruit, lunettes sur le nez, comme il le dessinait, est agi par sa curiosité. N'a-t-elle jamais aimé ce surnom ? Le voilà revenu, noué au corps jouissant. Les jouissances comme les noms ne sont pas si aisés à supporter, générant une horreur de savoir singulière. En effet, ce nom n'est pas banal, il recèle la question de la destructivité du désir. Le ver est dans le fruit et porte en lui le germe de sa destruction.

8 J. Lacan, Séminaire *Les non-dupes errent*, 13 novembre 1973, inédit.

9 J. Lacan, Séminaire *R.S.I.* du 18 mars 1975, inédit.

Ce qui va permettre de serrer cette inhumanité du désir¹⁰ et d'en faire « litter » sont trois lettres rêvées sans autre discours. Trois comme le nœud. Seulement trois lettres dans ce rêve : « TNT », ou « t'es haine t'es ». Trois lettres au lieu des deux du prénom qui inscrivait MN aime-haine. Soit la boucle du binaire sans fin de l'amour et de son envers. Le nouveau est le T de TNT qui se redoublant fait trois, n'apporte aucun sens supplémentaire et se réduit à ce qu'il est, juste une lettre.

Cela la nomme en un éclair, n'hommer que l'on peut écrire avec un « h » comme le fait Lacan¹¹. Il y a un effet d'acte dans ce dire qui est un dire de vide. L'explosif TNT, en se réduisant à sa lettre, perd sa portée de sens. Devenu vide, il est pétard mouillé. Une réduction qui fait déchoir les promesses de la haine et sert en cela l'humanisation.

La jouissance qui se dit est dévalorisée. Au décours de ma passe, je me suis appuyée sur cet éclairage majeur de Lacan sur le devenir de la jouissance dans la cure : « Il n'y a d'éveil que par cette jouissance-là [...] jouissance opaque d'exclure le sens [...] soit dévalorisée¹². »

Cette dévalorisation signe en effet un moment tragi-comique de la cure, car le nom trouvé est à la fois majeur et résidu sans valeur. « L'analyse, c'est ça, dit Lacan. C'est la réponse à une énigme [...] il faut bien le dire [...] tout à fait spécialement conne. C'est bien pour ça qu'il faut garder la corde¹³. »

Autre paradoxe est que ce moment d'éveil, essentiel à la fin de la cure, est en même temps intransmissible. Comment dire dans l'instant et à son analyste en premier lieu l'importance de ce qui se présente hors sens ? C'est une nomination nouvelle, éprouvée comme radicale, mais comment en témoigner ?

Elle ressent dans l'instant que c'est impossible à transmettre mais elle sait que c'est ça. Plus tard elle l'articulera avec « on le sait soi » de Lacan¹⁴. Juste soi, intransmissible donc, d'autant que cela ne dure pas. Avec ces instants d'émergence de l'inconscient réel, il n'y a pas d'amitié. Il n'y a pas le temps qu'il faut pour s'installer en amitié. Ici l'émergence est fugace et indicible.

Dès lors cette nomination ne lui permet pas de finir sa cure sur cette séance. Ce qui peut sembler paradoxal me semble aujourd'hui logique, une certitude décisive n'étant pas forcément une certitude décisionnelle. Et puis distinguer le décisif du décisionnel lui laisse le temps de l'après-coup qui emportera cette fois la décision de fin de cure.

Usage du symptôme et séparation

Elle est revenue une fois avec la question ultime de sa psychanalyse qui est au fond celle de la séparation. L'analyste appelé en complément du symptôme, de constituer l'abri nécessaire, présente jusqu'au bout la question de la séparation.

Je dirais maintenant que cette séparation est devenue effective par la transformation du « ce que l'on sait soi » en « ce que l'on sait seul ». Soi et seul, ce n'est pas tout à fait la même chose. Ce que l'on sait soi est furtif, on l'a vu, épiphanique, intransmissible.

Qu'est-ce que « seul » ? C'est le « seul » de la séparation qui ne s'effectue pas en une seule fois. L'interprétation de l'analyste vise ce point tout au long de la cure. Je pense en particulier à une parole de l'analyste qu'elle jugea erronée, fit interprétation comme déconvenue.

10 Je me réfère au cours de Colette Soler, *Humanisation ?*, 2013-2014.

11 J. Lacan, Séminaire *R.S.I.*, *op. cit.*

12 J. Lacan, « Joyce le symptôme II », dans *Joyce avec Lacan*, p. 36.

13 J. Lacan, Séminaire *Le Sinthome*, p. 72.

14 J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », dans *Autres écrits*, p. 571.

Une déconvenue pour que cesse le rapport et qu'elle donne sa voix. Il y a aussi la séparation dans l'acte de dire la jouissance.

Et puis dans la séance conclusive ce qui va « lever le résultat » de la séparation est un nouage à un usage trouvé du symptôme. Dire comment faire avec le symptôme, comment s'en débrouiller¹⁵ impose l'évidence de la séparation. C'est ça qui s'est passé et là encore c'est une surprise. C'est de dire un usage, un usage du symptôme jugé suffisant, satisfaisant, qui va acter la séparation. L'usage du symptôme est ce qu'elle trouve seule radicalement comme si elle parlait seule pour la première fois. Quelque chose qui peut s'énoncer et cette fois faire décision. Ce que l'on sait seul(e) peut se dire. Un dire sans Autre et qui porte à conséquences.

Elle va dire ainsi l'usage trouvé du symptôme. Désormais elle peut aller, si d'aventure cela ne convient pas, passer son chemin pour aller plus loin.

De l'erre à la cible

Malgré ses temps logiques, une analyse c'est long et puis il y a eu la hâte. C'est ainsi qu'elle se présente à la passe dans l'immédiateté de la fin de la cure. Quelque chose continue de courir, plus vite qu'elle. Et pendant ces quelques semaines du témoignage, pour décrire l'accélération ressentie, elle utilise cette image : « Je me sens comme une flèche tirée », dit-elle, vers une cible, celle-ci restant à préciser.

La cible est ce qui va se définir dans la passe, une transformation que je qualifierai d'orientation. Ainsi, le désir de psychanalyse à l'étude aujourd'hui est pour moi orientation.

Cette orientation est ce qui va émerger du rêve qu'elle fait la nuit qui suit sa demande de passe. Plus précisément, ce fut un cauchemar mettant en scène le meurtre des parents puis au bout du compte un face-à-face inédit avec son père qui lui dit ceci : « Marie-Noël tu vas être gentille, tu vas te laisser faire, je vais te couper les ongles. » Réveillée dans l'angoisse en pleine nuit, elle a cru qu'il fallait annuler sa demande de passe et retourner en cure. Dans un grand désarroi, elle écrit ce cauchemar et, chose exceptionnelle, elle se rendort comme un bébé.

Au matin, elle sait que c'est un rêve pour la passe en permettant la résolution de l'angoisse. Puis avec ses effets d'écriture, il va faire orientation de la passe pour l'École avec une clarté nouvelle, un pas de plus.

Je retiendrai quelques éléments.

Une partie de son prénom, Noël, son père l'écrivait comme la fête, Noël, malgré ses revendications à une féminisation. Elle voulait L.L.E. Mais dans le rêve, les lettres ne sont pas sur Noël, elles sont passées sur « gentille ».

Ce qui est à retenir ici est la lettre et non le sens qu'on pourrait donner à gentille. Une lettre qui se présente par son déplacement, soit sa mobilité¹⁶. Les lettres se déplacent, à la différence des mots qui restent immobiles lestés du poids de leur sens. Les lettres vont et volent de Noël à gentille.

Pas de sens et pas à lire comme le vrai écrit¹⁷. Ce rêve conjoint la lettre, jouissance opaque d'exclure le sens, une jouissance dévalorisée donc et sa condition qui est ici rappelée, de se faire la dupe du père¹⁸, sous la forme dans le rêve de se laisser faire, à l'endroit de l'Un

15 J. Lacan, Séminaire *Lune-bévue* du 16 novembre 1976, inédit.

16 J. Lacan, « L'instance de la lettre », dans *Écrits*, p. 501.

17 J. Lacan, « Post-Face au Séminaire XI », dans *Autre écrits*, p. 504.

18 J. Lacan, « Joyce le Symptôme II », dans *Joyce avec Lacan*, p. 36.

incarné comme l'ongle. L'écrit n'est pas à lire mais sur le billet restent les lettres de la destination, Lemberg, Cracovie ou ici même Medellín.

C'est ainsi que ce rêve rebondira dans la passe comme un jeu de mots riant : du véreux au vers eux, bien sûr ! Du véreux (vert de la groseille et du raisin et ver de pomme) au vers eux soit vers vous.

C'est le troisième temps de l'erre de fin que je vous propose :
ce que l'on sait soi (inconscient réel) ;
ce que l'on sait seul (usage du symptôme) ;
ce que l'on sait pour (transmettre, vers vous).

Pour conclure, l'analyse est un fleuve traversé comme le corps joui par un savoir qui lui fait horreur. Mais les eaux sombres sont à démythifier jusqu'au rivage ouvert, insu, à peupler joyeusement de l'adresse à un outre-soi comme outre-mer.

Des confins d'une analyse

Vera Iaconelli, Sao Paulo, Brésil

La première formulation de ma souffrance m'amena à débiter une « analyse » qui s'est avérée désastreuse. J'avais dix-sept ans, c'était trois ans après le décès tragique de mon frère aîné, pièce clé dans mon histoire. Il allait me falloir quelques années de plus, seize en fait, pour passer d'une séquence de psychothérapies – junguienne, psychodramatique, reichienne, etc. – à une analyse, passage déterminé par la naissance de ma première fille. J'avais déjà trente-trois ans et sept ans d'analyse se sont poursuivis à partir de là avec un excellent professionnel *winnicottien*. Durant ces deux décennies et demi, entre psychothérapie et psychanalyse, je comptais sur une chose : *l'analyse serait interminable*, je continuerai à toujours dire et dire, sur cette mort, sur mon père, et puis « quelques petites choses sur ma mère », mon homonyme, Vera Iaconelli, comme moi. Je continuerai en disant toujours de façon de plus en plus élaborée, plus précise, plus intelligente et, bien sûr, douloureuse.

La fin de l'analyse n'était pas assumée en tant que telle, bien que les questions des fins, tant celle de la fin marquée par la mort que celle de la finalité d'une analyse, fussent toujours là.

Je passai par un divorce qui me fit beaucoup souffrir, ma deuxième fille avait à peine neuf mois. Je le considère comme un des effets de ma névrose. Et je continuais en analyse à toujours dire de façon de plus en plus élaborée, plus précise, plus intelligente et douloureuse.

Il m'en prendrait encore quelques années pour en venir à lire dans *Télévision* ceci : « Le bon sens représente la suggestion, la comédie le rire. Est-ce à dire qu'ils suffisent, outre qu'ils soient peu compatibles ? C'est là que la psychothérapie, qu'elle quelle soit, tourne court, non qu'elle n'exerce pas quelque bien, mais qui ramène au pire. » (J. Lacan, Seuil, 1974, p 19.)

Néanmoins, j'ai dû m'améliorer, car « à peine » un quart de siècle plus tard, je commençai à être fatiguée de dire les innombrables versions des événements de ma vie. Deux fois par semaine, cinquante minutes, année après année... Un jour j'entends de mon analyste : *Winnicott était mené en bateau par les hystériques*. Je pense qu'il était lui aussi fatigué de notre *patinage*. Je vous ai dit que c'était un excellent analyste, sans ironie.

Ayant entendu la parole de mon analyste, je fais un autre pari analytique : passer de l'école anglaise à la lacanienne. Peur et, bien sûr, *frisson* inavoué en imaginant « la coupure »

de la séance, une fin imprévue. Une très bonne amie m'indique une analyste française. Double *frisson*, le mouvement lacanien, le « qui est qui » institutionnel ne faisaient pas partie de ma vie. Triple extranéité. Un détail : en français mon nom sonne *Verra*. Je reprendrai ce détail après. Nous verrons.

Les entretiens dans l'analyse lacanienne donnent un échantillon en rien gratuit de ce dont il s'agit dans cette option. Le dire sans fin, soit, sans s'écouter, commence à être démasqué d'emblée. « Qu'on dise » *ne* reste *pas* « oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend », pas pour l'analyste au moins.

Alors, voici *une* version de *mon* histoire :

Mon père était alcoolique et un petit peu fou et ma mère lui était soumise. Ils étaient amoureux, modestes, mais avec le temps ont construit un grand patrimoine. Après quelques années de mariage, avec trois enfants déjà, voulant sauver un couple déjà fragilisé, ils en eurent encore trois, beaucoup plus tard, six au total. Ces naissances n'ont bien entendu pas aidé pour ce qui était de l'alcoolisme, ni de la violence, et la famille dostoïevskienne montrait son spectre d'horreurs. J'étais la cinquième fille de ce couple souffrant et déréglé. Mais j'avais mon frère, plus âgé, docile et présent. Nous nous adorions. Quand j'avais treize ans il eut un infarctus, dont il est mort, alors qu'il avait à peine vingt-quatre ans. Ma mère et mon père se sont écroulés, ils perdirent leurs biens, et nous avons été accueillis dans un appartement inoccupé d'une tante dans le centre de Sao Paulo. La rupture m'a précocement émancipée. À quinze ans j'ai commencé à travailler et à dix-sept ans je pouvais payer mon « analyse ». L'interminable. La famille s'empêtrait dans un travail de deuil impossible. La tragédie contingente est venue s'ajouter au drame familial qui la précédait, transformant le deuil en mélancolie. La recherche d'un traitement venait de l'espoir de parler encore et encore de ces frères, de ce père et de « quelques petites choses sur ma mère », pour toujours. Or il y avait la possibilité de perdre l'espoir. Sans cette possibilité, je ne serai pas là aujourd'hui. Il y a une déception nécessaire, il y a un désespoir nécessaire, car il n'y a rien à espérer.

De cette recherche, commencée dans le deuil impossible, ont émergé dans cette analyse quelques points tournants qui jusqu'alors n'avaient pas été possibles. Je vais en énumérer quelques-uns, que je considère avoir été des moments cruciaux :

Le premier souvenir me concernant a à faire avec la reconnaissance de l'existence de ma sœur, de vingt mois plus jeune, comme rivale absolue. Il s'agit d'une scène construite dans l'analyse, dans laquelle je réalise qu'elle savait déjà écrire son nom, avant même que nous fussions scolarisées. Ce moment est aussi celui où je reconnais que, avant cela, j'habitais le nuage-origine (*nuage-mère*, en portugais). Une entité avec laquelle je partageais quelque chose d'un ne pas complètement exister, en fait, de ne pas exister complète. De cette lutte de vie et de mort, en tant qu'aliénation et séparation, sont apparus comme symptômes : une atroce difficulté pour apprendre à lire, l'impossibilité de mémoriser des mots et de les utiliser correctement, la conviction de mon absolu manque d'intelligence, des moments d'absence, d'isolement, une peur constante, des crises d'angoisse. Par chance, l'époque n'était pas aux diagnostics faciles de dyslexie ou de déficit d'attention. Cependant, ce n'était pas non plus celle de l'écoute du symptôme comme moyen de subjectivation.

J'ai cru rendre compte du désir de mon père et de mon oncle, frères rivaux, tantôt en me trompant, tantôt en apprenant. Je tardai à me rendre compte que, par dessus-tout, je supposais le savoir ou le désir de l'Autre. Et même, que je supposais l'Autre. Pendant que je sautais pour atteindre la ligne du regard de ces hommes avec mes faits et méfaits, je n'admettais pas qu'il regardaient ailleurs. Belle déception, quand j'ai pu le reconnaître. L'Autre est une énigme car il n'existe pas et il ne saurait donc savoir de soi-même. Mes actions ne

pourraient pas non plus rendre compte de ce qui émerge de l'inconscient, infatigable dans sa production d'effets.

Je ne crois pas mon hystérique est une phrase que j'ai entendue sortir de ma bouche en analyse, fruit de la dure reconnaissance que je défendais toujours une meilleure version, à la recherche de *La* version qui expliquerait la mort, le sexe, la mère, la femme. L'opération fondamentale qui ponctuait ces séances était la coupure précise, mot qui conjoint en portugais les idées de juste (précis) et de nécessaire. Je n'ai pas le souvenir d'interprétations perspicaces ou spectaculaires de l'analyste, à peine un acte qui visait le dire ou la répétition. Que l'on soutienne, face à une telle souffrance, le vide de sens que la profusion de sens de ces versions cherche à cerner ; que l'on soutienne en acte, depuis le premier moment qui inaugure le dispositif analytique (et sans doute dès avant, puisque le désir de l'analyste le précède), cela est crucial. Soutien sans garantie qui implique un risque considérable, mais sans lequel l'espoir non nécessaire ne cède pas. C'est dans ce tournant éthique, je l'ai saisi, que mon analyse est sortie de l'axe infernal de la demande. Demande de raccommodage, qui signifie « cacher le tissu troué », dont l'idéal est le raccommodage invisible qui ne laisse pas de trace du trou. Si le sens de la courbe dans le graphe du désir/sujet est là dès le départ, seul l'analyste peut proposer un changement de direction. Viser l'au-delà du sens s'attaquant aux confins de l'analyse. Lieu d'enfermement et bord qui pourra être laissé de côté dans la direction qui vise le réel. De *La* version je suis passée à l'Aversion par le biais de la subversion et finalement je suis passée à la reconnaissance des différentes versions. Versions non reconnues en tant que telles en vingt-cinq ans de psychothérapie.

Vers la fin, une urgence ne me permettait pas d'aller en séance aux heures prévues. Quelque chose s'imposait et j'arrivais chez mon analyste à n'importe quel moment. Je ne m'attendais pas à entendre quoi que ce soit, mais il me fallait encore témoigner de ce qui arrivait. Un jour je n'ai plus eu besoin d'y retourner. Je suis sortie en prévenant, je ne viendrai plus, et en disant *thank you very much*. J'ai ri ensuite d'avoir clos des années d'analyse avec une phrase tellement hors de propos. N'aurait-il pas été plus approprié de dire *obrigada* ou *merci beaucoup* ? Mais peut-être que *very* me concernait. Arrivée à la maison je m'aperçois avoir omis de payer une partie de l'argent de la dernière séance. Pas mal pour mon côté obsessionnel. Gêne et rire. À la fin, le dernier acte fut manqué, comme toujours. Je retournai pour payer le reste et partager qu'à la fin c'est ça qui reste, ou, mieux, que c'est ça. Je ne me donnais pas le travail d'interpréter cet acte, puisqu'il s'agissait justement d'assumer ce qui est au-delà de l'interprétation, l'acte analytique. On ne guérit pas de son inconscient, avec un peu de chance, on en profite.

Dans l'après-coup

Après la chute du transfert et la fin de l'analyse, je traversai une période de grand enthousiasme, mais elle déboucha sur un vide terrible. Je découvre, de façon inattendue, que je ne pourrai pas me servir de l'enthousiasme de fin d'analyse, ni du fait de travailler déjà comme analyste, pas de façon automatique. Après tout, si je m'invente, ne pourrais-je pas faire autre chose de ma vie, ailleurs, avec d'autres relations ? Envoyer mes filles vivre avec leur père, habiter un autre pays, travailler avec autre chose et avoir un autre mari ? Ou encore, aucun lieu, aucun travail, aucune relation. Je pourrais. À aucun moment durant cette période je n'ai souhaité retourner en analyse, il n'y avait pas de raison d'y retourner et il y avait en plus une étrange conviction dans ma désolation. Je continuai par la voie des rêves. Je les enregistrais à l'aube et les écoutais le matin.

Peu à peu, je choisisais chaque chose à nouveau. À nouveau, c'est-à-dire pour la première fois. Je découvrais un enthousiasme différent, sans garanties. Même sans celles supposées être données par la fin de l'analyse. Déception nécessaire, pas sans deuil.

Dans ma pratique, j'ai eu un point de virage. J'appréhendais encore d'assumer les conséquences d'un changement d'écoute, qui évite de comprendre et qui vise le réel. Mais à un moment donné, je réalisai que je ne pourrais écouter mes patients que si je pouvais les perdre, tous, sans exception, car, si c'était ça le prix, alors, soit ! Parce que les concessions au nom du « bien » vont au pire, je le sais. Le résultat d'assumer cette place, soutenant le discours analytique, fut que les patients ont commencé à venir plus souvent, et plus de patients sont venus. Et mon désir d'écouter au-delà de la compréhension a subverti le caractère d'aversion de ma clinique, soit des versions infinies vers le pire. Aujourd'hui, il y a beaucoup plus d'amusement, encore que pas sans douleur. C'est ce que nous pouvons proposer de mieux. Et c'est ce pari qui m'anime.

Parmi les rêves que j'ai faits, il y en a un qui m'amène ici aujourd'hui. La veille je parlais avec une collègue lors d'un cours au Forum et elle me demandait pourquoi je n'en étais pas membre, à quoi je répondis que je commençais à lire Lacan depuis peu et me consacrais intensément à une autre institution, ne trouvant pas possible de contribuer comme membre. Cette nuit-là, je fis le rêve suivant : « Je sors d'un cours au Forum en parlant avec mon analyste et nous cherchons un mot pour expliquer quelque chose. Elle me dit un mot en allemand et je réponds que nous avons pour cela un mot en portugais : ERRATICO. Elle répète le mot en allemand et j'insiste, *im-patiente*, il est RANDOMICO. »

Je me réveille, curieuse, et me mets à écrire ces mots.

ERRÁTICO —> ERRA T I C O —> ERRA IACO —> VERA IACO

ERRA (il/elle ERRE) mon symptôme depuis l'enfance.

VERA IACO mon surnom pour les amis, qui me différencie de ma mère, appelée elle aussi Vera Iaconelli.

VERRA mon nom prononcé avec l'accent de mon analyste.

VERA ERRE : motif de honte en dehors de la maison, mais de plaisanterie pour mon père, qui riait de mes erreurs, au prix de nier ma souffrance dans la vie scolaire et, ultérieurement, dans la vie universitaire.

TIO (oncle) : frère de mon père qui m'incitait à étudier et avec qui mon père avait des disputes homériques.

En pensant à ce rêve à cette occasion, je me souviens immédiatement, avec une forte émotion, que Lacan m'avait captivée avec sa phrase, reprise de Freud, sur la relation entre ERRO (erreur) et VERDADE (vérité), ce mot étant le sens du nom VERA. De là ressort la reconnaissance du désir de l'analyste. De ne pas reculer devant l'erreur, mais de l'écouter, de l'élever à la dignité d'acte. Désir que je re-nouvelle après la période d'inertie de la fin de l'analyse et que le rêve vient nommer.

RANDOMICO – d'où l'on peut extraire le prénom de mon analyste, DOMINIC, de mon premier frère mort, RICARDO, et de mon second frère mort, NIC. (Je commençai cette dernière analyse en parlant de ce second deuil impossible, d'un frère décédé au cours d'une chirurgie à quarante-cinq ans.) En un mot, RANDOMICO (aléatoire) est l'arc qui ferme les deuils, en y incluant celui de la fin de l'analyse. « Randomico » en portugais a aussi le sens d'« erratique ». La mort inéluctable et aléatoire. Il n'y a pas de version possible de la mort. La mort est l'erreur véritable.

Ayant recueilli de ce rêve le nom dont je fis la marque de mon identification *sinthomatique*, le destin donné au désir de l'analyste comme la recherche permanente de l'écoute de l'erreur/vérité de l'inconscient et l'investissement de nouveaux liens seulement possible à partir de la réalisation des deuils, j'ai parié qu'il valait la peine de tenter de transmettre cette expérience. Je ne l'ai pas fait toute seule puisque la passe – comme le disait Glaucia Nagem dans son prélude à cette rencontre – est un « téléphone arabe » (« sans fil » en portugais), jeu infantile où l'on souffle à l'oreille d'un autre un message pour découvrir ce qui arrive à la fin. Lors de cette fin, je me suis rendu compte, non sans surprise, que l'École transmet quelque chose à l'AE quand elle donne sa nomination. Quelque chose d'un défi, qui cause. Ce rêve m'a aussi mise devant le désir de témoigner de la passe, c'est-à-dire devant le lien que je me prête à établir dans l'espace École, qui répond au désir de contribuer à la transmission. Quant à cela nous verrons.

Traduction : Sol Aparicio et Sylvana Clastres

FONCTION DU DISPOSITIF DE LA PASSE DANS LE DÉSIR DE PSYCHANALYSE

Passe, transmission et désir de psychanalyse

Pedro Pablo Arévalo, Venezuela, AE 2014-2017

Deux ans après ma nomination en tant qu'AE je souhaiterais partager quelques réflexions autour de l'incidence de la passe et la transmission, dans le désir de psychanalyse. En ce qui concerne mon désir de psychanalyse, il a été soutenu durant l'analyse par le transfert, le désir de l'analyste et la jouissance du déchiffrement de l'inconscient. Il a été renforcé avec la traversée du fantasme, l'écriture de l'*hystoire* et les entretiens de la passe. Cela a coïncidé avec la fin de l'analyse, la destitution subjective et l'avènement du désir de l'analyste, lorsque le désir de psychanalyse a fini par se fixer dans la certitude de l'efficace du traitement symbolique du réel, et dans les effets énormes d'une analyse menée jusqu'à sa conclusion logique.

La transmission en tant qu'AE a supposé un échange intense avec des collègues de toute part en présence ou de façon virtuelle et a permis que le processus d'élaboration aille vers un transfert à l'École, avec des effets analytiques inestimables. En parallèle, certaines occurrences de jouissance ont révélé la façon dont les pulsions et la jouissance peuvent se manifester pour l'analysé et ont aussi mis en évidence et mis à l'épreuve les outils que celui-ci possède pour affronter le devenir, et l'efficace du transfert à l'école pour élaborer la jouissance, aussi intense et tenace soit-elle. Dans l'ensemble cela a produit un nouveau et considérable vidage de la jouissance et une perception générale de la jouissance singulière. Le désir de psychanalyse de cet analyste, – qui au départ reposait uniquement sur l'imaginaire, puis durant l'analyse sur les éléments du dispositif, – se trouve maintenant fortement lié à la jouissance, au réel et à la certitude du traitement du réel par le symbolique.

Quant à l'incidence de la passe dans le désir de psychanalyse sur d'autres personnes, il faut commencer par l'effet sur les passeurs qui, d'après ce que j'ai vu et lu, est appréciable, du fait, essentiellement, que cette rencontre touche au réel.

Avec les présentations du témoignage, un espace s'ouvre où le réel entre en jeu dans l'articulation du savoir accumulé de la psychanalyse et du savoir de l'inconscient, tant de l'AE que de chaque participant qui ouvre à cette interaction « d'inconscient à inconscient ». Cela d'une certaine façon implique le réel du sinthome, là où l'analysé reconnaît sa différence absolue. D'une certaine façon cela soutient le désir de psychanalyse, celui de l'AE comme celui des participants, ancré dans le réel. Cela marque une différence en relation aux effets que peuvent avoir d'autres formes de transmission de la psychanalyse comme le sont les présentations de textes ou de cas et les élaborations théoriques qui s'orientent plus vers la voie du symbolique.

Je pense que cette forme de transmission n'est pas l'exclusivité des AE, et qu'elle est à la portée de n'importe quel analyste qui s'est soumis au dispositif de la passe et qui l'a assumé analytiquement. À cet égard je renvoie à la journée « L'École de vive voix » qui s'est tenue à Buenos Aires en août 2015. Je cite Gabriel Lombardi qui dans un petit résumé commente l'intervention de onze collègues : « [Ils] avaient fait l'expérience de la passe et en avaient obtenu un bénéfice – en dépit du fait de ne pas avoir été nommés AE. Cette expérience leur a été bénéfique et non source de déception. Elle a été riche d'enseignements, de même qu'elle a fortifié ce désir de l'analyste si difficile à acquérir, si difficile à transmettre et si impossible à expliciter. Pour tous, elle a été l'occasion d'une promotion de leur désir de psychanalyse. Nous avons là un élément qui, jusque-là, a été peu pris en compte et qui à cette occasion est devenu manifeste : il s'agit de la connexion entre intension et extension logiquement inhérente à la passe ¹⁹. »

Un autre exemple intéressant est une intervention lors de la V^e Rencontre de la Zone ALN de l'EPFCL en mai 2015 à Caracas, dans laquelle une analyste a présenté un témoignage des effets qu'a eus sur elle le dispositif alors qu'elle n'avait pas été nommée. Il est à noter que cette intervention a été une initiative personnelle et non pas une invitation institutionnelle. En tout cas, dans ces deux occasions les interventions du public ont mis en évidence l'impact de ce type de transmission dans le désir de psychanalyse du collectif, quelque chose qui a à voir avec cette articulation intension-extension dont nous parle Gabriel Lombardi.

Concernant les effets d'un autre aspect de la transmission, les publications, dans le désir de psychanalyse du collectif, mon expérience prend appui sur la publication en tant qu'AE de plusieurs articles dans des publications liées à l'École, et les nombreux commentaires que j'ai reçus. J'ai aussi fait circuler par courrier des projets ainsi que des notes théoriques, certaines d'ailleurs très polémiques, qui ont donné lieu à un échange d'opinions avec des collègues de nombreux forums. Cela étant dit, que des analystes ayant un grand savoir théorique sur la psychanalyse échangent des idées avec un AE et son savoir singulier d'analysé me paraît très positif. L'importance de ce savoir n'est pas uniquement perçue par ceux qui valorisent la théorie analytique et la psychanalyse appliquée. Revenant aux échanges par écrit, celui-ci peut avoir des effets dans le désir de psychanalyse du collectif au travers de l'incidence de ces collègues aux niveaux national et international.

Je souhaiterais mentionner un dernier point qui est que, bien que dans tous les forums et universités où j'ai été invité la passe est grandement valorisée et produit cet effet de transmission dans le désir de psychanalyse, je sais que ce n'est pas le cas partout, malgré le fait de faire partie d'une École centrée sur la passe. Cela dépend bien évidemment de la position des analystes qui ont du poids dans chaque communauté, et donc de la façon dont ils ont terminé leur analyse. Celui qui n'a pas eu une fin vraiment conclusive ne pourra que difficilement appréhender l'énormité de la conclusion logique d'une analyse. C'est la raison pour laquelle je pense que nous devrions devenir une École centrée sur la passe... et la fin de l'analyse.

Traduction : Patricia Zarovsky

¹⁹ Cf. Wunsch n° 15.

Jury ou cartel ?

Sonia Alberti, Rio de Janeiro, Brésil, CIG 2014-2016

1. Il y a eu, certainement, une raison quelconque pour que Lacan lui-même ait fait la proposition de l'articulation paradoxale entre la fonction de jury et la promotion de la surprise d'une nomination.

2. La proposition de Lacan, du 9 octobre, c'est que, différemment d'une thérapie – qui ne fait que distordre la visée de la psychanalyse dans ce que concerne la rigueur –, la psychanalyse implique l'impossibilité d'un retour à un état premier, de sorte qu'elle doit être conduite jusqu'au point qui permet qu'*a posteriori*, on puisse vérifier une terminaison si radicale qu'elle rende impossible un tel retour, justement.

3. Le cartel de la passe étudie les témoignages pour vérifier si la psychanalyse a été conduite jusqu'à ce point radical, pour contribuer, avec cette étude, à la construction de ce que serait ce point de non-retour à un état premier, celui où alors peut surgir le psychanalyste en tant qu'effet de sa cure. L'année prochaine, la *Proposition* aura un demi-siècle ! et depuis sa divulgation, élaboration et utilisation, plusieurs cartels ont donné des contributions, à partir de maints témoignages, débats et expériences dans plusieurs écoles. Nous savons qu'il y a eu de tout – même des dysfonctionnements – mais, certainement, il y a eu des progrès.

4. Je relève deux ordres d'élaboration : le premier, approfondissant l'élaboration de ce que serait ce dispositif ; le deuxième, construisant une liste de caractéristiques présentées par des passants au long des décennies de l'expérience.

5. Dans le premier type, excellent la fonction du cartel en tant que non-savoir – c'est le non-savoir qui promeut le désir – et, face à ça, la fonction du travail d'élaboration qui pourra produire une surprise, « dans le temps de l'acte » (Colette Soler dans *Wunsch* 11), temps que je suppose être celui à surprendre le cartel dans son travail d'élaboration, par la précipitation du *c'est ça !* Précipitation prise ici dans l'équivocité du signifiant qui mène à *lalangue* de ce qui se *pré-cipite* : d'un côté, subvertissant le temps de comprendre qui pourrait être infini ; d'un autre côté, faisant référence à la pluie des traits qui tombent dans un même endroit (Lacan, *Lituraterre*), rature d'aucune trace qui soit d'avant, et des traits isobares, d'autres traits qui déjà ne sont pas les mêmes, des traits qui ne sont que des tracés dans une latitude solitaire et les traces qui finissent par apparaître comme un bouquet de traces... hétéros, des domaines qui n'ont rien en commun entre soi, tel que le littoral – compris ici comme ce qui marque l'impossible retour à l'état antérieur, celui dans lequel le passant aurait initié son analyse. Dans ce sens, alors, la position initiale du cartel qui se met au travail pour exercer, dans l'École, l'élaboration de ce qui serait une fin d'analyse à partir d'une expérience qui lui a été témoignée, la position initiale du cartel qui veut savoir – parce que non su –, est la contingence de cette précipitation qui « explique pourquoi il n'y a pas de critère dans la passe, mais authentification possible d'une passe singulière à partir de certains points vifs venus au jour dans la procédure et dont il faut bien dire qu'ils ont été laissés le plus souvent dans l'ombre²⁰ ». Éclair éclaircissant mais, surtout, une lumière qui se précipite dans le travail du cartel et qui n'impose, d'aucune façon, un savoir *a priori* mais un avant et un après qui font littoral. Impossible, donc, de le chercher dans une autre passe.

6. Dans le deuxième type d'élaboration du cartel de la passe, on pourrait chercher des caractéristiques présentées par des passants au long des décennies de l'expérience – traits déjà

20 « Première discussion de la passe dans l'ECF » (http://www.valas.fr/Patrick-Valas-Premiere-elaboration-sur-la-passe-a-l-Ecole-de-la-Cause-Freudienne-en-1985,169#outil_sommaire_0)

colletés dans la précipitation des traits. Le risque ici est, justement, celui de partir d'un savoir, au contraire de ce qui se proposait dans le premier type. Pour exercer la fonction de jury, il faut qu'on ait des références qui permettent de discuter en cartel des conditions pour qu'on nomme un AE, à chaque cas. La fonction du cartel en tant que jury est exigible non pas seulement pour que l'expérience ait un sens face à l'institution ²¹, mais aussi pour qu'on vérifie la sériation des nominations dans l'École, seule forme d'y identifier a) de quel pari il s'agit quant à l'ex-sistence de l'analyste, b) qu'il n'y a pas un seul analyste – mais que n'importe qui peut l'être en émergeant d'une analyse –, et c) que cette institution se centre sur le discours de l'analyste. Si on ne part pas d'un savoir, est-ce alors l'acte du cartel qui, dans l'expérience de ce CIG, se constitue toujours éphémère, pour une ou deux passes, ne fonctionnant que le temps d'écouter, élaborer et conclure ? Pari vérifiable dans l'*a posteriori*, à partir de ce que présentent ceux ayant été nommés et, ici, la nouveauté que je vois transparaître dans notre communauté, aussi ceux qui n'ont pas été nommés nécessairement. Wunsch 15 témoigne aussi qu'entre quelques passants non nommés les dernières années, il y a de ceux qui ont quelque chose à transmettre de l'expérience.

7. Quand il y a des divergences dans le cartel, il est préférable de ne pas voter, parce que cela diminuerait la fonction élaboratrice du cartel, en même temps que cela exposerait l'impossibilité d'observer les précipitations – mentionnées ci-dessus – parce qu'il y a des opinions différentes. Pour les sujets réunis il peut y avoir des précipités différents conformément à la relation de chacun d'eux à *lalangue*, rature d'aucune trace qui soit d'avant – jusqu'à quel point ne dépendent-ils pas d'une culture ? La décision est d'un cartel et non pas de chacun de ces membres, de sorte qu'il ne suffit pas qu'un ou l'autre d'entre eux propose de courir le risque de faire le pari. Il faut que le cartel y arrive, en tant que produit d'un travail et, pour cette raison, en tant que sujet, il faut être réveillé. Voilà pourquoi il n'est pas possible de simplement remplir une *check list* dans la tentative de vérifier dans les dits du passant qui ont pu être transmis par les passeurs si certains Rubicons ont été traversés, bureaucratissant le dispositif. Dans ce cas, l'expérience ne serait, d'aucune façon, au service d'un désir de psychanalyse... Celui-ci serait-il, éventuellement, aussi déterminé par la culture ? Je pense que oui ! Même parce qu'il faut l'offre pour promouvoir la demande...

8. Le pari est que les cartels multilingues de la passe dans notre École contribuent à un plus grand échange de nos zones et, par conséquence, au désir de psychanalyse dans les différentes cultures. De l'autre côté, cet échange dans nos cartels de la passe peut contribuer à ce que chaque sujet membre d'un cartel vérifie sa possibilité de faire le pari dans la nomination, témoin surtout que le cartel lui-même comporte des sujets avec ses relations modifiés par rapport au savoir inconscient (cf. C. Soler, *idem*).

Aide à la traduction : Martine Ménès

Cartel-passe-École

Ramon Miralpeix, CIG 2012-2014

Si nous reprenons les choses dès le début, nous constatons d'emblée que l'École de Lacan est nouée au cartel. L'une et l'autre s'appuient sur le fait que « l'enseignement de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à l'autre que par les voies d'un transfert de

²¹ *Idem*.

travail²² ». C'est la raison pour laquelle le cartel a toujours été une porte d'entrée dans l'École. Par ailleurs, nous avons le dispositif de la passe pour rendre compte du moment où se produit le passage – en fait, je dirais le saut – de l'analysant à l'analyste, à partir de la fonction du désir de l'analyste et pour en extraire un savoir. Brièvement, à l'origine, ce dispositif était formé par les passeurs et le jury de la passe, avec l'espoir que pourrait se vérifier auprès de quelqu'un, le passant, ce passage-saut. Dès la mise en fonction de la passe, Lacan attendait du dispositif autre chose que le seul pouvoir d'attester que ce passage s'était produit puisqu'il a dit clairement que « le jury fonctionnant ne peut donc s'abstenir d'un travail de doctrine, au-delà de son fonctionnement de sélecteur²³ ». Je crois qu'il est facile de supposer que ce fut la raison suffisante pour que ce jury se transforme en cartel, outil qui avait déjà fait ses preuves, et duquel on pouvait attendre un produit « propre à chacun » à partir d'une élaboration de savoir collective, en son sein.

Cependant, dans l'expérience, nous nous trouvons confrontés à une « déliaison » dans le cartel de la passe – je ne sais pas si elle est constante mais en tout cas elle est assez fréquente –, déliaison entre cartel et passe, comme si, là où il y avait passe, la fonction du cartel en tant que tel, en ce qu'il se produit une élaboration en son sein, rencontrait des difficultés sérieuses. Dans un débat à Barcelone, j'interrogeais : « Quelle serait la difficulté qui empêcherait que la cartel de la passe fonctionne comme cartel ? » La possibilité que le CIG s'organise en cartels « épistémiques » qui travaillent sur les problèmes cruciaux de la psychanalyse me paraît excellente, mais elle laisse cependant ouverte la question de cette difficulté. Il semblerait, si la réponse à cette difficulté est la division du travail en deux modalités de cartel, ceux de la passe, éphémères, et ceux du CIG, permanents, qu'« aller au-delà de la fonction de sélecteur » dans les cartels de la passe traduit une difficulté plus structurale que conjoncturelle. C'est une question qui rejoint celle que posait Colette Soler en 2006 : « Qu'est-ce qui empêcherait aujourd'hui un cartel de la passe, dont la fonction de jury est éphémère, de se pérenniser pendant les deux années de chaque Collège international de la garantie comme cartel d'élaboration ? Ceci afin de poursuivre un travail focalisé sur la psychanalyse même, ou plutôt sur ce qu'elle est aujourd'hui à la lumière de l'expérience, car bien sûr l'élaboration ne peut pas se réduire au commentaire des textes que Lacan nous a laissés. À défaut de cet effort de transmission, comment l'ensemble des membres serait-il concerné, et la perspective de la passe finale présente dans chaque analyse²⁴ ? »

Nous avons donc un premier nouage entre le cartel et l'École, et un autre entre le cartel et la passe : le second, nous l'avons vu, a ses spécificités et nous allons essayer de les définir. Le troisième nouage, entre la passe et l'École, constitue le cœur même de l'École puisque la deuxième fonction impartie à notre École est de « décerner la garantie de cette formation par le dispositif de la passe et l'agrément des analystes qui ont fait "leurs preuves"²⁵ ».

Revenons au cartel de la passe. Je crois que nous pouvons en déduire une première fonction, celle d'être plaque sensible du moment de ce passage analysant-analyste, de cette discontinuité que le passeur transmet dans ce qu'il dit, sans que ce soit ce qu'il dise, si, bien sûr, il y a eu rencontre ; soit qui passe dans un dire qui affecte les membres du cartel et les touche dans « leur » réel. C'est précisément cet affect/effect qui peut se convertir en indice ou en preuve de ce qu'effectivement quelque chose est passé et de ce que le franchissement, le saut s'est transmis. La marque de ce qui a affecté les membres du cartel n'est pas celle d'un savoir su mais au contraire est l'effet d'une rencontre avec un réel, quelque chose de singulier

22 J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits*, Seuil, p. 236.

23 J. Lacan, « Proposition sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, p. 256.

24 C. Soler, « Cartel d'École », soirée des cartels, 29 novembre 2006.

25 Principes directeurs pour une École orientée par les enseignements de S. Freud et J. Lacan.

qui vient du dehors et qui cependant résonne... extimement, pourrions-nous dire. La possibilité d'être plaque sensible, caisse de résonance, est une condition préalable sur laquelle doit compter « a posteriori » chaque membre du cartel, une fois qu'il s'est senti touché. Mais il y a une autre condition pour que cette rencontre puisse avoir lieu : il faut aussi que le cartel de la passe en tant que tel offre le trou où peut se loger un savoir non articulé, en tant qu'il vient du réel.

Une deuxième fonction apparaît alors, déterminée par la position analysante du cartel et de ses membres, qui devrait permettre d'intégrer ce savoir réel dans le savoir constitué de la doxa, à condition cependant que celui-ci soit perméable à des modifications. Cela n'est pas si simple, puisqu'il existe une tension constante entre, d'une part, le savoir su et le savoir pour le savoir, et, d'autre part, entre la doxa et « le produit propre à chacun ». Peut-être n'est-ce pas là la difficulté première, je le notais précédemment, peut-être aller au-delà de la fonction récepteur-sélecteur constitue une difficulté structurale déterminée par « le réel en jeu » qui obscurcirait, comme le brouillard, ce passage que j'ai qualifié de saut, celui où l'analysant passe à l'analyste. La réponse de Lacan est que, précisément, c'est cette « ombre épaisse [...] que notre école peut s'employer à dissiper ²⁶ ». Oui, mais comment ?

Ce saut, nous le trouvons aussi dans les textes qui nous orientent ; dans les premiers, l'Acte de fondation de 1964 et la Proposition sur le psychanalyste de l'École de 1967, nous relevons l'espoir mis sur le symbolique ; mais, dans la Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI*, je ne sais pas bien comment nous pourrions trouver réponse à cette idée de dissiper cette ombre épaisse. Il est clair, en tout cas lorsqu'on y prête attention, que la position n'est plus la même lorsque « pas d'amitié n'est là qui *cet inconscient* (réel) le supporte ». C'est là la même « inimitié » que celle entre l'acte et l'interprétation du côté du sens. Serait-ce cette même inimitié qui serait responsable de l'im-passe entre l'acte de nommer un AE et l'élaboration en cartel d'un savoir qui pourrait se transmettre ?

Nous sommes ici au cœur même de ce que le symbolique recouvre. Comment transmettre ce qui s'oppose non seulement à la parole mais déjà à la simple attention ? L'attention est à entendre comme la tentative instantanée de comprendre quelque chose, c'est-à-dire pouvoir dire quelque chose de ça. On ne peut pas improviser un lapsus ou un acte manqué qui rendrait compte de cela. Et cependant, le devoir de transmettre est bien là. Il nous reste donc à être poème, je ne crois pas qu'il y ait d'autre solution.

Nous savons que le poème, si c'est un poème, va tout autant dépendre du récepteur, de sa caisse de résonance, de sa « plaque sensible ». Il transmet, au-delà de l'intention du poète, ce que le poète ignore qu'il transmet. C'est dans cette mesure que nous pouvons penser l'AE comme poème, lu et reconnu. Et dans la passe, passe ce témoin au cartel de la passe et à ses membres au travers des passeurs. C'est alors à eux, les membres du cartel, de fonctionner comme passeurs, transmetteurs, comme poèmes.

Poème, d'accord, mais pour que se produise ce poème, un poème, un seul ne suffit pas, il l'est seulement parmi d'autres ! Sans chercher plus loin, nous retrouver ici réunis ouvre la possibilité du poème. Parfois, sous forme d'inquiétude, de mal être, d'énigme... Alors, il nous reste seulement à être... parlant : nous n'avons pas d'autre solution !

*Travail élaboré au sein du cartel « Cartel, passe, École »,
composé de Cora Aguerre, Vicky Estevez, Lydie Grandet (plus-une) et Beatriz Zuluaga
V^e Rencontre internationale de l'EPFCL, Medellín, 14 juillet 2016*

26 J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 » : « Cette ombre épaisse à recouvrir ce raccord [...] celui où le psychanalysant passe au psychanalyste, voilà ce que notre École peut s'employer à dissiper », dans *Autres écrits*, p. 252.

*Ce qui dispose...***Maria Teresa Maiocchi, CIG 2014-2016**

« [...] un franchissement [...] il est sûr que nous rencontrons *l'acte* à l'entrée d'une psychanalyse... »

J. Lacan, 1967

Le terme « dispositif » m'interroge, c'est quelque chose qui nous engage. Le dispositif de la passe se renforce même dans les DEL, Dispositifs locaux d'École, qui indiquent des faits, des lieux, des nombres, des pratiques même très variées, et pourtant organisées toutes selon un ethos.

Dispositif est un mot fort des années soixante-dix, employé dans des contextes multiples, que les dérives foucaultiennes ont beaucoup élargi. L'idée de dispositif indique une organisation qui, pour Foucault, vise à vider et à contrôler les périls, les dangers du dire, c'est « le réseau qui s'établit entre éléments hétérogènes », et en même temps ce qui interroge la « nature de ce qui les lie ²⁷ », pour arriver à constater-contraster la déchirure entre savoir et pouvoir ²⁸...

J'ai toujours été frappée de la polysémie de ce terme, de sa prétention, et même de l'opérativité qu'on donne à ce « se disposer » en tant qu'École : quelque chose qui donne lieu, qui fait lieu, cadre, mais qui en même temps mise sur un dynamisme de contingence, qui vise à rendre opérationnelle la « différence absolue ²⁹ », à rendre la béance qui en dérive à son opérativité, dans les témoignages comme dans le déroulement de la vie de nos DEL, Dispositifs locaux d'École. Encore plus que procédure, ce dispositif a à faire avec ce qui dans les pratiques 1) comprend des éléments qui diffèrent dans une logique, sans en violer l'hétérogénéité, l'hétéros précieux... 2) en montre le fin vivant. Donc, au-delà des usages actuels, de l'informatique, *notre* « dispositif » implique un autre pari, répond – mais à l'envers – du et à la crainte de l'hétéroclite indomptable, qui vise à éclipser la puissance dispersive du particulier, en l'organisant et réduisant, à l'insu du sujet, pour y inclure le gommage inévitable d'une liberté de l'action ³⁰...

La question que notre « dispositif » met en acte est plutôt celle du passage de ce « particulier » que le symptôme est, l'irrépétable dans l'histoire du sujet, à la singularité irréductible qui « vaut la peine ³¹ » d'extraire, y arriver en tamisant la particularité, la singularité du symptôme ³², qu'aucune réduction sociale, aucun discours dominant *aura pu* cerner : contingence de rencontre inédite, événement de réel. *Sur*-prise.

De là, « dispositif » se trouve plutôt noué à sa tradition plus ancienne qu'à ses dérives contemporaines, de « système opératif » même juridique ou militaire, à ramener à l'efficacité, quoique complexe, d'un mécanisme, engin, *congegno* en italien, qu'il soit mécanique ou social. Au-delà d'*automaton*... c'est *tuche* qui pourra faire sur-prise, nouvelle prise.

Quant à ma thèse, je me tourne vers l'étymologie de ce terme attractif : derrière l'évidence du posi-tif, du « poser », du *ponère* latin, dont elle dérive, il y a même un *levare*

27 G. Agamben, *Che cos'è un dispositivo*, Roma, Nottetempo, 2006.

28 Cf. M. Strauss, *La déchirure*, prélude pour ce même Rendez-vous.

29 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964)*, Paris, Seuil, 1978.

30 Cf. G. Deleuze, « Qu'est-ce qu'un dispositif », dans *Michel Foucault philosophe*, Paris, Seuil, 1989, p. 185-195.

31 J. Lacan, « Intervention à la suite de l'exposé d'André Albert » (1975), Journées d'étude de l'École freudienne de Paris, Maison de la Chimie, dans *Lettres de l'École freudienne*, n° 24, 1978, p. 22-24.

32 *Ibid.*, p. 24.

(Michel-Ange), lever, ôter, décoller... , selon le sursaut d'intuition avec quoi Freud, devant Moïse, ayant enfin franchi le pas de Rome, saisit dans la sculpture la parenté directe avec le processus analytique³³. *Poser* – en dépit du positif, de l'appui, du solide, du donner place, donner demeure, lieux – recèle/cache de façon surprenante une aire sémantique qui est en même temps plutôt celle d'une séparation : *ponère*, qui s'implique en latin avec *sinère*, signale en effet qu'il y aura eu un moment de chute, un lâcher, et même lancer... Moment de chute. Dis-positif implique certainement des éléments qui s'ordonnent, en se posant et redisant, mais *en tant que laissés tomber, laissés aller, de quelque façon une fois perdus, et seulement à ce point dis-posés selon la trouvaille d'une organisation nouvelle* qui est au fond celle de leurs *différences*. *Wiederfindung*, on dirait en analogie avec Freud des *Trois essais* (1905) un trouver par rapport à l'objet qui est en réalité un re-trouver. Autrement dit, ce qui est *posé, posi-tif* et même (bien) *disposé*, a impliqué en réalité une perte initiale, le risque assumé d'une chute, d'une dispersion. Dans le dispositif il y a donc, et visiblement, réglage, régulation, mais en même temps ouverture de contingence. Aléa jeté³⁴ ! C'est donc d'autant plus extraordinaire le choix lacanien d'une *Pro-position*, bien cruciale.

Dans ladite *Pro-position*, Lacan vise la particularité du signifiant du transfert comme ce qui marque l'entrée dans le dispositif analytique. Mais qu'est-ce qui oriente ce même dispositif, et donc son hésiter, son *exit*... , on l'a vu aujourd'hui. Qu'est-ce qui fait passer le décisif au décisionnel ? Marie-Noëlle nous a apporté sa trouvaille dans le nom, un nouveau nom : *décision, elle*, en montrant l'*ethos vivant* pour lequel « vaut la peine ce singulier de le serrer³⁵ »... Ce n'est pas un savoir en plus sur le particulier, pour mieux le loger dans le discours. En « l'ornant de potiches supplémentaires³⁶ ». C'est au contraire la voie d'un repérage *singulier*, à travers un « tiraillement », qui est spécifique, qui – le nœud – arrive à le serrer, en le mettant en acte par la voie – non sans règles – d'une bonne chance, d'une rencontre, qui ne soit pas répétition de destin, mais destinée réelle, de réel³⁷.

Serait pensable une fin dans ces termes seulement si le « particulier » du début n'incluait déjà la tension du singulier, un chemin orienté, le pas de conclure, l'acte de sortie de la prison, l'attente d'un nouveau ? Attente, affect analytique, « forme de désir » dit Colette Soler. Ce premier mouvement décisif n'est-il déjà dans le pli de la structure, et du savoir vers qui le sujet se penche ? Le dispositif analytique, sa logique, n'implique pas déjà que passe aura pu/dû se profiler ? Fin qui vise à ce qu'un seuil soit passé, pour retrouver son début dans un temps de rétroaction, futur antérieur, seuil d'où le Lacan du départ dit « commence le véritable voyage³⁸ » et un Lacan plus avancé dans l'expérience : « La question n'est pas de la découverte de l'inconscient, qui dans le symbolique a sa matière préformée, mais de la

33 S. Freud, *Lettre à Marthe*, de Rome, 1901 : « Saisi soudainement, à travers Michel-Ange. » Voir *Über Psychotherapie* (1904), en citant d'ailleurs Léonard, qu'on sait bien pouvoir partir de la moisissure des murs... En suivant Freud : « ... sans superposer ni introduire rien de nouveau, ou plutôt enlever, faire sortir. Et à partir de là il se préoccupe de la genèse des symptômes ».

34 *Alea* vient lui-même de la racine *as*, pour « jeter », elle-même liée à *sinère*, voir *supra*.

35 « Si quelque chose se rencontre qui définisse le singulier, c'est ce que j'ai quand même appelé de son nom, une destinée, c'est ça, le singulier, ça vaut la peine d'être sorti, et ça ne se fait que par une bonne chance, une chance qui a tout de même ses règles. Il y a une façon de serrer le singulier, c'est par la voie justement de ce particulier, ce particulier que je fais équivaloir au mot symptôme. » (J. Lacan, « Intervention à la suite de l'exposé d'André Albert », *op. cit.*, p. 24).

36 J. Lacan, « Note italienne » (1973), dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 310.

37 J. Lacan, « Intervention à la suite de l'exposé d'André Albert », *ibid.*

38 J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je » (1949), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 100.

création du dispositif dont le réel touche au réel, soit ce que j'ai articulé comme le discours analytique³⁹. »

Ma thèse vise donc le dispositif (de la passe) en tant que condition du désir de chaque psychanalyse. Il aurait effectivement lieu, s'il n'était pas déjà capté – s'il n'aura pas été déjà capté – par ce lieu « non touristique » et pourtant irrésistible de « s'y retrouver » ? par le trou de la structure, dont le dispositif fait acte ? Ce n'est pas à la fin « que le sujet s'y retrouve⁴⁰ », le gay savoir étant d'attrait même au début. « Les psychanalystes font partie du concept de l'inconscient, puisqu'ils en constituent l'adresse » nous dit le Lacan de « Position de l'inconscient » (1960). Autrement dit, le désir de psychanalyse, s'il ne vient que de l'inconscient, du transfert – qui de l'inconscient est « la mise en acte » – ne peut que s'inclure dans le *dispositif* en tant qu'il équivaut à *discours*. « Discours sans paroles », capable de faire acte, lien entre l'histoire du sujet – la factualité hétéroclite où il est – et sa « destinée » : hystorisation, singularité... Le dispositif, en ce sens, assure lieux et modalités d'extension de l'acte, efficace à faire saisir que la psychanalyse est intéressante, produit un « se décider » qui est acte, car « elle fait quelque chose⁴¹ ». Comment « vouloir ce qu'on désire », si ce ne fut que la mobilisation du désir est déjà inscrite dans l'ethos d'une structure, « soit de ce qui ne s'apprend pas de la pratique, ce qui explique pour ceux qui le savent qu'on ne l'ait su que récemment. Oui, mais comment ? – Justement comme ça : mécomment⁴² ».

Dans cette clé, l'insistance de Lacan dès le début sur un temps rétroactif⁴³, comme le futur antérieur, temps du *Wo Es war*, temps de l'identification inconsciente du sujet. Le désir de psychanalyse s'implique dans un « aura été » appelé par la structure : s'il y a désir de psychanalyse, s'il y a « règle fondamentale » (im)possible à suivre, c'est parce qu'il y aura été *passé*... au moins la passe de l'invention freudienne, incontestablement passée... du fait d'un passeur qui en a donné/fait témoignage en payant de son propre « Kern unseres wesen ».

Dans ce temps paradoxal, la passe est-elle « dispositive » d'École... en adjectivant notre substantif.

La responsabilité du « désir de psychanalyse » convient aux psychanalystes, à leur pluriel si... singulier : seuls mais non *les seuls*⁴⁴... Épars désassortis, et en même temps solidaires « à subsister d'un lien social jamais sorti jusqu'à présent » : « le cartel repris de la fondation de l'École⁴⁵ ». Leur ensemble est « disposé » : implique des autres, des places, des fonctions... et c'est pour ça qu'il aura été dispositif au désir de psychanalyse. L'invention d'une École « des Forums » dit *intension* en tant qu'elle se noue à une extension qui fait désir, extension étant – cela a été rappelé – « extension de l'acte ».

Aide à la traduction : Martine Menès

39 J. Lacan, « ... ou pire » (1975), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 548, n. s.

40 J. Lacan, « Télévision » (1973), dans *Autres écrits*, op. cit., p. 526.

41 J. Lacan, Séminaire XV, *L'Acte psychanalytique (1967-1968)*, leçon du 15 novembre 1967.

42 J. Lacan, « L'étourdit » (1972), dans *Autres écrits*, op. cit., p. 461.

43 Voir le tout récent séminaire de B. Nominé, *Il tempo dell'identificazione*, donné à Milan, juin 2016, auprès de l'ICLeS.

44 J. Lacan, « Discours à l'EFP » (1967), « Il n'y a pas d'homosémie entre le seul et seul. – Ma solitude, c'est justement à quoi je renonçais en fondant l'École, et qu'a-t-elle à voir avec celle dont se soutient l'acte psychanalytique, sinon de pouvoir disposer de sa relation à cet acte ? », p. 263.

45 J. Lacan, « D'écolage » (11 mars 1980).

Le désir de psychanalyse : un désir moteur dans le dispositif de la passe **Silvia Migdalek, Buenos Aires, CIG 2012-2014**

Dans mon pays, il y a une chanson culte de l'histoire du rock national dont le protagoniste principal s'appelle « Tanguito ». Cette chanson est devenue une sorte d'hymne de l'époque, dont le refrain répète « parce que l'amour est plus fort, parce que l'amour est plus fort ». En pensant à ce que je voulais dire aujourd'hui, me revenait de façon insistante la phrase musicale « parce que le désir est plus fort ».

Le désir de psychanalyse, tout comme notre musique, celle de notre communauté, pourrait se dire atonal tant que personne ne l'a écouté-lu, même si c'était bien ce qu'avait proposé Colette Soler comme thème d'une rencontre d'École que nous allions avoir à Buenos Aires. Nous avons tous eu le même lapsus de lecture et nous écoutions une musique plus connue en lisant « de façon erronée » désir de l'analyste, alors qu'en réalité on nous proposait d'ouvrir une interrogation à propos du désir de psychanalyse. Ce lapsus collectif opéra comme une chance, de réveil qui ne fit rien d'autre que de redoubler son intérêt. Lacan a dit un jour que « l'anecdote cache toujours un fond de structure ».

Pour moi, en temps voulu, avoir décidé de demander l'admission à cette École fut un moment de basculement et de renouvellement de mon désir de psychanalyse, et ma participation au dispositif de la passe fut indubitablement autre.

Ce n'est pas la même chose de l'avoir entendu que de l'avoir expérimenté, disait Freud, faisant allusion à une dimension inévitable de la psychanalyse, celle de l'*Erlebnis*, l'expérience du vécu que constitue l'analyse pour chacun. L'appris devient alors une espèce d'inoubliable fécond qui laisse comme résultat contingent l'émergence d'un désir d'analyste.

L'expérience de participer au dispositif de la passe, de désirer en faire partie, est un pas qui n'est possible que s'il est impulsé au préalable par un désir de psychanalyse déjà consolidé mais qui est transformé par la rencontre avec d'autres avec qui l'on partage ce trait ; tous ceux qui intègrent un cartel de la passe sont animés par un certain désir de psychanalyse.

Dans mon cas, c'était la première fois que j'allais m'y trouver et mon affect était l'enthousiasme, à cause des attentes que cela réveillait en moi et aussi de la sensation d'une grande responsabilité face à ce que je peux définir comme une double tâche. D'abord celle d'être là au lieu d'avoir traversé un « pont de nuages », prêtant donc l'oreille d'une façon très particulière ; ensuite à cause de ce qu'implique le travail d'un cartel de la passe. Le cartel de la passe doit se prononcer, il y a une attente concernant son annonce et la transmission des résultats à toute une communauté. Dans mon cas, s'ajoutait en plus le fait que le voyage est très long et que je ne comptais pas arriver dans une ville complètement recouverte de neige où je n'étais d'aucune façon habituée à me déplacer.

Participants du cartel multilinguistique, à peine avons-nous fait connaissance que nous nous sommes mis au travail très rapidement et sans préambule. Lors de cette première réunion du cartel, nous avons écouté quatre témoignages et il y eut deux nominations d'AE. Ce qui suit immédiatement la fin du témoignage du passeur et lorsque le cartel reste seul avec les résonances toujours proches du témoignage pour lequel il a été affecté est un moment de temporalité singulière, il pourrait se penser selon la logique du temps : voir, comprendre, conclure. Le temps de comprendre est très bref et intense, chaque parole prononcée par les collègues du cartel résonne dans cet espace d'une façon singulière et pousse à un travail d'élaboration commune. Parfois l'unanimité lors de la conclusion n'en finit pas d'être surprenante, tout comme la surprise d'une lecture absolument disparate.

Je me souviens spécialement d'un débat surgi lors de notre cartel, lorsque le second passeur s'en alla après avoir fini de livrer son témoignage et qu'un des collègues du cartel, à la surprise des autres, peut-être à cause d'une conclusion tellement sûre pour lui mais qui ne paraissait pas évidente aux autres, précipita un « Il y a eu une passe ». Cette non-unanimité fut stimulante, propice à un débat pressant et productif. Ainsi, nous avons affiné davantage notre argument. Bien sûr, il ne s'agit pas que l'unanimité soit un idéal, mais le cartel de la passe, comme nous venons de l'affirmer, présente la particularité de devoir se prononcer, ce qui produit une certaine urgence quant à l'élaboration, où la nuance produite par l'écoute de chacun des participants devient décisive pour le fonctionnement du dispositif. L'écoute du témoignage des passeurs est bienveillante et attentive et laisse des marques affectives diverses. Dans certains cas, le second passeur éclaire le témoignage du premier, le complète, le contredit, le vérifie, mais dans ces béances s'infiltré ce que nous pourrions appeler le style du passant. Il n'y a pas de standard ou, pour le moins, pouvons-nous aspirer à ce qu'il n'y en ait aucun qui s'installe. Il m'est très difficile d'imaginer que l'expérience pourrait se réduire à cela, à un « modèle » de passe, à une ritualisation ou à une bureaucratisation de son fonctionnement, même si nous savons que c'est une pente possible, qui heureusement n'est pas celle de notre École.

Je pense que dans la transmission de la production des cartels de la passe, lors des nominations ou des non-nominations, et même lors de l'élaboration de l'expérience, résident les points les plus vifs et brûlants de la psychanalyse. Cela est notre responsabilité et c'est en cela que nous pourrions contribuer à la persistance du désir de psychanalyse et à son expansion.

Pour conclure, une anecdote, qui, comme je le rappelais au début, a toujours un fond de structure. Une fois finalisé le travail des cartels, tout le CIG se réunit et quand notre cartel annonça qu'à l'issue de ce premier tour de témoignages notre École avait deux nouveaux AE, tous les collègues enthousiasmés applaudirent à la bonne nouvelle. L'affect d'enthousiasme était partagé, ce qui ne cessait pas d'être nouveau et contagieux pour moi. Je pense que ma participation au dispositif de la passe fut une chance de renouvellement d'un pacte et m'a laissé un enseignement en expansion du désir de psychanalyse.

Traduction : Isabelle Cholloux

LE DÉSIR DE PSYCHANALYSE DANS LA CURE

Le décanter du désir de psychanalyse dans la passe

José Antonio Pereira da Silva, Brésil

Pour parler du décanter du désir de psychanalyse dans la passe, je suis parti de l'étymologie du mot « décanter », qui vient du latin *decantare* et qui signifie « passer doucement un liquide d'un vase vers un autre afin de le séparer du sédiment ou du dépôt ». [En portugais], ce mot peut aussi signifier « célébrer, rehausser en chants ou en vers, exalter ⁴⁶ ». Nous nous demandons alors : qu'est-ce qui passe, qui se sépare, qui se célèbre ou est exalté par le chant ou les vers concernant le désir de psychanalyse dans la passe ?

46 NDT : En portugais, le verbe *decantar* a ces deux significations, car *cantar* signifie « chanter ».

À la lecture du texte de Freud ([1912], 2004), nous constatons qu'il avait souligné que l'analyste avait besoin de passer par « une purification psychanalytique ⁴⁷ » pour pouvoir conduire une analyse, et que le manque d'analyse personnelle de l'analyste le disqualifiait pour occuper cette fonction.

La passe, en tant que dispositif d'École inventé par Lacan ([1967], 2003) ⁴⁸, a pour fonction de vérifier que le passage de psychanalysant à psychanalyste a eu lieu dans l'expérience personnelle de l'analyse d'un analyste. Selon les textes de l'École élaborés par Lacan, le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même, et il pourra, de sa propre initiative, donner des preuves de ce passage au travers de son témoignage recueilli par un passeur. Celui-ci est un analysant désigné par un analyste membre de l'École [AME] et mis sur la liste des passeurs, car cet analysant est lui-même dans cette passe, ou lié encore au dénouement de son expérience personnelle. L'École garantit ainsi, comme institution, qu'il y a là un analyste. Elle certifie qu'un analyste dépend de sa formation, ce qui est, primordialement, devenir psychanalyste de sa propre expérience.

Dans les *Écrits* ⁴⁹, Lacan suggère que nous devrions mettre quelque chose de nous-mêmes concernant la cause analytique à destination de la communauté analytique. Je relate-rais alors ici quelques aspects de mon expérience d'analyse.

Avant d'en arriver à l'analyse, j'avais choisi, dans un premier temps, un professionnel « psychodramatiste ». Je supposais que l'invention de Moreno pourrait soutenir le désir de savoir sur mon inconscient et sur les questions et les symptômes que je lui amenais. Après une certaine période, durant laquelle a été travaillé le développement des divers rôles dans la vie, je me suis aperçu qu'il manquait quelque chose à savoir sur l'inconscient. Avec cette méthode, j'avais atteint une limite. J'ai alors décidé de traverser littéralement la rue et de chercher l'analyste que je supposais avoir les compétences et les caractéristiques pour m'amener à la rencontre de ce savoir.

Lors de l'entretien préliminaire, je me suis aperçu d'une différence essentielle avec l'autre expérience, en raison de mon acte d'implication avec ce dont je me plaignais, avec mes choix et, bien entendu, avec les symptômes qui me représentaient. Le processus de l'analyse a débuté et l'analyse a duré quatorze ans. Durant celle-ci, il m'a été possible de traverser les diverses aliénations à l'autre – si fortes qu'elles m'amenaient à annuler mon désir en fonction de l'autre –, de traverser des fantasmes, de surmonter la peur de la détresse, l'insécurité, et de rétablir l'auto-confiance ; de traiter la relation de réjection et de honte liées à mon prénom, cible de « moqueries ⁵⁰ » culturelles ; et, enfin, de promouvoir la sustentation de la désaliénation de l'autre, destitution de l'analyste de la place du travail de transfert pour le maintien du transfert de travail avec la psychanalyse, dans l'École et dans la clinique.

Ce passage a été marqué par deux épisodes. Le premier est un rêve où l'on avait volé ma pièce d'identité, un rêve d'angoisse qui m'a fait peur. Ce rêve énigmatique a été travaillé en analyse et je me suis alors rendu compte qu'il était nécessaire de construire une nouvelle identité. Dans la même période, m'est apparu un nodule dans la main, qui apparaissait et disparaissait, comme s'il s'agissait d'un nœud devant être défait. Je formule alors à l'analyste mon désir de conclure l'analyse. Encore pendant cette période, je reçois un appel m'informant que

47 S. Freud, « Conseils aux médecins sur le traitement analytique » (1912), dans *La Technique analytique*, trad. Anne Berman, Paris, PUF, 2004, p. 67.

48 J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 243-259.

49 J. Lacan, « Ouverture de ce recueil » (1966), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 9-10.

50 NDT : En portugais, le mot *gozação*, utilisé ici dans le sens de « moquerie », équivoque avec *gozar*, qui signifie « jouir ».

j'avais été tiré au sort comme passeur. J'écoute le témoignage du passant et les divers passages de son analyse, transmettant ensuite cette expérience au cartel de la passe. Je me demande : qu'est-ce qui a été réellement transmis ? Ai-je été fidèle dans la transmission du témoignage de passe ? À ma surprise, j'ai été tiré au sort une nouvelle fois. J'accepte d'être passeur à nouveau, je réalise une nouvelle écoute, je me rends compte des différences dans les expériences et les transmets au cartel de la passe. J'apprends ensuite qu'une AE a été nommée par le cartel auquel j'ai participé. J'ai constaté à cette période et encore aujourd'hui que l'expérience de la passe n'a pas été sans conséquences pour mon analyse, ma formation en tant qu'analyste et ma pratique clinique.

Quant au décanter, il est possible de percevoir, avec la construction progressive d'un style, la sustentation de mon prénom, qui maintenant peut être *dé-canté*⁵¹ avec satisfaction : « Et maintenant, José... José, vers où ? » se demandait Carlos Drummond de Andrade (1942) dans le poème *José* :

« Et maintenant, José ?
 La fête est finie,
 la lumière aussi,
 la foule est partie,
 la nuit a fraîchi,
 et maintenant, José ?
 et maintenant, et toi ?
 Toi qui es sans nom,
 qui te moques d'autrui,
 qui fais de la poésie,
 qui aimes, qui te récries ?
 et maintenant, José ?
 [...]
 José, vers où ?
 [...] ⁵². »

Contrairement au José du poème de Drummond de Andrade, le José qui vous parle aujourd'hui sait quelle est sa direction, reconnaît ses limites et son désir, sait faire avec le non-su, avec l'impossible, avec le manque-à-être de l'analyste, abdiquant de son être, choisissant de soutenir le désir de l'analyste et le désir de psychanalyse. Disposé à payer à la cause analytique, se réduire – comme avec son prénom – à un signifiant quelconque, pour pouvoir soutenir occasionnellement le semblant d'objet *a* pour l'analysant.

Pour conclure cette petite réflexion sur le décanter du désir de psychanalyse dans la passe, il est important de souligner que, pour que le désir de psychanalyse continue à exister, il est nécessaire que l'acte psychanalytique inventé par Freud comme un acte qui institue une analyse et repris par Lacan comme étant aussi lié à la fin de l'analyse – plus précisément au passage d'analysant à psychanalyste –, il est nécessaire donc d'avoir eu au préalable l'avènement d'un acte soutenu par un analyste, constituant, alors, un vrai acte inaugural d'analyse d'un nouvel analyste. Cela implique un engagement de ce dernier à l'égard de ses désirs inconscients, ce qui est peut-être le début d'une analyse. Celle-ci pourrait ainsi produire un psychanalyste qui, à son tour, pourra soutenir de nouvelles demandes et de nouveaux désirs de psychanalyse.

51 Voir note 46 (NDT).

52 C. Drummond de Andrade, « José », dans *Poesias*, Rio de Janeiro, José Olympio, 1942 ; trad. fr. par Didier Lamaison : <https://schabrieres.wordpress.com/2010/01/10/carlos-drummond-de-andrade-jose-1942/>

La proposition du dispositif de la passe dans l'École de Lacan vise à garantir pour la communauté qu'il y ait des analystes qui se fassent responsables en occupant cette position et, à partir d'une position éthique, à donner au psychanalysant la possibilité de choix et de devenir responsable de son désir et de ce qui le cause.

Traduction : Elisabete Thamer

D'un témoignage à l'autre

Jorge Escobar, Colombie, AE, 2014-2017

Après avoir erré, lentement et durant des années, à travers les retours, parfois infernaux, de l'association libre, ce qui constitue le cours de toute analyse, j'ai trouvé « le son de l'innommable ⁵³ », selon les mots du poète de langue castillane. Cela tournait sans cesse autour de cela : paradoxalement régnait l'ordre de l'énonçable. Cette rencontre allait laisser comme marque un mutisme, qui résonna par sessions, au lieu de l'enlèvement quasi infini dans l'univers des paroles. À le constater, je fus ébranlé par le plus assourdissant des silences, en donnant une sonorité musicale à la fin de la cure et en marquant également le rythme d'une nouvelle vie et d'une nouvelle relation à l'École et à la psychanalyse. Moment sans égal où se résolut la cure et où je découvris, sans même me le demander, que j'étais devenu analyste. À partir de cet instant, je fus instamment assailli par le désir, qui se convertirait en quelques mois en une décision inéluctable, d'affronter le dispositif de la passe. Armé comme jamais de valeur, de confiance et d'aisance pour relever ce pari, celui de soumettre au jugement et au contrôle de l'École le résultat de la cure, avec la ferme conviction d'avoir conquis un point unique de certitude. Celui-là même d'où prend assise, beaucoup ne le savent pas, le trésor de ce qui a été découvert par Freud. Un trésor qui ne peut se regarder sans tomber dans les griffes de l'étonnement. Je désirais témoigner de ce qui avait été enrichissant et unique, faire participer l'Autre institutionnel : ce « joyau » était vraiment de son ressort, nous le cherchons tant pour préserver l'héritage freudien. Je contribuais à « ranimer dans le champ de la psychanalyse ses justes suites ⁵⁴ ». Suites averties concernant le symptôme, les effets d'assumer la castration, la nouvelle relation à la pulsion, mais surtout pour signaler cette bonne nouvelle qu'une cure, dans et à partir de cette École, pour l'un de ses membres, avait été didactique et qu'à partir de là j'avais assumé un nouveau destin, celui d'analyste.

Ma relation à la psychanalyse commença précocement alors que j'étais encore un enfant, quand Freud fit une subite apparition dans ma vie comme curiosité du savoir. Parcourant les librairies, je fus captivé par l'offre de la semaine *Les Théories sexuelles de Freud*, associées à l'un des poèmes les plus connus de l'auteur de *L'aimée immobile* ⁵⁵, un des poètes de langue espagnole les plus significatifs du XIX^e siècle. Deux textes, je le saurai de nombreuses années après, qui traitent de la même chose, du réel inclus dans l'amour, de la perte et de l'inévitable du non-rapport sexuel. Les deux premiers textes achetés avec mes propres moyens annonçaient déjà, avec une certaine anticipation, la réponse postérieurement cherchée à une névrose déjà installée depuis mes premières années d'enfance, elle aurait à faire état par son cri retentissant à travers l'urgence qu'établirait l'angoisse.

53 Poème, Manuel Abreu Adorno.

54 J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, p. 269.

55 Amado Nervo.

Les pertes liées à l'amour et la question sur le sexe précipitèrent cette manifestation du réel, c'est ainsi que le rendez-vous avec un analyste se fit pressant. La sécurité de la consistance fantasmatique avait échoué et surgit ce qui était très proche de la folie. Lorsque je m'adressai à un analyste, je ne cessai d'être curieux qu'un médecin (profession à laquelle j'ai été formé) cherche dans la psychanalyse, avec une assurance inébranlable, l'unique possibilité de réponse, je n'en considère pas d'autre, à cette demande plus qu'urgente. Cette première séduction liée à ma lecture « oubliée » de Freud m'avait tenté au point de partir à sa recherche.

Lorsque je rencontrai pour la première fois l'analyste, sans connaître la théorisation, les textes constituant ni même l'idée de l'École, lors de ce premier rendez-vous, dans des conditions très spéciales – c'était une consultation à domicile vu la condition critique et délirante où je me trouvais –, et avant d'entrer à proprement parler dans le dispositif, de demander vraiment une cure, j'indiquai la raison de chercher un analyste : lui témoigner, et à travers lui à son institution, que l'état d'aliénation qui m'envahissait, qui affectait ma raison et même ma perception du monde et mon corps de façon si dramatique était un fait démonstratif qui venait confirmer ce qu'avaient découvert et dit Freud et Lacan. Un premier témoignage, aujourd'hui je l'appellerai une « passe sauvage », qui indiquait un transfert à la psychanalyse, initié depuis l'enfance lorsque le dire de Freud dut générer une certaine résonance chez le futur analysant.

La cure, quant à elle, s'inscrit dans ce transfert préalable au savoir de la psychanalyse. J'appris rapidement que mon premier analyste appartenait à une forme institutionnelle ayant précédé notre École, ce qui fut réellement significatif, l'analyste était quelqu'un, ce n'était pas n'importe qui et il inspirait confiance.

Par la suite arriva l'institution, et la curiosité pour la théorie ainsi que l'assistance, quoique passive, aux séminaires, aux tables de lecture et aux diverses formes de travail appaurent rapidement. Ensuite la participation à des cartels puis la préoccupation concernant le collectif des analystes surgirent. J'appris que les analysants avaient une place dans l'institutionnel, le discours leur incombant de façon radicale. Quand les effets sur le symptôme le tempèrent et qu'une certaine élaboration sur le savoir fut possible, je demandai à être membre de l'institution au titre de médecin intéressé. Un transfert préalable et durant la cure au discours et au savoir inconscient a toujours été présent, quatre essais d'analyse le mettent en évidence. Les trois sorties initiales me laissèrent le goût amer de l'incertitude et le retour vers un quatrième essai s'avéra impérieux. Se logeait réellement en moi le désir d'analyse. Le dernier essai fut avec un membre de l'École, c'était quelqu'un reconnu pour son expérience d'AE et son appartenance au Collège de la garantie.

Les deux analystes sont AME, fondateurs, ayant un engagement institutionnel, ils participèrent à tout l'engrenage du dispositif de la passe comme passants, membres des cartels, transmetteurs de cette passion contagieuse : la peste magique du désir.

Le titre proposé, « D'un témoignage à l'autre », évoque l'espace et le temps de la cure, entre le témoignage initial d'un désir de psychanalyse et les vicissitudes de la cure même qui ne cessèrent d'indiquer ce désir et l'apparition hors de tout calcul du désir de l'analyste. Cet espace signale l'attente que j'avais alors, un espace réductible à la fin, quand les formations de l'inconscient donnèrent tous leurs fruits possibles et la portée de sens rasée de près, quand le réel de l'inconscient fit son émergence.

Traduction : Isabelle Cholloux

Le désir de poursuivre après « guérison »

Jean-Jacques Gorog, Paris, CIG 2014-2016

Pourquoi la cure psychanalytique ne trouverait-elle pas sa fin avec la disparition ou la réduction de ce qui l'avait motivée ?

Faut-il résumer la question à la dimension didactique ? En effet, on peut penser que je poursuis ma formation au-delà de ce dont j'ai à me plaindre parce que je veux devenir psychanalyste. C'est une éventualité qui existe, qu'on rencontre, et qui est donnée comme raison lorsque le problème surgit, lorsque la question se pose. Cette idée est sans doute partagée par le psychanalyste et son analysant mais se révèle trompeuse.

Pour le montrer, il suffit de prendre l'exemple de ces analysants qui ne sont pas du tout dans notre « milieu » et qui étrangement vont poursuivre au-delà de ce qu'on aurait pu considérer comme un terme « suffisant ». Très curieusement surgit très régulièrement à ce moment, et quels que soient la formation et le milieu, le souhait de devenir analyste, démontrant au passage que toute analyse est bien didactique. Notre exigence de fin ne correspond pas toujours à celle de nos patients et si, bien entendu, il arrive plus souvent que l'analyse s'interrompe trop tôt à notre gré, l'inverse existe aussi.

Pour traiter la question, il est nécessaire de revenir à ce qui définit le symptôme. Celui du début, la plainte de début, mais aussi le symptôme de fin, celui auquel on ne renoncera pas parce qu'il constitue notre être, notre identité de parlant, celui auquel on s'identifie. Lacan le propose dans son séminaire ⁵⁶, bien souvent commenté, avec sa version concrète, savoir y faire avec son symptôme, ce qu'on est supposé savoir y faire à la fin d'une cure. Plus question qu'il disparaisse. Mais, en réalité, y avait-il un moment du parcours lacanien où le symptôme était censé disparaître ? La réponse est non, et cette réponse est très clairement articulée avec la critique de la norme génitale des suiveurs de Freud, laquelle est inatteignable, et pour cause, puisqu'il n'y a pas de rapport sexuel. Dès le début il est donc nécessaire de supposer un tel savoir-faire à acquérir dans l'analyse, faute de quoi des écueils nous attendent, tels que la perversion transitoire, pour m'en tenir aux exemples qui traversent l'enseignement de Lacan.

La confrontation au réel du rapport sexuel qu'il n'y a pas coïncide avec le réel du symptôme. Le symptôme n'est en effet que la modalité propre à chacun où ce réel s'est inscrit à la suite d'événements contingents. Pendant un certain temps de cet enseignement, ce réel, que l'analysant approche avec son analyse, a pris le nom d'angoisse, et pour rester freudien on peut lui restituer son nom complet et un peu pompeux d'angoisse de castration. Plus tard il y aura d'autres noms. Cette approche de l'angoisse constitue un progrès de l'analyse. C'est d'ailleurs peut-être le seul, celui qui est décisif, et ce que désigne à mon sens le savoir y faire avec le symptôme. Vous me direz qu'il concerne apparemment surtout l'obsessionnel, c'est vrai, mais c'est à son propos que Lacan est le plus clair. Je laisserai de côté l'hystérie qui d'être un discours pose le problème autrement.

La phobie, que nous avons étudiée cette année, est très remarquable en ceci que la résolution du symptôme phobique semble anecdotique au regard de ce qui est décisif, l'angoisse, qui est à restituer et dont la phobie protège. C'est à ce manque de restitution de l'angoisse que persistera chez Hans, selon Lacan, une difficulté à se placer, comme homme auprès d'une femme. Ce qui n'empêchera pas ledit Hans, au moment même où Lacan prononce son séminaire, au printemps 1957, à mettre en scène *Don Giovanni*, à Salzbourg, donnant au principe de la mise en scène d'opéra une force nouvelle. Mais peut-être au contraire est-ce

⁵⁶ *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile a mourre*, leçon 1 du 16 novembre 1976.

cette position qui l'autorise à jouer des corps avec une plus grande liberté qu'auparavant dans ce genre et dont tous les témoignages affirment qu'il était resté très figé jusque-là.

Mais les symptômes proposés au début d'une analyse se révèlent souvent « renégociables » lorsqu'ont été franchies les premières plaintes et que cet autre enjeu montre le bout de son nez. Tel est le cas notamment si cette éventualité avait été prise en compte au départ, lors des séances préliminaires. Elles sont là pour ça, saisir quelque chose au-delà des plaintes et qui prenne la forme du symptôme.

À une exigence de ce type correspondent ces prolongations de l'analyse vers ce symptôme-mystère dont il n'est pas question de se débarrasser. D'ailleurs n'apparaît-il pas quelque trait d'esprit dans cette formule qui fait de la femme le symptôme⁵⁷ – même si Lacan ne le dit pas mais ça va de soi –, le symptôme de l'homme ? Peut-on imaginer qu'il s'agisse de s'en débarrasser ? Ce n'est sûrement pas l'idée de Lacan. Reste donc à savoir y faire avec son symptôme.

C'est que, comme pour Hans, au-delà des bridages qui masquent le réel, il reste à déployer ce qui fonde notre action dans ce que Lacan mêle de l'éthique avec la différence sexuelle. La psychanalyse a parfois des vertus qui ne sont pas inscrites dans le ticket de départ.

C'est sans doute pourquoi Lacan rappelle comment, pour Freud, les événements de la vie rendaient utile un retour à l'analyse, tous les cinq ans. J'y vois aussi la raison de ce que Lacan appelle dans « L'étourdit⁵⁸ » le second tour dans la cure, et qui justifie le titre dans son équivoque, *les tours du dit*.

La poursuite de la cure implique souvent la matérialisation de ce second tour. Il reprend le circuit accompli et il est agrémenté des événements qui se seront produits entre-temps. Ce moment correspond d'ailleurs aussi à l'éventualité d'une passe. C'est pourquoi notre vœu que la demande de passe soit plus précoce doit je crois être révisé en raison de ce second tour parfois quelque peu laborieux.

Le désir de s'analyser, un désir forcé. À propos d'un cas **Ana Martinez, Barcelone, Espagne, CIG 2014-2016**

La réflexion que je vous présente ici est un produit de travail du cartel du CIG intitulé « Le pas d'entrée dans une psychanalyse », énoncé qui en français équivoque entre « le pas d'entrée dans une analyse » et « la non-entrée en analyse ». De fait c'est un thème étroitement lié au titre qui nous réunit à cette tribune, l'émergence du désir de psychanalyse dans la cure.

J'ai opté pour une orientation clinique de mon travail, à partir d'un préjugé. J'ai cru que tout ce qu'on pouvait penser et formaliser sur l'entrée en analyse avait déjà été dit, formalisé et même mathématisé dans la *Proposition du 9 octobre*. Ignorance de mon côté qu'heureusement mes compagnons de cartel ont rectifiée. Je n'ai pas le temps maintenant de m'arrêter sur les multiples références à l'entrée en analyse, les entretiens préliminaires, la différence entre psychothérapie et psychanalyse, etc., qui se rencontrent dans l'œuvre de Lacan après 1967. Ce sera pour une autre occasion.

Je reprends donc la structure de l'entrée en analyse telle que Lacan la présente dans la *Proposition*. Elle se produit lorsque s'installe le transfert au sujet supposé savoir à partir de

57 « R.S.I. », 21 janvier 1975, *Ornicar* ?, n° 3, p. 108.

58 Dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 449-495.

l'émergence d'une formation de l'inconscient dirigée vers l'analyste, ouvrant ainsi la voie vers le travail analysant. On peut l'appeler aussi processus d'hystérisation du discours du sujet. Mais pour que cela se produise il manque deux choses : d'abord un analyste, capable d'ouvrir la voie à une entrée en analyse, et ensuite un analysant décidé.

Je m'en suis tenue au cartel en ce qui concerne l'orientation clinique de mon travail, étant donné qu'une chose est de théoriser la structure de l'entrée en analyse, une autre est d'observer les entrées au cas par cas et d'en extraire un enseignement. Deux cas me permettront d'illustrer quelque chose dans ce registre. L'un provient de ma pratique⁵⁹ et l'autre a été apporté par un autre membre du cartel⁶⁰.

Dans le premier cas, il s'agit d'une femme qui est venue me voir une première fois quand elle avait 29 ans parce qu'elle souffrait d'angoisse et de confusion à la suite de la découverte d'une infidélité de son compagnon et une seconde fois quatre ans plus tard. Le problème maintenant était sexuel. En ces deux occasions a débuté un travail ouvert à l'inconscient et à la remémoration, qui ont eu des effets thérapeutiques tels qu'ils ont satisfait la patiente aussi bien que la thérapeute. Trente ans plus tard la patiente revient. Son aspect et sa situation sont frappants, elle est vieillie, obèse et boiteuse. Elle a un statut d'invalidé et ne travaille pas. Elle est déprimée depuis très longtemps, mais elle ne voulait pas revenir me voir parce qu'elle aurait dû payer, c'est-à-dire qu'elle accepte de perdre pour entrer.

Que s'est-il passé durant tout ce temps ? De son côté elle a épuisé dans son parcours les ressources bon marché dans lesquelles elle n'a pas rencontré d'endroit pour y loger son symptôme, et du côté de l'analyste, j'avais suivi mon parcours personnel afin de faire clairement la différence entre la psychanalyse appliquée et une entrée en analyse.

Comment démontrer le passage au discours analytique dans ce cas ? J'isole trois indices que je considère comme témoignant d'un tel passage. En premier lieu, il ne se produisit pas à cette occasion un miracle thérapeutique et pourtant elle continua de venir. En second lieu, elle est capable de confesser des souvenirs et des désirs très difficiles pour elle à dire, comme par exemple son désir d'assassiner son père, un père dominant, à qui elle s'était pourtant identifiée en nombre de traits odieux. En troisième lieu, une manifestation de l'inconscient a surgi sous transfert : souvent elle demande à aller aux toilettes juste après la séance. Un acte symptomatique devant lequel elle se demande ce qu'il peut bien vouloir dire, le rapportant à ce qu'elle dit dans ses séances. Je reconnais là un trait d'hystérisation de la patiente.

Dans le second cas, il s'agit d'un sujet supposé hystérique, apparemment très engagé dans l'analyse, qui, durant les entretiens préliminaires, a produit un signifiant symptomatique impliquant le transfert au sujet supposé savoir. Il paraissait donc réunir les conditions requises pour une entrée en analyse. L'analyste décide de l'entrée en indiquant le divan, acte en principe bien accepté par le sujet. Cependant, à la surprise de l'analyste, le sujet abandonne le processus analytique après quelques séances. L'analyste fait deux hypothèses : d'un côté il a pensé que le dispositif est devenu insupportable pour la patiente une fois que lui a été ôtée la dimension du regard, de l'autre il y a peut-être eu quelque précipitation de sa part et un moment d'horreur pour le sujet. Nous avons cependant ici le cas d'un sujet qui fuit l'analyse au moment même où il achève d'y entrer.

Que nous enseignent ces deux cas ? Que chaque entrée est différente, pourtant il y a un trait commun : la surprise de l'analyste. Dans le premier cas, la surprise a été le retour d'un antique patient en thérapie demandant l'analyse, forcée par un symptôme insistant. Pouvons-nous dire que ce sujet désirait l'analyse ? Absolument, mais il savait que seulement à travers

59 Ana Martinez, « Passer du thérapeutique au psychanalytique », *Échos*, n° 6, Bulletin du CIG 2014-2016.

60 Nadine Cordova, « Au pas de la porte... », *Échos*, n° 6, Bulletin du CIG 2014-2016.

l'analyse il pouvait trouver une issue à son insupportable mal être, c'est pour ça qu'on parle de désir forcé, dans ce cas forcé par le symptôme.

Dans l'autre cas, le sujet apparemment désirait l'analyse, et même était parvenu à établir un transfert au sujet supposé savoir, mais à l'heure de la vérité il a fui en courant de cette analyse. Ici le sujet semble deviner « la destitution subjective inscrite dans le ticket d'entrée ⁶¹ » dont nous parle Lacan dans la *Proposition*.

Mais au-delà de la variété clinique des entrées, nous croyons qu'on peut postuler comme trait généralisable de l'émergence du désir de psychanalyse dans la cure sa manifestation comme un désir paradoxal, un désir indésirable, forcé, à contre-courant, auquel le sujet consent difficilement.

Désir de psychanalyse versus désir de l'analyste Camila Vidal, Espagne, AE, 2015-2018

Je vais commencer par une question qui s'est profilée à mesure que se précisait ce que je voulais dire aujourd'hui à cette Rencontre École. La question semble évidente, mais à la vérité, je ne me l'étais jamais formulée ainsi jusque-là : pourquoi voulons-nous faire exister la psychanalyse ? Ou, pour le dire comme Lacan, pourquoi voulons-nous éviter que la psychanalyse disparaisse ?

Bien que la question soit simple, la réponse ne l'est pas. D'un côté la réponse est claire, nous ne voulons pas qu'elle disparaisse car nous croyons que c'est une bonne chose, qui nous a aidés ou nous aide à supporter l'existence, la douleur d'exister. C'est une bonne thérapeutique et, de plus, nous nous y consacrons, nous voulons avoir des patients pour vivre de notre travail et par conséquent nous sommes très intéressés à ce qu'elle se maintienne. Ce sont de bonnes et légitimes raisons et, cependant, je crois que nous serons tous d'accord pour dire que ce n'est pas « seulement » à cause de cela.

Le fait que la psychanalyse aide à supporter l'existence ne fait pas sa spécificité, puisque les humains ont trouvé différentes formes pour cela, entre autres et très précisément la religion. Tant Freud que Lacan ont insisté pour tenter d'élucider le pouvoir de la religion et établir la nécessité de fonder en quoi la psychanalyse n'est pas une religion.

Alors pourquoi ne voulons-nous pas qu'elle disparaisse et qu'elle soit une religion ?

Il y a deux raisons pour lesquelles la psychanalyse pourrait disparaître. L'une mentionnée par Lacan a à voir avec le succès de la psychanalyse : si la psychanalyse réussissait à « réduire » le réel, à le faire passer au signifiant, elle n'aurait pas de sens et disparaîtrait puisque qu'elle ne serait pas nécessaire. L'autre raison est exposée par Colette Soler quand elle nous dit que le vrai danger pour la psychanalyse ne consiste pas en ce qu'il puisse ne plus y avoir de patients – aucun danger dans ce cas à ce que nous mourrions du succès car il en arrive tous les jours à nos consultations –, mais le vrai problème pourrait être qu'il n'y ait personne de disposé à soutenir le lieu de l'analyste.

Voici alors la question que nous pouvons nous poser : qu'est-ce qui nous a conduits, chacun de nous, à la psychanalyse ?

Je ne sais pas ce qui vous y a conduits mais je crois pouvoir formuler quelque chose de ce qui m'y a conduite. Lorsque j'ai lu pour la première fois Freud, ce que j'y ai rencontré n'est

61 J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 67 », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 252.

pas exactement de l'ordre d'un savoir mais quelque chose qui rendait digne cette obscure et banale partie habituellement rejetée. Quelque chose d'extime qui ne parvient pas à être connu ou pensé d'aucune façon et qui cependant tient au corps, à la jouissance, et qui est modifié en quelque chose de digne. Ce qui était tout à fait répréhensible, dont je ne savais que faire et qui se présentait comme un obstacle insurmontable m'est apparu comme la dignité du sujet.

Bien sûr je ne pouvais pas le formuler ainsi à l'époque, et c'est seulement le long parcours de l'analyse qui m'a permis de le faire, j'ai trouvé là, aujourd'hui je peux le dire, « un amour plus digne » comme nous le dit Lacan. Trouver une certaine dignité dans ce qui a été repoussé modifie substantiellement la position de chacun dans le monde.

Mais cela nous a immédiatement amené une autre question : de quelle dignité est-il question dans cette rencontre à la fin de l'analyse ?

Si je poursuis mon raisonnement, ce qui constitue la plus grande particularité du parlêtre et qui ne fait pas lien avec les autres, puisque absolument propre à chacun, c'est cela même qui fait lien avec la psychanalyse. Par conséquent nous sommes des « épars désassortis » autour d'une École, chacun avec un lien singulier à la psychanalyse.

Par conséquent, ces singularités sont très difficiles à réduire et certainement que le travail de l'École exige d'y revenir à plusieurs reprises. Je dis qu'elles sont très difficiles à réduire car non seulement chacun sait ce qui lui en a coûté pour en arriver là, à ce point irréductible et à ses diverses modalités tout au long de la cure, mais aussi il a la certitude que c'est avec « ça » qu'on peut faire quelque chose dans la vie, et également soutenir le lien que chacun a établi avec la psychanalyse – autant de bonnes raisons que chacun a de ne pas céder sur elles !

Cet amour plus digne dont nous parlions au début a une portée éthique : la jouissance dans laquelle le parlêtre trouve le reste de la marque de son avènement en tant que tel doit être prise en charge, aucun discours ne venant la commander. Ceci est la force de la psychanalyse, ce qu'elle apporte de vraiment subversif à l'humanité et ce qui en même temps réveille un rejet radical, évident, même parmi nous. Ainsi, la dignité dont il est question est celle de la possibilité de séparation du sujet de l'acte.

Le parcours de la cure et sa fin m'ont permis de vérifier que le point sur lequel la névrose se construit est en même temps le point de la séparation. Là où la contingence de ma naissance a mis en évidence une difficulté de ma mère avec le nom, constituant le nœud même de la névrose, c'est le même point qui produit ce désaccord précoce qui m'oblige à chercher dehors, produisant un point de séparation radical qui facilitera plus tard la rencontre avec la psychanalyse. Là où l'opération de séparation facilite l'avènement du sujet, c'est là même que la névrose est construite. Ainsi l'analyse permet-elle à ce sujet de se séparer de son acte, de ne pas se confondre avec lui, à l'inverse d'une position chrétienne, résumée dans la formule « Dans leurs actes, vous les reconnaîtrez ». La psychanalyse nous apporte alors, non la dignité de l'acte, mais la séparation même de l'acte.

Alors rappelons-nous la question, car la réponse que nous donnerons articulera les différentes manières d'essayer de produire un désir de psychanalyse.

Traduction : Marie-José Latour

LE DÉSIR DE PSYCHANALYSE HORS DE LA CURE

Entre agalma et plus-de-savoir : du désir de psychanalyse

Sidi Askofaré, Toulouse, France, CIG 2012-2014

Le titre que j'ai proposé pour mon intervention – dans la précipitation, il est vrai – témoigne suffisamment de mon embarras. Cet embarras tient au fait que, si je crois savoir ce qu'est une « demande d'analyse » ou le « désir de l'analyste », le « désir de psychanalyse » reste à ce jour pour moi énigmatique, voire opaque. Et ce même après avoir tenté d'en élucubrer quelque chose, ici même, à Medellín, au mois de mai dernier dans une intervention intitulée : « Extension du domaine de l'acte ».

Je reformule donc ma question : comment entendre « désir de psychanalyse » si ledit désir se distingue aussi bien de la « demande d'analyse » que du « désir d'être psychanalyste » – toujours suspect – ou du « désir de l'analyste » tel que nous cherchons à le mettre au jour à partir des témoignages de passe ? Et comment ce « désir de psychanalyse » se manifeste-t-il hors cure ?

Je vais me limiter ici à livrer quelques éléments de réflexion, voire quelques associations.

Mon expérience d'enseignant-chercheur en psychologie m'a confronté très tôt à ce qui constitue l'exact contraire de ce que l'on pourrait imaginer comme étant le « désir de psychanalyse ». Et ce, doublement. D'une part, par le sort qui était fait au savoir psychanalytique, lequel n'était admis que rendu « inoffensif », dissous dans la psychologie générale, « lagachisé » pour tout dire. D'autre part, par le rejet violent de la psychanalyse, de son savoir et de sa clinique au nom des idéaux d'un certain scientisme. C'est cette deuxième détermination qui, aujourd'hui, se généralise sous l'impulsion de l'Internationale cognitivo-neuroscientifique.

Dans cette conjoncture – qui n'a d'ailleurs cessé de se dégrader toujours davantage –, la question n'était plus celle qu'énonçait Freud en 1919 : « Doit-on enseigner la psychanalyse à l'Université ? », mais : comment enseigner la psychanalyse à l'Université – notamment à des psychologues en formation ?

Reprise dans les termes de notre table ronde, la question était de savoir comment susciter un « désir de psychanalyse », un transfert à la psychanalyse, comment en faire une figure *agalmatique* qui puisse conduire le psychologue en formation à s'orienter dans la pensée clinique à partir de son savoir et de l'éthique relative à son discours.

Où l'on voit qu'il n'existe pas de réponse universelle et définitive à cette question, pas même celle de Freud qui pensait principalement à l'enseignement de la psychanalyse dans les facultés de médecine, tellement il est nécessaire d'ajuster sa réponse à la conjoncture et tout particulièrement à l'état des rapports entre les discours. Vincennes n'était pas Budapest ni même Paris-Sorbonne du temps de J. Laplanche ou P. Fédida, et la situation est si différente aujourd'hui selon qu'on soit à Bogota, Rio, Buenos Aires, Milan ou Toulouse. Reste une chose : l'Université demeure un des lieux de rencontre avec la psychanalyse, un des lieux où peut s'opérer le *scilicet* – « tu peux savoir » – ce qu'en pense ou ce qu'en dit la psychanalyse.

J'en viens à ma deuxième réflexion. J'ai souvent remarqué que, chaque fois que l'on s'interroge sur l'apport de Lacan à la psychanalyse, on a tendance à convoquer ses inventions épistémiques et conceptuelles – sujet supposé savoir, objet *a*, jouissance, discours, etc. – ou institutionnelles : cartel, passe, École. Ce n'est bien sûr pas faux et il est même incontestable que la psychanalyse s'est enrichie de ces apports. Or l'événement Lacan, si je puis dire, ne saurait s'y réduire. Je dirai que si Lacan se distingue de tous les analystes qui ont suivi Freud, c'est aussi et

surtout parce qu'il a porté comme nul autre, depuis Freud, le souci du maintien de la psychanalyse, le souci d'une propagation du discours analytique. Et ce ne fut pas qu'un vœu pieux, un désir à la manque. En effet, que ce soit par son « retour à Freud », le développement de son enseignement, ses inventions institutionnelles, Lacan a non seulement restauré le tranchant de la découverte freudienne, promu le « désir de l'analyste » comme l'opérateur dont dépend l'expérience et la « fabrique » de nouveaux analystes, mais il a soutenu et illustré la responsabilité qui incombe aux analystes de la présence de l'inconscient dans le champ scientifique et, j'ajouterai, dans le champ culturel, dans le lien social. Comment cela a-t-il été possible ? Qu'est-ce qui, dans son enseignement, son style, sa pratique, a pu produire un tel effet ? N'est-on pas fondé à identifier ici un « désir de psychanalyse » qui excède le « désir de l'analyste » proprement dit ?

Dans le moment historique que nous vivons, il me semble que nous sommes confrontés au constat suivant : le travail doctrinal et les investissements institutionnels qui ont porté sur le désir de l'analyste et la passe, aussi importants furent-ils, sont en train d'atteindre leurs limites. Et atteignant ces limites, leur fonction motrice dans la propagation du discours analytique est également affectée. La raison en est simple.

C'est que le désir de l'analyste, comme la passe, le dispositif de la passe censée l'extraire et le mettre au travail au sein de la communauté d'École, est centré sur l'analyse en *intension*. De ce point de vue, tant qu'il y aura de l'analyse, la question du désir de l'analyste, et donc le dispositif de sa mise au jour doivent demeurer actifs.

Cependant, ce diagnostic fait émerger une nouvelle question, à laquelle nous sommes invités à répondre : quel désir, homologue à ce que le désir de l'analyste est à la psychanalyse en intension, est nécessaire à mobiliser dans la psychanalyse en extension, afin que nous répondions à ce qui est aussi notre responsabilité d'analystes, à savoir celle de maintenir l'ex-sistence de l'inconscient dans le monde ?

Ce serait rien ou si peu si le discours de l'analyste n'était qu'un vulgaire synonyme du terme de psychanalyse. En effet, cette nomination, due à Lacan, emporte des conséquences si considérables et produit de tels bouleversements conceptuels et pratiques qu'elle ouvrira un deuxième sentier pour ceux qui se sentent responsables de l'ex-sistence de l'inconscient.

Dès lors, ne peut-on pas appeler *désir de psychanalyse* ce désir à susciter, à propager et à entretenir en tant que le seul « désir de l'analyste », avec sa mise en fonction dans les cures, ne suffit plus à assurer l'existence de la psychanalyse dans la culture et le lien social ?

Bien sûr, il ne s'agit pas tant, avec ce *désir de psychanalyse*, de rendre la psychanalyse aimable – mission impossible ! –, que de la rendre désirable, *agalmatique* en tant que promesse d'un savoir autre, d'un plus-de-savoir qui peut intéresser, pour parodier Freud – « l'intérêt de la psychanalyse » –, les autres discours. Et cela implique sans doute une autre opération que celle qui consiste à jouer de l'escabeau. Il s'agit, me semble-t-il, de susciter un transfert à la psychanalyse comme telle, c'est-à-dire comme discours. Et ce transfert passe, comme Lacan a su le faire valoir, par la mise en avant du savoir autre que seul peuvent mettre au jour la psychanalyse et, éventuellement, une psychanalyse.

La limite du dehors

Marie-José Latour, Tarbes, France, CIG 2014-2016

Si la cure est un lieu, ce lieu ne saurait se restreindre à l'endroit du cabinet de l'analyste. Il faudrait également considérer son envers, soit côté analysant : la salle d'attente, les

déplacements, les actes manqués, les rêves et tous ces menus incidents qui s'adressent au psychanalyste, et côté analyste : le contrôle, les cartels, l'école, le collègue clinique, les séminaires, les rendez-vous internationaux, etc.

Ainsi le dehors de la cure n'est-il pas simplement l'envers de l'endroit où elle se déroule. Le dehors de la cure c'est l'extension de la psychanalyse, ce qui est donc toujours de l'ordre de la psychanalyse mais en deçà ou au-delà d'une psychanalyse.

Le dehors de la cure convoque précisément la présence de la psychanalyse dans le monde. Il revient aux psychanalystes de penser le mode de présence de cette praxis, seule à traiter les symptômes en tant que formations de l'inconscient. C'est à cette fin que Lacan crée l'École de psychanalyse.

Que la psychanalyse garde une place dans la civilisation ne passe pas seulement par ce qui passe d'un psychanalyste à l'autre. Ni une psychanalyse ni un psychanalyste n'y suffisent, ne suffisent à ce qu'il y ait du désir de psychanalyse.

*

Si parler c'est souvent entrer, une analyse rend possible de mesurer ce que parler doit à la résonance du dehors qui nous a accueillis. L'inconscient a longtemps été considéré comme quelque monstre enfoui, bien au fond, dedans ! Freud va montrer que l'inconscient n'est pas tant affaire de profondeur que de surface. Ça parle, mais en dehors du sujet. Cet « en dehors du sujet » est un des noms que Lacan donne à l'inconscient.

Certains font dériver l'étymologie de « dehors » du latin *fores*, « la porte ». Il en va donc, pour appréhender le dehors, d'un battement. Nous savons à quel point cette question de l'ouverture et de la fermeture est congruente à l'inconscient, à ce que Lacan appelle sa position. La simple opposition dedans/dehors s'avère inefficace pour le situer et s'y orienter. Faudrait-il plutôt considérer entre les deux signifiants leur coupure en acte, l'inconscient serait alors ce que l'on nomme en anglais le *slash* (la barre oblique).

Dans son enseignement, Lacan va convoquer très tôt la figure topologique du tore pour montrer l'insuffisance d'une distinction binaire et nous détacher de cette intuition indéfinie quant à la distinction dedans/dehors. En considérant l'ex-sistence comme être posé (du latin *sistere*) hors (en latin *ex*) de quelque chose tout en lui restant lié, Lacan pose le dehors comme ce qui nous échappe en se posant, mais ce dehors n'est pas un non-dedans⁶². L'inconscient ex-siste au discours analytique mais c'est dans la cure qu'on peut le vérifier.

*

Dans son « Discours à l'AFP », Lacan nous livre un petit apologue qui met également en question l'opposition ordinaire du dedans et du dehors : dans la nuit, tournant autour des grilles qui, à Paris, entourent l'Obélisque, quelqu'un s'inquiète : « Les salauds, ils m'ont enfermé. » Celui qui est tellement soucieux de la limite du dehors en oublie qu'il est au centre de la vaste place de la Concorde, et, ce faisant, réussit à être enfermé dehors !

Cet apologue conduit Lacan à donner une précieuse définition topologique du désir de l'analyste : « Ce lieu dont on est hors sans y penser, mais où se retrouver, c'est en être sorti pour de bon, soit cette sortie ne l'avoir prise que comme entrée, encore n'est-ce pas n'importe laquelle, puisque c'est la voie du psychanalysant⁶³. » Il me semble que Lacan cherche une extériorité absolue, celle qui est toujours dehors, qui se tient hors de l'opposition signifiante, dans la dissymétrie.

62 J. Lacan, *Séminaire R.S.I.*, leçon du 14 janvier 1975, inédit.

63 J. Lacan, « Discours à l'AFP », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 266. Le désir de psychanalyse serait-il le lieu dont on est hors en y pensant ?

Lacan va topologiser la fonction du transfert sous la forme du « huit intérieur » qui, à première vue, nous ferait croire que deux champs se recouvrent (d/D , réalité sexuelle/ICS), le désir étant ce qui appartiendrait aux deux. À ceci près que le point hors ligne est ce point hors de saisie puisqu'il est hors des lignes sans points du plan projectif ou *cross-cap* ⁶⁴.



Ce point est, à la fois, l'expérience du dehors et l'expérience du dehors de l'expérience. La cure est aussi bien ce dehors. « Hors de la cure » équivaldrait donc à être hors de ce dehors, ce qui n'est pas pour autant être dedans, la ligne du désir étant une ligne sans points, chaque point de son endroit annulant le point de son envers.

*

Une fillette de 7 ans raconte en séance un rêve. Ce rêve lui évoque un livre : *Schmélele et l'Eugénie des larmes* ⁶⁵. Ce livre de Claude Ponti, célèbre écrivain français qui joue des mots comme d'autres du piano, met en scène Schmélele qui vit avec ses parents dans une maison tellement pauvre que les murs, le toit et les fenêtres sont partis vivre ailleurs. S'il ne restait Bâbe, la porte, on pourrait croire qu'il n'y a plus que le dehors, l'exil radical. Or, comme l'indique l'exergue du livre que Clara amènera en séance, « quand on ouvre une porte, on voit ce qu'il y a derrière, pas ce qu'il y a dedans ». D'un côté de Bâbe, c'est le dehors, mais de l'autre côté, c'est quoi ? interroge Clara.

Les parents de Schmélele, très fatigués par leur travail harassant, rétrécissent et finissent par disparaître. Bâbe, malheureuse, part. Cette maison, sans porte, n'en est plus une et Schmélele la suit. La suite des aventures se déroule autour de la fonction de cette porte.

Une porte sans maison, serait-ce une façon de dire le lieu de l'analyse ? En tout cas, penser le seuil, ce lieu fertile, n'est-ce pas ce que nous visons en interrogeant ce désir de psychanalyse hors de la cure ?

*

Je ne trouve pas pertinent le terme de « connexion » que nous utilisons pour parler de nos activités avec d'autres disciplines. D'après le dictionnaire, ce terme de « connexion » indique le rapport étroit entre certaines choses, idées, champs, etc., c'est donc un lien d'enchaînement. N'est-ce pas plutôt le point de discontinuité, le point où ça ne ferme pas, le point de coupure, qu'il y aurait à penser ?

Du fait du langage, le sujet est ex-clu de son origine. D'emblée dehors ! Cela nous donne peut-être une indication sur la cause de la difficulté à sortir !

Le désir de psychanalyse ne se trace-t-il pas au-dehors d'une psychanalyse, sur son bord extérieur, qu'il contribue sans cesse à interroger ?

64 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux*, Paris, Seuil, 1973, p. 143 et 243.

65 C. Ponti, *Schmélele et l'Eugénie des Larmes*, Paris, L'école des loisirs, 2002.

« *Faire prime sur le marché*⁶⁶ ? »

Diego Mautino, Rome, Italie, CIG 2010-2012

« Nous partons de ceci que la *racine* de l'expérience du champ de la psychanalyse posé en son *extension*, seule base possible à motiver une École, est à trouver dans l'expérience psychanalytique elle-même, nous voulons dire prise en *intension*⁶⁷. »

J'ai choisi comme titre de cette courte contribution une expression de Jacques Lacan, contenue dans la *Lettre aux Italiens* [« Note italienne⁶⁸ »], en la ponctuant de la marque de l'interrogation : « Faire prime sur le marché ? ». Pour ce qui est de l'avenir de la psychanalyse, dans ce passage d'où cette expression est tirée, il part de l'affirmation que celui qui travaille pour l'arbre généalogique « n'aura jamais le temps de contribuer au savoir, sans quoi il n'y a pas de chance que l'analyse continue à *faire prime sur le marché*, soit : que le groupe italien ne soit pas voué à l'extinction⁶⁹ ». Colette Soler fait remarquer : « C'est une thèse d'une actualité redoutable. Et vous voyez ce que cela implique encore au-delà, dans le rapport entre ce que Lacan lui-même appelait la psychanalyse en intension et la psychanalyse en extension⁷⁰. » En tenant compte que la thèse de Lacan en exergue est que la psychanalyse en intension conditionne celle en extension, à savoir la diffusion de la psychanalyse dans le monde aussi bien que son application à la thérapeutique, il s'agira d'interroger brièvement ce que, dans la *Note*, Lacan pose comme condition pour la survivance de la psychanalyse : « Contribuer au savoir. » De quel savoir s'agit-il ?

Faire prime sur le marché, ou « le meilleur sur le marché », c'est une thèse d'une actualité aussi puissante que redoutable, qui fait suite, dans la « Note italienne », à une considération sur l'arbre généalogique, concernant ce qui se transmet par la ligne du un et non pas sur la ligne du savoir. En outre, il y a une thèse implicite, l'issue thérapeutique de la fin d'analyse, d'elle-même, n'est pas en mesure d'assurer l'avenir de la psychanalyse. Eh bien, pour maintenir la « chance de contribuer au savoir, sans quoi vous vous éteindrez⁷¹ », on peut poser une question : de quel savoir s'agit-il ? Parce que de *savoirs* il y en a beaucoup. Cependant, Lacan écrit « contribuer au savoir », ce qui implique, comme le remarque Colette Soler, une façon d'évoquer la production sérielle d'un savoir, qui, alors, n'est pas à entendre comme un savoir se découvrant tout d'un coup et par une seule personne, mais, plutôt, comme une contribution progressive et plurielle. Dans l'expression « contribuer au savoir », il y a, sous-jacente, l'idée d'une pluralité de contributeurs dans laquelle chacun, un par un, peut contribuer au savoir⁷².

Que serait-ce contribuer au savoir ? Partons de l'affirmation que, dans le paragraphe précédent, Lacan écrit sous forme de supposition : « Il n'y a pas de rapport sexuel, de rapport,

66 J. Lacan, « Qu'il ne s'autorise pas d'être analyste, car il n'aura jamais le temps de contribuer au savoir, sans quoi il n'y a pas de chance que l'analyse continue à *faire prime sur le marché*, soit : que le groupe italien soit voué à l'extinction », « Note italienne », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 310.

67 « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », première version parue dans *Ornicar ?* n° 8, 1978, dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 577.

68 J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 307-311.

69 *Ibid.*

70 C. Soler, *Commentaire de la Note italienne de Jacques Lacan*, Roma, Edizioni Praxis del Campo Lacaniano, 2014, p. 93.

71 L'édition française des *Autres écrits* contient une erreur : « savoir dans lequel vous vous éteindrez » (J. Lacan, *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 310). Voir à ce propos Colette Soler, *Commentaire de la Note italienne de Jacques Lacan*, *op. cit.*, p. 98.

72 *Ibid.*, p. 98.

j'entends, qui puisse se mettre en écriture⁷³. » À partir de cette affirmation, que « tout permet de supposer », il passe à considérer que la supposition ne suffit pas à assurer l'impossibilité, et il n'avance pas en la confiant à une possibilité du genre « qui sait, un jour, elle s'écrira ». De plus, il répond, très précisément, à la question de la façon dont franchir la supposition – qui même avec les meilleurs souhaits laisserait la chose indémontrable – dans le paragraphe suivant. Il écrit : « Sans essayer ce rapport de l'écriture, pas moyen en effet d'arriver à ce que j'ai, du même coup que je posais son inexistence, proposé comme un but par où la psychanalyse s'égalerait à la science : à savoir démontrer que ce rapport est impossible à écrire, soit que c'est en cela qu'il n'est pas affirmable mais aussi bien non réfutable : au titre de la vérité⁷⁴. » Alors, à titre de vérité, il n'est possible ni de l'affirmer, ni de le réfuter, mais on pourrait démontrer, par moyen de l'écriture, qu'il est impossible à écrire.

« Le savoir en jeu [...] c'est qu'il n'y a pas de rapport sexuel, de rapport j'entends, qui puisse se mettre en écriture⁷⁵. » Ainsi, le savoir en jeu : « il n'y a pas de rapport sexuel » est introduit comme savoir supposé à partir de l'énonciation de Lacan, avec l'indication qu'il est nécessaire de passer de la supposition à la démonstration. Il ne dit pas : il n'y a pas de rapport sexuel qui puisse se dire, mais « il n'y en a pas qui puisse s'écrire », parce que dans l'analyse... on dit.

Que dit-on dans l'analyse ? Quoi qu'on dise, chaque énoncé a comme signifié la vérité, alors aucun savoir assuré ne se produit pour ce qui est ici en question, à savoir que le rapport sexuel puisse se mettre en écriture. C'est à ce moment-là que Lacan fait recours à l'écrit et à ce qui s'écrit, pour contrer les insuffisances de ce dont se sert la psychanalyse, à savoir de la vérité. Par ce passage à l'écrit, la psychanalyse « s'égalerait à la science⁷⁶ ». Grâce au moyen de la démonstration de ce qui est impossible à écrire, elle ferait une opération homologue à celle de la science. Alors, en quoi pourrait-elle s'égaliser à la science sans l'être, sinon par la démonstration que ce rapport est impossible ? Lacan avance, par l'emploi d'un subjonctif, le *faire valoir* en acte de la résonance de la psychanalyse par rapport aux autres discours : « faire prime sur le marché ? »

elle ferait une opération homologue à celle de la science. Alors, en quoi pourrait-elle s'égaliser à la science sans l'être ? Dans la démonstration que ce rapport est impossible « égalerait », Lacan avance une proposition avec un but, par l'emploi d'un subjonctif, un mode qui suscite un *faire valoir* en acte la résonance de la psychanalyse par rapport aux autres discours : « faire prime sur le marché ? »

La « Note italienne » se termine par : « Tout doit tourner autour des écrits à paraître. » Par rapport à notre question de savoir de quel savoir il s'agit dans la condition posée par Lacan pour la survivance de la psychanalyse : « contribuer au savoir », on peut constater qu'il ne suffit pas d'un savoir vanné seulement par la vérité, mais qu'un pas est encore nécessaire pour que, par le moyen de l'écriture, se démontre, à chaque cas, l'impossibilité du rapport. Après avoir posé le but de démontrer par l'écrit l'impossible du rapport, Lacan accentue le contraste avec la vérité, parce que à ce niveau elle laisse la chose incertaine ; en même temps, cette limite fait place à un pas nécessaire vers le savoir de la structure. Parmi les questions en suspens, j'en extrais une, qui sait pour la discussion : comment et où situer cette démonstration, dans les cures, en dehors de la cure, dans les deux ?

Traduction : Grazia Tamburini

73 J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 310.

74 *Ibid.*

75 *Ibid.*

76 *Ibid.*

Le désir de psychanalyse hors de la cure

Martine Menès, Paris, France, CIG 2014-2016

Je suis tracassée depuis longtemps par la question du lien entre l'enseignement de la psychanalyse d'une part, et d'autre part sa transmission visant la formation de l'analyste. Autrement dit le lien entre extension et intension. Je développerai ce point au Rendez-vous, bien qu'il soit inclus dans mon propos actuel. Pour le débat d'aujourd'hui, je vais interroger essentiellement les conditions pour qu'un enseignement orienté par la psychanalyse porte le désir de psychanalyse.

En effet, j'enseigne non sans la psychanalyse, j'écris avec cette référence, et il m'arrive d'écouter avec cette orientation un ou une qui se prête au pari. Pas toujours donc. Or, dans les années 1970 à Vincennes, Lacan posait la question : « Comment faire pour enseigner ce qui ne s'enseigne pas ? », façon de déclarer en même temps le lien et la différence entre enseignement et transmission, d'autant qu'il proposait alors un programme de son cru au département de psychanalyse.

Freud lui se demandait si l'on doit « enseigner la psychanalyse à l'Université ⁷⁷ ». Dans cet article, Freud fait explicitement la différence entre l'enseignement et la formation de l'analyste « qui peut tout à fait se passer de l'université ». Il en définit les conditions : analyse personnelle, contrôle, partage avec des analystes confirmés, et même participation à des présentations cliniques ⁷⁸, autrement dit il décrit le rôle d'une école de psychanalyse.

Pour autant, l'Université, elle, et en particulier pour la formation des futurs psychiatres, aurait besoin de la psychanalyse, que Freud distingue radicalement de la psychologie.

Lacan aussi s'inquiétait de la formation des internes et c'est à eux qu'il souhaitait s'adresser dans ses entretiens de Sainte-Anne intitulés *Le Savoir du psychanalyste*, qu'il démarre avec ce souhait le 4 novembre 1971 ⁷⁹.

Freud concluait que si les futurs médecins n'apprenaient pas la « pratique effective de la psychanalyse », ils apprenaient « quelque chose sur la psychanalyse et quelque chose *venant de la psychanalyse* ». Lacan un peu plus de cinquante ans plus tard déclare qu'avec l'enseignement « on essaie de provoquer chez les autres le savoir y faire ⁸⁰ ». De quoi faire passer du désir de savoir informatif au désir du savoir inconscient, et de mener ceux qui pourraient être « au seuil de la psychanalyse ⁸¹ » vers le désir de psychanalyse ? C'est l'hypothèse.

C'est dire que la psychanalyse ne s'apprend pas mais ça prend, avec cependant quelques conditions. Lacan en a essentiellement donné une, et ce à plusieurs reprises : l'on ne peut enseigner que de la place d'analysant, de son propre dire, et de ce fait on s'enseigne (à) soi-même. « Enseignant il y a belle lurette que chacun sait que c'est pour m'instruire ⁸² », déclare-t-il. L'on peut supposer qu'il en fut de même pour Freud. Car, comme Lacan qui le déclare explicitement, comme par hasard dans son « Allocution sur l'enseignement » en 1970 ⁸³, Freud ne préparait pas ses interventions, il parlait spontanément, sans notes, jusqu'au

77 S. Freud, « Doit-on enseigner la psychanalyse à l'Université ? » (1919), dans *Résultats, idées, problèmes*, tome I, Paris, PUF, 1984, p. 239-242. Lui-même obtint le titre de professeur en 1902 à l'université de Vienne.

78 S. Freud, « Doit-on enseigner la psychanalyse à l'Université ? », *op. cit.*, p. 242 : « Pour la psychiatrie analytique, on devrait avoir à sa disposition un service fermé. »

79 J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011 : « En revenant parler à Sainte-Anne ce que j'aurais espéré, c'est qu'il y eût là des internes. »

80 J. Lacan, « Allocution sur l'enseignement », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 303.

81 J. Lacan, « Intervention à l'évolution psychiatrique », 23 janvier 1962.

82 J. Lacan, « Allocution sur l'enseignement », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 300.

83 J. Lacan, *Idem*, p. 297 : « Je n'ai rien préparé [...] comme le pli s'en est pris [...]. »

moment où, face à un auditoire plus large, il dut écrire ses cours à l'avance, qui seront repris dans les conférences d'*Introduction à la psychanalyse*.

Donc l'adresse vient de la place du sujet barré, dont la position la plus synchrone est dans le discours de l'hystérique, celui de toute entrée en analyse, mais il peut être à cette place dans tout autre discours, d'où se produit⁸⁴ du S2, savoir insu, pour l'un comme pour les autres. « L'enseignement n'est pas la transmission d'un savoir, au mieux la transmission d'un désir (de savoir)⁸⁵. » J'ajoute les parenthèses que Lacan mettra plus tard, en 1969, dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*⁸⁶, pour signifier qu'il n'y a pas un désir épistémique isolé.

De ce fait, une nouvelle question s'impose : le désir ne s'enseigne pas, mais peut-il se transmettre ? Lacan encore bien plus tôt, 1957, donne une indication : « [...] la seule formation que nous puissions prétendre à transmettre à ceux qui nous suivent [...] s'appelle un style⁸⁷ ». Autant dire par la voie du un par un. Le style en effet porte le désir et non le sens, il est expression d'un à-côté des dits. Le style, trait saillant du savoir faire avec son symptôme, porte la marque de la division du sujet et de l'écart entre ce qui peut s'enseigner et ce qui est intransmissible.

Il donne son goût (de la psychanalyse), et le goût de la psychanalyse va pouvoir circuler par les voies d'un transfert de travail.

Mais pour conclure, il ne faut pas oublier que Lacan a conseillé de faire comme lui *et* de ne pas l'imiter. Soit de parler en se laissant guider par son propre savoir, de se laisser enseigner par son dire à soi, pas de réciter. En 1978 il déclarait : « C'est bien ennuyeux que chaque psychanalyste soit forcé de réinventer la psychanalyse⁸⁸ », rejoignant Freud qui considérait que chaque cas obligeait à mettre en question les présupposés théoriques établis. Pas si ennuyeux que ça cependant si l'on considère que le désir de l'analyste ne peut être que singulier, à savoir que l'analyste est convié par sa propre analyse à se réinventer lui-même, à partir de ce qu'il est. Lacan lui-même a réinventé la psychanalyse : « J'ai été entraîné à me mettre dans une position d'enseignement bien particulière car elle consiste à repartir [...] comme si rien n'avait été fait⁸⁹. »

C'est donc une chance que chaque analyste soit obligé de réinventer avec son désir d'analyse à soi, car « un enseignement véritable [...] ne cesse de se soumettre à ce qu'on appelle novation⁹⁰ ».

Le lien le plus fondamental

Leonardo Rodríguez, Melbourne, Australie, CRIF 2014-2016

Il y a presque soixante ans que Lacan a écrit, dans des termes très à propos pour notre discussion, sur l'incidence de la psychanalyse dans ce monde :

84 J. Lacan, *Idem*, p. 303.

85 J. Lacan, *Idem*, p. 297.

86 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, leçon du 23 avril 1969, p. 274 : « [...] parce qu'il s'agit du désir inconscient, tout court ».

87 J. Lacan, « La psychanalyse et son enseignement » (1957), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 458.

88 J. Lacan, 9^e Congrès de l'École freudienne de Paris sur « La transmission », paru dans les *Lettres de l'École*, 1979, n° 25, vol. II, p. 219-220.

89 J. Lacan, « Donc vous aurez entendu Lacan », conférence à la faculté de médecine de Strasbourg, 10 juin 1967, dans *Mon enseignement*, Paris, Seuil, 2005.

90 J. Lacan, « La chose freudienne », 1955, dans *Écrits, op. cit.*, p. 435.

« [...] on change le cours de son histoire en modifiant les amarres de son être.

C'est par là que le freudisme si incompris qu'il ait été, si confuses qu'en soient les suites, apparaît à tout regard capable d'entrevoir les changements que nous avons vécus dans notre propre vie, comme constituant une révolution insaisissable mais radicale. Accumuler les témoignages est vain : tout ce qui intéresse non pas seulement les sciences humaines, mais le destin de l'homme, la politique, la métaphysique, la littérature, les arts, la publicité, la propagande, par là, je n'en doute pas, l'économie, en a été affecté⁹¹. »

Aujourd'hui la psychanalyse continue à influencer nombre de disciplines et de discours – malgré l'annonce périodique de sa mort par ceux vexés par son existence et malgré le pouvoir, toujours grandissant, de l'industrie psychopharmacologique et de son mépris pour le lien social et la parole.

Par des moyens qui ne sont pas toujours tangibles mais qui sont, néanmoins, vérifiables, le discours psychanalytique a continué à avoir une présence dans notre partie du monde tel que Lacan l'avait vu en 1957. Je dis « notre partie du monde » en référence à l'hémisphère occidental, incluant les pays qui font géographiquement partie du Moyen Orient et l'Orient, mais qui se sont développés sous influence occidentale, tels qu'Israël, l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Maintenant il y a eu des développements significatifs de la psychanalyse en Orient, au Japon, en Chine et en Inde, ainsi que des événements récents et significatifs dans le Moyen Orient qui nous touchent plus directement, alors que nos amis de Turquie et du Liban joignent notre communauté hétérogène, transculturelle et translinguistique – les Forums du Champ lacanien.

Or, la psychanalyse a été fermement établie dans nombre de grandes villes du monde, ainsi que dans de plus petites, et même dans des contextes culturels qui ne lui sont pas propices. Ce qui a rendu possibles la survie et l'expansion de la psychanalyse n'est pas évident en soi mais il est possible de l'identifier.

Certaines choses sont nécessaires à la naissance et à la croissance de la psychanalyse dans un lieu donné : des analystes et des analysants, des écrivains et des lecteurs de textes psychanalytiques, des enseignants et des étudiants des concepts psychanalytiques, ainsi, la transmission de notre discours par les moyens formatifs adoptés au début du XX^e siècle. Afin que ceci advienne, une masse critique est exigée. Par « masse critique » je veux dire un nombre de personnes qui habitent *en milieu culturel réceptif*, qui sont ouvertes aux offres singulières du discours psychanalytique. Cela entraîne des modalités dans les autres discours (le maître, l'université et l'hystérique) qui peuvent établir un lien avec la psychanalyse et les psychanalystes, ou au moins avec des personnes qui ont été transformées d'une manière ou d'une autre par le désir de psychanalyse.

Beaucoup de gens qui n'ont jamais vu un psychanalyste, et qui jamais n'en verront dans leur vie, ne savent pas seulement que les mots « psychanalyse », psychanalyste », « Freud » signifient quelque chose, mais qu'ils évoquent aussi une expérience singulière de discours – introuvable en toute autre modalité de discours – et la notion que l'inconscient ex-siste, qu'il y a quelque chose « en toi plus que toi⁹² ». Il est difficile de voir comment la psychanalyse pourrait prospérer dans un milieu social donné sans la présence d'un savoir sur l'existence de la psychanalyse et sur l'inconscient, et qu'il n'ait pas été oblitéré par les pouvoirs de la religion et de l'idéologie prévalents. Cela veut dire qu'un savoir au moins rudimentaire doit être introduit par quelqu'un qui est passé par l'épreuve psychanalytique et qui est aussi un lecteur. Cela se voit dans l'histoire de nos pionniers.

91 J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », dans *Écrits*, Paris, Seuil, p. 527.

92 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, p. 217.

Freud savait que la chose psychanalytique pouvait être reconnue par les citoyens ordinaires : s'il faudra des années pour que *L'Interprétation des rêves* vende quelques exemplaires, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, publié seulement une année plus tard, était un peu un *bestseller* dès sa première parution. Au sein de ce livre il y avait quelque chose de familier pour chaque lecteur. Il y a aussi quelque chose pour tout le monde dans *L'Interprétation des rêves*, mais il exige un travail plus fort de la part du lecteur – un travail auquel beaucoup de lecteurs de Freud s'étaient préparés, car en quelques années il fut republié plusieurs fois et traduit en plusieurs langues. Mais à partir de cette époque, on parlait de la psychanalyse en Europe et en Amérique du Nord et du Sud. Pourtant, parler de la psychanalyse n'est pas la même chose que la psychanalyse en elle-même, mais grâce aux voies errantes du désir humain, une chose en a entraîné une autre. Les professeurs n'étaient pas les seuls à parler, pour le meilleur ou pour le pire, de la psychanalyse. À ce moment-là, le « word of mouth ⁹³ », comme on dit en anglais, est devenu un moyen substantiel pour nous. Ce « word of mouth » n'est pas seulement efficace quand on a un besoin désespéré de parler à quelqu'un d'autre, mais aussi quand il adopte la forme d'un commentaire en passant, apparemment avec un contenu sans importance, mais avec des effets ultimes de transcendance.

Melbourne, la ville où j'habite et travaille, n'est pas particulièrement friande de psychanalyse. Contrairement à ce qu'il se passe dans d'autres parties du monde, une proportion significative des patients que je reçois n'a aucune idée de ce qu'est la psychanalyse. Pourtant, ils ont une idée de l'inconscient et du mode dans lequel il passe par la parole ordinaire, les rêves et les effets symptomatiques, étranges [*uncanny*]. Certains d'entre eux sont même devenus analystes eux-mêmes.

Je travaille aussi avec les enfants et les adolescents, et au cours des années j'ai profité d'écouter et de parler aux enseignants, aux groupes de mères et pères, aux professionnels des services de santé, et autre laïcs qui n'ont pas été mes patients. Quel que soit le sujet de la conversation – elle commence d'habitude à propos d'un enfant en difficulté –, les gens qui n'ont jamais entendu parler de psychanalyse et qui me demandent « comment est-ce que ça s'écrit ? » après quelques phrases commencent à parler comme les autres. J'entends d'eux des histoires d'encopésie et de refus d'aller à l'école, d'inceste et d'autres atrocités de la vie familiale. Je ne leur parle pas de l'objet *a* ni du nœud borroméen ; et pourtant, je peux leur parler d'une manière dont je n'use pas avec les autres. Car la façon de parler et d'écouter que Sigmund Freud a créée produit les transferts, et touche même les plus intolérants aux manifestations de l'inconscient.

Que notre discours ait la capacité de se reproduire est lié aux réverbérations qu'il produit, fortuitement, par les liens imprévisibles et heureux. Il se pourrait que les liens soient « intangibles », comme le dit Lacan, mais ils sont néanmoins effectifs. Car les résonances de la création de Freud continuent à émouvoir le noyau de notre être, et donc le discours analytique est toujours, comme l'a dit Lacan, « à la hauteur des plus fondamentaux parmi les liens qui restent pour nous en activité ⁹⁴ ».

Traduction : Susan Schwartz

93 NDT : « de bouche à l'oreille ».

94 J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, p. 518.

EXPERIENCES DES CARTELS DE LA PASSE

CONTRIBUTION DE L'AE NOMMÉE EN NOVEMBRE 2016

Esquisse pour un travail à venir

Elisabete Thamer

Que soigne une analyse ? Est-ce l'inconscient, le sujet, ou les deux ?

Poser cette question implique qu'on a laissé derrière soi l'idée initiale de Lacan d'un « sujet de l'inconscient » au profit d'une autre, postérieure, qui disjoint *inconscient* et *sujet* : « Qu'il y ait de l'inconscient veut dire qu'il y a du savoir sans sujet ⁹⁵. »

Se demander si l'efficacité d'une analyse porte sur le sujet, sur l'inconscient ou sur les deux à la fois est une question légitime, me semble-t-il, notamment pour appréhender ce qui permet sa fin. C'est un fait que l'analyse exige, pour son déroulement, l'engagement du sujet envers son inconscient : l'analysant lui suppose un savoir, qu'il se presse de déchiffrer. C'est l'adhésion à l'hypothèse causale inconsciente des symptômes qui mène l'analysant à lire ce que dit son inconscient dans ses différentes manifestations. Des bouts de savoir inconscients déchiffrés et le déplacement de quelques-uns de ses symptômes entretiennent chez le sujet l'espoir qu'il pourra accéder un jour à un savoir ultime provenant du déchiffrement de son propre inconscient et, surtout, que ce savoir balayera définitivement ce dont il pâtit symptomatiquement. Les effets thérapeutiques obtenus avec l'analyse contribuent dans une certaine mesure au maintien de ce mirage. Sujet et inconscient sont donc nécessairement imbriqués pendant une longue partie du processus analytique. Mais peuvent-ils encore l'être à la fin ?

Or, Freud lui-même et ensuite Lacan ont tous les deux conclu au caractère inépuisable de l'inconscient. Freud l'avait exprimé à travers des notions comme l'« ombilic du rêve » (*Nabel des Traums* ⁹⁶) ou le « refoulement originaire » (*Urverdrängung* ⁹⁷). Lacan en parlait comme un « travailleur idéal ⁹⁸ », « der Arbeiter ⁹⁹ », ce « qui ne pense pas, ni ne calcule, ni ne juge ¹⁰⁰ », jusque dans ses élaborations sur l'inconscient réel ¹⁰¹. Ce sont autant de développements qui disent, par des voies différentes et avec des conséquences théorico-cliniques distinctes, que l'inconscient est inexhaustible, intarissable, donc foncièrement hors de prise par le sujet et par l'analyse.

Où trouver alors ce qui peut mettre un terme à l'analyse, si cela ne vient pas de l'inconscient ? La réponse est donc à chercher du côté du sujet.

Freud s'était déjà étonné de la façon dont le sujet prend goût au processus analytique au point de repousser indéfiniment son terme. En effet, le sujet y prend goût non pas parce que l'attente de guérison le maintient en haleine, mais parce que parler est, en soi-même, jouissif.

95 J. Lacan, « L'Acte psychanalytique » (Compte rendu), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 376.

96 S. Freud, *L'Interprétation du rêve*, trad. Janine Altounian *et al.*, Paris, PUF, 2011, p. 578 ; « Die Traumdeutung », dans *Gesammelte Werke*, t. II-III, Francfort, Fisher Taschenbuch Verlag, 1999, p. 530.

97 S. Freud, « Le refoulement », dans *Métapsychologie*, trad. Janine Altounian *et al.*, Paris, PUF, 2010, p. 35 ; « Die Verdrängung », dans *Gesammelte Werke*, t. X, Francfort, Fisher Taschenbuch Verlag, 1999, p. 250.

98 J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 26.

99 J. Lacan, « ...Ou pire » (Compte rendu), dans *Scilicet*, n° 5, Paris, Seuil, 1975, p. 9.

100 J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 26.

101 Voir J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 571-573.

L'inconscient, « c'est que l'être, en parlant, jouisse », dit Lacan dans *Encore*¹⁰². Comment entamer alors cette jouissance prise à la parole ? Il est certain que seule l'interprétation qui ne nourrit pas de sens le bavardage analysant aura une chance de l'ébranler.

Il est avéré, à la fin, que l'analyse ne peut pas livrer au sujet un savoir articulé qui lèverait l'opacité du symptôme qui résiste, ni même lui permettrait de nommer ce qui ne cessera pas de s'écrire. Mais l'analyse peut toucher, sans doute, la jouissance liée au langage, celle « qui du sujet fait fonction¹⁰³ », c'est-à-dire la jouissance phallique et son corrélat de joui-sens, qui pourra enfin cesser de ne pas s'écrire.

Si la jouissance qui lie le sujet au déchiffrement de son inconscient est modifiée par le dire de l'analyse, les formations de son inconscient peuvent désormais ne plus avoir de portée de sens pour lui. C'est dire que le sujet ne mettra plus d'énergie à entretenir le leurre de l'hypothèse transférentielle. Dès lors, le sujet acquiert la ferme conviction de l'*ex-sistence* de l'inconscient, mais cela n'arrive que si l'analyse lui en a livré assez pour qu'il sache quand même que cet inconscient hors de prise est, malgré tout, bel et bien le sien. Des bribes de *sa lalangue* s'y sont déposées au gré de la contingence (*tyché*), elles lui sont *heimlich*, mais sans aucun Autre ordonnateur. Une élucubration suffira alors pour qu'une *fixion* arrête enfin la course à la vérité et satisfasse le sujet.

Voilà posés quelques points que j'aimerais pouvoir développer davantage par la suite.

CONTRIBUTIONS DES MEMBRES DU CIG

Qu'est-ce que nommer ?

Marie-José Latour

« La vie [*bios*] est courte, l'art [*technè*] est long,
l'occasion [*kairos*] est fugace, l'expérience [*peira*]
est trompeuse, le jugement [*krisis*] difficile. »

Hippocrate

Cet exergue, très célèbre, mais relu récemment dans le bref et pertinent ouvrage de Giorgio Agamben, *L'Aventure*¹⁰⁴, a résonné d'une façon nouvelle avec la définition que Lacan donne de la passe dans sa préface à l'édition anglaise du séminaire XI : « mise à l'épreuve de l'hystorisation de l'analyse ». Il ne serait pas très difficile de faire valoir les cinq termes convoqués par Hippocrate, ainsi que leur conjugaison au mode pas-tout, au regard du dispositif de l'analyse inventé par Freud et de celui de la passe inventé par Lacan. N'est-ce pas de la coïncidence de ces termes, la vie, l'art ou le savoir-faire, l'occasion, l'expérience et le jugement, dans l'aventure que pourrait surgir cet éclair qu'après Lacan nous espérons de la passe ? N'est-ce pas la contingence de cette coïncidence qui se précipite dans la nomination d'un analyste de l'École ?

102 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore* (1972-1973), *op. cit.*, p. 95.

103 J. Lacan, « ...Ou pire » (Compte rendu), dans *Scilicet*, n° 5, Paris, Seuil, 1975, p. 9.

104 G. Agamben, *L'Aventure*, Paris, Payot & Rivages, 2016.

Une vie psychanalytante

S'il ne peut y avoir de critères pour orienter la décision du cartel de la passe c'est bien que nous attendons quelque chose qui ne soit pas de l'ordre du signifiant, quelque chose d'autre qu'un dit. Cependant, nous ne sommes pas sans savoir que ce quelque chose ne pourra être *dit-cerné* que par le signifiant. Le séminaire d'École qui s'est tenu à Paris cette année n'a-t-il pas mis en évidence que le terme même d'« hystorisation », tel que Lacan l'écrit, est sa façon de mettre un grain de sable dans la pente au récit qu'emprunte irrémédiablement tout parlêtre ?

Reprécisons, après Lacan dans son séminaire *L'Acte analytique*¹⁰⁵, que l'*hystorisation* d'une analyse n'est pas le récit de la vie privée d'un(e) analysant(e). Dans cette leçon, Lacan ironise d'ailleurs sur la vie privée : de quoi serait-elle privée ? « À partir du moment où on fait une analyse, il n'y a plus de vie privée », provoque-t-il, rappelant ainsi l'exigence de dire qui oriente le psychanalyste. Ceux qui croient y voir un goût pour l'indiscrétion en sont pour leurs frais ; car, qu'il n'y ait plus, pour celui qui fait une analyse, de vie privée ne veut pas dire pour autant qu'elle devienne publique. Et Lacan de préciser, cela veut dire qu'il y a « une vie psychanalytante ». N'est-ce pas de cette vie-là qu'il est question dans la passe ? Reste à éclairer ce qu'est une vie psychanalytante. Freud et Lacan ne nous en ont-ils pas donné une idée ?

Précisons encore que la mise à l'épreuve ne porte pas tant sur le récit de cette vie psychanalytante que sur l'*hys-torisation*, soit sur ce tour oublié du dire. Le récit qui parvient au cartel, *via* les passeurs, portera peut-être la trace de cet impossible qui marque le dire. La nomination en serait l'écho. C'est en tout cas mon expérience dans les cartels de la passe où nous avons nommé des analystes de l'École.

La mise à l'épreuve souhaitée par Lacan n'indique-t-elle pas que le récit adressé par le passant aux passeurs ne saurait donc être ni écrit, ni établi à l'avance ? Si chacun a pu dans son analyse faire l'expérience de la façon dont un rêve s'effiloche à la lumière du récit que l'on en fait, ne s'agit-il pas dans la passe de mettre à l'épreuve cette expérience même ? Ne serait-ce pas une façon d'en réduire le caractère trompeur signalé dans notre exergue et dont Lacan a souligné l'irréductible paradoxe dans sa conférence à Genève sur le symptôme¹⁰⁶ ? Car, bien sûr, si chacun reconnaît l'autorité de l'expérience, c'est bien cette même autorité qui peut contrevenir au surgissement du neuf qui n'attend pas d'être re-connu puisque pas connu.

N'homination

Il nous est apparu paradoxal que lors de certains témoignages les noms propres étaient tus. Ceux de l'analyste, des analystes, ceux des personnages essentiels dans l'histoire du passant, particulièrement quand ceux-ci se trouvent être des noms, si ce n'est célèbres, du moins connus. C'est pourtant la règle minimale de l'analyse d'« appeler un chat un chat », comme Freud le rappelait à Dora ! Comment une analyse qui conduit l'analysant à demander à faire l'épreuve d'un dispositif qui peut produire une nomination pourrait-elle laisser dans la clandestinité cette expérience singulière de langage, proprement humaine, qui conduit celui qui parle à nommer ?

« Tout homme est un animal sauf à ce qu'il se n'homme », écrivait Lacan au tableau juste avant le début de sa leçon du séminaire, le 20 mars 1968. Bien sûr, décliner un nom

105 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte analytique*, inédit, leçon du 27 mars 1968.

106 J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme » (1975) : « C'est exactement ce que Freud nous dit – quand nous avons un cas, [...], il nous recommande de ne pas le mettre d'avance dans un casier. Il voudrait que nous écoutions en toute indépendance des connaissances acquises par nous [...]. C'est très difficile parce que le propre de l'expérience est évidemment de préparer un casier. »

est différent de nommer. D'une seule mais géniale dysorthographe, Lacan épingle cette distinction. Ne s'agit-il pas là des deux versants du nom, à inscrire sur une bande de Möbius, la face signifiante d'un nom et le point où le nom est noué au dire ? La nomination est le propre de l'homme, l'essence même du langage. Le nom est en quelque sorte le langage en intensification. Cependant, par définition, le langage exclut la possibilité d'une pure nomination. Aucun nom ne peut être dit « propre », pas davantage celui d'analyste de l'École, plutôt est-il cette légende, valant, à la fois, comme petite séquence de langage explicative aux côtés d'une figure et comme récit fabuleux faisant place à ce qui reste innommable. Ainsi cette onomatopée, « crac », qui a valu pour cette passante comme le rappel de ce qu'au cœur de la chaîne signifiante le son passe le sens, traversant le témoignage de chacune des passeurs jusqu'à l'accusé de réception du cartel. Ou encore, pour cette autre passante, dans le rébus d'un rêve, le consentement à la bêtise du signifiant a permis au pas-à-lire de produire une joyeuse séparation, allant jusqu'à résonner pour chacun des passeurs et ce jusqu'au cartel. Un événement, une onomatopée, un griffonnage, une graphie, en tout cas rien qui ne saurait être modélisé, a lieu au plus intime de la parole et, un instant, la parole accède à son immédiateté.

Pour le petit humain, nommer est souvent produit comme point d'orgue du gaspillage jubilatoire ; soudain, une chose jusque-là muette trouve à se dire. « Cela » avait donc un nom ! Et cela reste un mystère, car comment expliquer reconnaître ce qu'on ne connaissait pas ? Dans ce que les amoureux appellent le coup de foudre, il en va de cette même rencontre, d'une fulguration d'avant la mémoire. Soudain, un nom fait place dans la langue à une parole d'une autre sorte.

Trouver le nom est à chaque fois une invention. Nommer est une modalité du langage qui laisse croire « l'esp d'un laps » qu'il n'y a rien à ajouter. Il y a dans un nom la radicalité d'un « c'est cela ». La nomination renoue avec l'étendue que le nom indique mais ne contient pas, tel un index pointé tentant de courber un peu le langage vers ce qu'il ne saurait dire.

La réson d'un nom

Y a-t-il une raison à un nom ? Notre Collège international de la garantie a plutôt soutenu que, s'il y a une cause, il n'y a pas de raison, et cela nous a conduits à inviter le cartel de la passe à transmettre sa décision sans la commenter. « Le cartel composé de ... vous a nommé(e) analyste de l'École » ou « ne vous a pas nommé(e) analyste de l'École ».

La nomination apparaît, dans une certaine hâte et un resserrement, comme dissidente eu égard à la désignation et au signalement. La nomination à laquelle donne lieu la passe se produirait, à première vue, un peu à contrario de ce qu'est habituellement un nom¹⁰⁷. En effet, si un nom est ce souffle d'air qui a ce pouvoir de faire se retourner quelqu'un, le cartel de la passe produisant cette nomination ne saura que dans l'après-coup si le singulier de ce qui est appelé peut se retourner et répondre de cette nomination.

Dans un texte d'une rare fulgurance, Michel Surya a attiré notre attention sur le fait qu'on peut vouloir pouvoir ne pas se retourner sur aucun des noms dont on nous appellerait. Dans *Le Mort-né*¹⁰⁸, le biographe de Georges Bataille écrit le ravage que peut produire d'avoir à répondre à « l'appel », répondre à son nom étant pour lui répondre à une honte. « Il suffisait qu'on t'appelât du nom que tu leur devais pour que ce fût tout le malheur qui lui était attaché qui vînt avec lui jusqu'à l'école, qui y entrât avec toi. » Mais comment ne répondre d'aucun nom ? « Ne répondre à personne pour ne répondre de rien que ton nom nommerait » est la tâche impossible à laquelle cet enfant s'est confronté. Et ce jusqu'à ce qu'il décide de

107 V. Iaconelli, « Nomination et effets sur le lien », dans *Mensuel de l'EPFCL*, n° 108, octobre 2016.

108 M. Surya, *Le Mort-né*, Al dante, 2016.

se « dénommer ». Beau témoignage du savoir-faire de *lalangue* qui, d'un même élan, suggère l'effacement du nom et la puissance de la nomination, le vestige et la fiction, l'attribution du nom qui vient toujours de l'Autre et la solitude à laquelle confronte d'en répondre.

Consentir à porter un nom, n'est-ce pas consentir à l'écart entre le nom et ce qu'il désigne ? La *dénomination*, qui en rabat peut-être un peu sur l'effet « label » de la nomination, indexe cet écart.

Au point de conclure cette contribution, m'est revenu en mémoire ce que Lacan nomme lui-même « le remède de cheval », qu'il avait pensé trouver en 1968 au moment de la création de la revue *Scilicet*, fondée sur le principe du texte non signé¹⁰⁹, hors ceux de Lacan lui-même. N'était-ce pas une façon de faire valoir la dénomination ? Que cela n'ait pas perduré nécessiterait certainement quelque examen. Chaque nomination produite dans la passe ne pourrait-elle pas être attendue comme une façon de « dénouer la contorsion par quoi en psychanalyse l'expérience se condamne à ne livrer passage à rien de ce qui pourrait la changer¹¹⁰ » ? Le sévère jugement de Lacan à cette époque sur les contributions des psychanalystes (« pitoyable confusion », « ennui », « nocivité ») sont quelques-uns des qualificatifs qu'il emploie) pourrait avoir l'effet d'une certaine réserve, voire inhibition. Il s'agit plutôt de préserver la béance que le nom signale plus qu'il ne la couvre, condition pour que « la psychanalyse redevienne ce qu'elle n'a jamais cessé d'être : un acte à venir encore¹¹¹ ». N'est-ce pas le pari que chacun de ceux qui permettent le fonctionnement du dispositif de la passe de notre École soutient ?

Le passeur, son AME, le passant, les cartels... et ses impasses

Sonia Alberti

Arrivant à la fin de ces deux ans de travail dans un CIG qui s'est vraiment donné la tâche de reprendre et repenser quelques impasses dans notre École – au point, par exemple, de suspendre, pour la période, la nomination de nouveaux AME –, je voudrais mettre en relief, à partir de mon expérience, les impasses sur ce dont un cartel a besoin pour arriver à conclure positivement sur une passe. Je le fais en association à ce que j'ai déjà pu formuler à Medellín, publié à nouveau dans ce même *Wunsch*.

1^{re} question : deux failles fréquentes dans le récit des passeurs.

Du coup, il y a eu une constatation presque unanime selon laquelle les passeurs sont souvent excessivement, disons, timides face aux passants. Interpellés par le cartel, quelques-uns ont même dit ne pas vouloir intervenir, nuire, ôter la liberté du passant quand il parle. Il est arrivé que le passeur ne connaisse même pas le nom de l'analyste ! Ni les choses simples sur la vie du passant, sur lesquelles, certainement, ils se sont eux-mêmes questionnés, mais ils avaient peur de les demander, craignant que cela ne respecte pas assez le passant. Ce n'est pas rare, par exemple, que certaines failles dans les récits empêchent d'historiser la vie de l'analysant – celle qui est construite en analyse –, de sorte qu'il est même possible de témoigner qu'il y a eu changement, mais non pas de *la manière par laquelle l'analyse fut responsable de ce changement*. Si ni même cela est possible, comment alors *hystoriser* une analyse ? La passe,

109 J. Lacan, « Introduction de *Scilicet* au titre de la revue de l'École Freudienne de Paris », dans *Scilicet*, n° 1, Paris, Seuil, 1968, p. 4.

110 *Ibidem*, p. 5.

111 *Ibidem*, p. 9.

selon la définition que Lacan en donne dans la préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI*, c'est « la mise à l'épreuve de l'historisation de l'analyse »...

Or, reprenons la fonction de l'AE : témoigner, dans l'École, de ce que la psychanalyse a pu dans ce cas. Le cartel de la passe ne vérifie pas seulement si un passage à l'analyste a pu être ou pas transmis à travers le témoignage, mais s'il y a une manière d'en faire un exemple, seulement plus un, de ce que la psychanalyse peut face aux problèmes cruciaux. Avec ça, faire valoir dans l'École l'impossibilité d'une réponse toute et, en même temps, la fonction de la contingence d'une réponse – donnée par l'exemple – qui puisse permettre à la psychanalyse d'avancer dans la contemporanéité. S'il n'y a aucun donné, ou pratiquement aucun donné sur l'analyse elle-même d'un sujet, seulement des récits sur les changements vécus par le sujet pendant son analyse, comment serait-il possible de garantir, d'une façon minimale, que l'éventuel AE pourra enseigner, à l'École, la manière selon laquelle la psychanalyse a fonctionné ? Il nous est même arrivé qu'il y a eu fin d'analyse en fonction des changements témoignés, mais le cartel de la passe s'est vu dans l'impasse de nommer AE un passant qui n'a pas révélé les moments de son analyse qui l'auraient amené à ces changements, ni même des interprétations en analyse de rêves ou de symptômes. Que dira-t-il à l'École en tant qu'AE ? Racontera-t-il son histoire ? Parlera-t-il des changements de position dans la vie assumés en conséquence d'une analyse ? Mais quelle analyse ?

Chaque acte analytique est unique comme l'est chaque passant, et c'est dans la clinique quotidienne qu'il émerge. C'est en elle qu'on peut identifier comment la psychanalyse traite les problèmes cruciaux. Ceux-ci auront toujours un impossible à dire, mais comment le faire opérer si ce n'est à travers ce qui se dit ?

2^e question : la difficulté d'avoir une décision unanime pour une nomination.

Dans les cartels auxquels j'ai participé, il y a eu des situations où nous avons été unanimes à ne pas nommer un passant. Cela nous a permis de beaucoup travailler conjointement, reprenant les questions qui nous ont menés, chacun, à notre position.

Beaucoup plus difficile a été de travailler les situations dans lesquelles quelques-uns des membres d'un même cartel jugeaient qu'il serait possible d'arriver à une nomination, pendant que d'autres membres n'étaient pas de cette opinion. Et dans la mesure où une nomination impliquerait une unanimité de décision, soit impliquerait que tous les membres du cartel soient convaincus de la possibilité de la nomination, quelles leçons sortir de cette expérience ?

Premièrement, je voudrais dire ce qui, pour moi, justifie la nécessité que *tous* les membres du cartel soient convaincus de la possibilité de la nomination : le travail du dispositif de la passe est un travail pour l'École, ce n'est un travail ni pour le passant, ni pour les passeurs, ni pour le secrétariat de la passe, ni même pour les membres du cartel, malgré le fait, bien sûr, que chacun de ceux qui participent au dispositif n'a qu'à gagner avec lui, noyau central du plus grand don de Lacan à son École ! Or, si c'est un travail pour l'École, il faut tenir en compte que la nomination d'un AE est aussi un don que cette passe produit pour les membres de l'École, indépendamment de ses zones linguistiques, un don à partir duquel il est possible de travailler les questions contemporaines et cruciales de la psychanalyse. Si une passe n'arrive pas à convaincre les membres d'un simple cartel, comment se ferait-il que celui-ci pourra prendre la responsabilité de supposer que la même passe porte en elle les conditions suffisantes pour permettre à l'École de travailler ce que peut une psychanalyse ?

À partir de ceci, il faut se poser la question sur ce qui mène chaque membre du cartel à se positionner favorablement ou défavorablement pour une nomination. Les raisons sont multiples et pas toujours identifiables. Mais voyons-en quelques-unes.

La première est, sans doute, non pas le témoignage du passant, mais celui des passeurs. Ceci est d'une réalité absolument appréhendable quand on travaille dans un cartel de la passe ! D'ailleurs, Lacan fut très précis là-dessus, quand il a observé que le passeur *est* la passe.

Cette constatation a plusieurs conséquences : l'indication des passeurs est une attribution de l'AME et, donc, construire la liste des AME – aussi une tâche du CIG – ne pourrait être d'une plus grande responsabilité. Je parle d'une responsabilité analytique, qui veille sur les preuves que tel analyste à être nommé aura données, à l'École, de son compromis avec la clinique, avec l'orientation théorique et éthique, et de sa disponibilité de les présenter à la communauté, en participant avec des présentations de travail, dans des cartels et des commissions, à partir de quoi il serait possible que *plusieurs* membres de l'École puissent vérifier cet engagement. Parce que, même quand tout cela a été vérifié, encore là il n'y a pas de garantie qu'un passeur indiqué par lui puisse accomplir sa tâche d'aider le cartel de la passe. Combien de fois nous est-il arrivé, durant ces deux ans, que le cartel a regretté la difficulté de tel passeur... Les passeurs n'ont pas de script à suivre, mais il faut qu'ils se rendent compte des failles au moment des témoignages, puisqu'elles apparaîtront au moment où ils feront leurs récits aux cartels.

Une troisième raison, au-delà des passeurs et des AME, c'est ce que vise le *passant*. Oui, il veut raconter son expérience, d'accord. Mais avec quelle finalité veut-il la raconter ? C'est une question dont la réponse n'est pas toujours claire, mais, en principe, elle ne serait pas pour qu'il se vérifie qu'il y a eu une fin d'analyse et un passage à l'analyste... Dans mon expérience avec mes collègues de cartel, en principe, sa réponse à cette question devrait déjà être assumée, elle n'aurait pas besoin de l'avis du cartel. En principe, aussi, le témoignage d'une passe *c'est pour l'École* ! de sorte que celle-ci puisse tirer des conséquences pour affiner la fonction de la psychanalyse aujourd'hui et ce qu'est son efficacité dans le monde actuel. Raison pour laquelle il faut savoir comment l'analyse a fonctionné, quelles étaient les interventions de l'analyste du passant et ses effets, etc. Comment localiser l'entrée en analyse, les passes subjectives successives, la traversée du fantasme, finalement, la destitution subjective, *éventuellement* le *sinthome* et, au moins, le nécessaire passage à l'analyste – ce qui ne veut pas dire que celui-ci se soit nécessairement installé comme tel dans un cabinet.

La quatrième raison qu'il est possible d'identifier, mais encore difficile à éclaircir, n'est pas sans rapport avec une plus ou moins grande résistance qui, dans ce cas, n'est pas de l'analyste, mais des analystes qui composent le cartel lui-même. De mon expérience je dirais que telle résistance n'est pas tellement à nommer, mais peut-être ça concerne l'écoute des passeurs. Du discours qui leur est propre et qui, donc, est de chacun, comment entendre un Nouveau ? À mon avis, il n'est pas à la charge du passant d'identifier un Nouveau, mais au cartel de le déduire, pour ce qui est nécessaire d'écouter. Sommes-nous à la hauteur de ça ? Dans quelle mesure nous déshabillons-nous suffisamment des a priori ? Comment ne pas identifier ce que nous sommes en train d'entendre dans un cartel avec des expériences antérieures ? Et comment laisser place à ce qu'un récit puisse frayer de nouveaux chemins ? On dit beaucoup qu'une passe implique du Nouveau. Mais sommes-nous, en tant que cartellisans, réellement ouverts à l'identifier ? Problème à être repris au niveau du CIG, à chaque fois qu'un nouveau CIG se constitue.

Si une nomination ne se fait pas toujours à partir d'un immédiat consentement de tous les cartellisans, et si le cartel travaille, il est possible qu'un ou plusieurs membres d'un cartel puissent construire ce qui les a convaincus qu'il n'y a pas eu seulement un passage à l'analyste mais que celui-ci se démontre dans la logique de la passe en question. Et avec cette construction, convaincre alors les autres membres du cartel qui n'étaient pas originellement enclins à nommer le passant. Cela peut arriver et, à son tour, cela dépend d'autres facteurs,

eux non plus pas toujours immédiatement épinglables. S'ils ne sont pas toujours épinglables, peut-être pourraient-ils devenir un objet pour un travail plus approfondi avec le résultat d'en épingler quelques-uns. Et, qui sait, l'École gagnerait avec ça ?

Via

Nadine Cordova, Paris, France, AE 2014-2017

Je souhaite rappeler que notre CIG a fait le choix de constituer deux cartels : un cartel du CIG permanent qui permet d'élaborer les points cruciaux de la psychanalyse, et un cartel de la passe dit éphémère. C'est une façon d'insister encore une fois sur la nécessité qu'il y a à articuler l'expérience des cures et le travail continue d'élaboration. De plus, si nous avons proposé de rédiger quelques lignes sur les décisions prises quant aux passes entendues et de les consigner dans le « cahier des passes ¹¹² », c'est pour garder des traces du travail effectué, et de ses résultats. Ainsi, les témoignages des passants nous mettent au travail. Il est donc important que les membres du CIG essaient de communiquer à l'École ce que ces expériences apprennent, et ce qu'elles apportent modestement à la psychanalyse.

À ce titre, je voudrais dire quelques mots sur ce que je retiens aujourd'hui des cartels de la passe. Mon propos est simple, il concerne une constatation relative aux passeurs. À partir de leur transmission, il s'est produit pour moi quelque chose d'inattendu. Effet sans doute logique, mais comme toujours le fait de vivre l'expérience permet d'aborder les choses un peu autrement.

J'ai écouté plusieurs passes et, à chaque fois, j'ai été surprise par deux choses. La première concerne un écart entre ce que transmettent l'un et l'autre des passeurs ¹¹³. Cet écart peut même à certains moments donner le sentiment que les passeurs parlent de deux passants différents. Le second point, qui n'est pas sans lien avec le précédent, se rapporte à l'effet subjectif que les passeurs laissent lors de leur passage. Et c'est d'ailleurs ce qui va occuper les premiers échanges entre les membres du cartel, parfois même les embarrasser.

Or, ces écarts et ces styles différents ne sont pas sans conséquences. La façon dont le passeur transmet le témoignage d'un absent s'efface progressivement pour laisser émerger celui dont c'est la passe. Cela veut dire qu'au bout d'un moment les membres du cartel se séparent des impressions laissées par les passeurs.

On peut ainsi parler d'un temps logique dans la passe. Il suppose bien sûr le chemin du témoignage qui profite des espaces et des temps différents du dispositif, et inclut la présence et l'absence des corps parlants avec ce qu'il y a de subjectivité. Il y a une sorte de mouvement qui s'inscrit à partir de la rencontre du passant avec les passeurs, puis de celle des passeurs avec le cartel. Ce qui passe de ce qui s'entend de ce qui est dit en présence du passant et des passeurs, puis des passeurs et des membres du cartel va se déplacer dans le cartel ; c'est-à-dire que le cartel va réussir à travailler sur l'unique contenu de ce qui a été transmis, et le travail se resserrer jusqu'à l'évidence de la décision. Et c'est grâce à ce déplacement des mots et des corps que va se dessiner une logique du témoignage. Ajoutant à cela les précisions que le cartel aura demandées aux passeurs sur certains points obscurs du témoignage.

Il me semble qu'il se joue dans ce mouvement un raccord entre le passeur qui « est la passe », le témoignage de celui qui l'a franchie, et les membres du cartel. L'exclusion visuelle

¹¹² Décidé lors du Symposium à Medellín.

¹¹³ Ce qui est évoqué dans *Écho* n° 7.

du passant puis des passeurs après leur transmission permet de passer aux dires du passant et de ne s'intéresser qu'à ce qui a été dit *via* les passeurs.

Hors présence des passeurs, le témoignage prend toute sa dit-mension.

Il me semble pourtant qu'à ce moment-là, on peut parler d'une véritable éclipse puisqu'au départ, on a une sorte de moment un peu flou, transitoire, où quelque chose se confond ; les dires du passant sont plus ou moins marqués par les plis du passeur. Les membres du cartel, s'ils prennent en compte ces plis, ne se laissent pas captiver. Ils s'en délestent petit à petit, plus ou moins vite pour se concentrer sur ce qui a été transmis. Le cartel essaie alors de s'orienter, de repérer le passage à l'analyste ; le cartel se laisse surprendre. En effet, les deux versions du témoignage des passeurs viennent ainsi se croiser, se répondre, s'opposer, soulever des questions ; chacun des membres du cartel va attraper des bouts du témoignage, les confronter aux autres, identifier ce qui manque, ce qui insiste, et les moments clés du témoignage relevés par les passeurs.

On pourrait dire que les deux façons de transmettre révèlent la division du sujet, ce que celui-ci a suscité, mais plus encore des aspérités, et des affects.

Ce qui peut donc apparaître au départ comme une sorte d'embarras va s'avérer propice à la mise en lumière du parcours de l'analyse du passant, et de ce qu'elle a produit. Même s'il y a des zones d'ombre, ce qui s'est perdu dans la transmission, il y a une sorte de réverbération qui passe par le passeur. Il y a un reste en mouvement qui passe toutes les étapes du dispositif.

J'ai donc envie de dire dans l'après-coup de l'expérience que les cartels de la passe sont à chaque fois pris par des éclipses. Grâce à ce mouvement, la matière qui est transmise par les passeurs enclenche le travail des membres du cartel, dont la disponibilité et l'attention m'ont frappée. Le cartel ne se prononcera d'ailleurs pas avant le temps qu'il faut, le temps propre à chaque passe.

Le passeur qui est « encore lié au dénouement » de son analyse n'a fait que passer mais pas sans ce qu'il a fait passer, et comment il a fait passer le témoignage du passant. Le témoignage porte les marques d'une analyse, et parfois la marque d'un virage. Si le désir du psychanalyste peut se laisser attraper, c'est peut-être aussi parce qu'il se creuse au fil de l'élaboration du cartel une place pour recevoir ce qui a lieu.

Il vaut la peine de faire la passe encore

María Luisa de la Oliva, Madrid, Espagne, CIG 2014-2016

Souvent Lacan s'est demandé ce qui peut amener quelqu'un à prendre la décision de se consacrer à la psychanalyse, et à chaque fois il était frustré de ne trouver de réponse qui le satisfasse. Malgré cela, et peut-être même en raison de cela, il encourageait à poursuivre. Il se demandait si la passe, comme le fait l'éclair, pourrait mettre en relief un certain secteur d'ombres de l'analyse. L'espérer ne signifie pas le trouver nécessairement. Il espérait aussi des AE qu'ils éclaircissent « des problèmes cruciaux sur les points vifs où ils en sont pour l'analyse ¹¹⁴ », ce qui ne signifie pas qu'ils y réussissent.

Qu'est-ce qui amène quelqu'un qui a fait une analyse à vouloir témoigner de l'expérience dans le dispositif de la passe ? C'est aussi une question fondamentale pour nous qui

114 J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

faisons partie du CIG, pour nous qui participons à l'expérience de la passe depuis la place du « jury ». Cette place implique un jugement intime sur ce qui est écouté dans les témoignages que transmettent les passeurs. Le jugement implique un certain *a priori* : quelque chose est attendu du témoignage pour pouvoir conclure s'il y a ou pas nomination. En relation avec ce qui est attendu de la passe, Lacan nous laissa plusieurs indications pour nous orienter au long de son enseignement.

Mais en même temps, c'est aussi l'inespéré, ce qui surprend, qui peut permettre qu'il y ait une nomination. De même avec une blague, lorsqu'on nous la raconte, nous attendons qu'elle nous fasse rire, mais nous ne savons jamais à l'avance par où cela va arriver. Si le rire ne se produit pas il est possible que ce soit parce que la blague est mauvaise, ou bien parce qu'elle a été mal racontée, ou bien encore parce qu'elle ne résonne pas avec ce qui fait rire chacun, c'est-à-dire quelque chose de l'ordre des affects et de la jouissance. Dans tous les cas, c'est uniquement *a posteriori* que nous pouvons situer ce point. Ainsi, il y a une conjonction de variables incontournables qui octroie à la passe son caractère de contingence. C'est alors que dans la passe nous pouvons nous appuyer sur la théorie produite pour la vérifier ou pas. C'est là la vertu qui fait de la passe toujours quelque chose de nouveau. Et c'est pour cela qu'il n'y a pas de passe standard.

Dans *Échos* 7, Marie-José Latour pose le paradoxe auquel ceux qui sont dans le « jury » sont confrontés. Pour pouvoir émettre un jugement intime, il s'agit de prendre en compte aussi bien ce qui se sait, – le savoir textuel de l'inconscient du passant et le savoir des textes qui nous orientent –, que ce qui est non su. Le paradoxe est le suivant : comment ne pas nous laisser guider par notre expérience, qui fait que l'on classe les choses dans des cases, et pouvoir détecter quelque chose de nouveau, différent, alors qu'en même temps, pour nous orienter, nous avons besoin de connaître quelles sont les cases ? Le jury ne devrait pas se laisser aveugler par un savoir qui obture l'ouverture nécessaire pour capter quelque chose de nouveau, d'inespéré, d'une étincelle surprenante. Que sait le passant de son non-savoir ? Comment a-t-il ordonné ce non-savoir, puisque Lacan nous dit que « le non su s'ordonne comme le cadre du savoir ¹¹⁵ » ? Comment se situent et se déduisent les bords du non-su ? Comment rendre compte de la limite de ce dont on peut témoigner ¹¹⁶ ?

Camila Vidal, AE nommée par notre CIG 2014-2016, pose aussi ce même paradoxe de la passe, puisqu'elle nous dit que c'est de celle-ci qu'il est attendu de pouvoir clarifier la logique de la fin de l'analyse et de ce qui décide quelqu'un à devenir analyste, or sa transmission « ne se dirige pas vers une zone de savoir claire et didactique, mais vers une limite derrière laquelle jaillit la profonde ignorance et où tout sens s'estompe en un profond brouillard. » « Brouillard » est un signifiant qui nomme pour elle l'existence de l'impossible, ce qui dans le réel ne peut être « touché », mais qui existe néanmoins. Elle pose la nécessité de conserver dans la passe un certain « brouillard » de sorte que le sens soit suspendu, et n'efface un secteur d'ombres qui reste éclairé.

Le dramaturge espagnol Juan Mayorga, en même temps philosophe et mathématicien, dit : « Le langage de la mathématique est un langage sans graisse, et le créateur de théâtre doit aspirer à ce langage sans graisse. » Peut-être pourrions-nous déplacer cela à la passe : on attendrait d'un témoignage qu'il fût le plus « dégraissé » possible. C'est-à-dire le plus loin possible du sens, et de la théorie. Dans le travail d'*hystorisation* de la cure qu'implique le témoignage, il est attendu qu'il rende compte de la résolution de ce qui conduit un sujet à faire une psychanalyse – alors même qu'il se peut que celle-ci ne soit pas encore finie. Comment a-t-il trouvé

¹¹⁵ *Op. cit.*

¹¹⁶ G. Agamben dans son livre *Ce qui reste d'Auschwitz* (Rivages Payot, 2003) interroge les limites intrinsèques au témoignage de ceux qui furent internés dans les camps de concentration

une manière de se débrouiller avec ses symptômes ? Qu'est-ce qui a dû se produire pour cela, et quelles mutations subjectives cela suppose-t-il ? Nous attendons certaines coordonnées qui nous orientent, mais on ne peut rien attendre *a priori* quant à la manière particulière dont chaque passant y réussit, puisqu'il s'agit de quelque chose d'unique et d'incessible comme l'est une carte d'identité.

J'exposerai maintenant ce que m'a enseigné l'expérience d'écouter des passes pendant mon mandat au CIG, qui ne fut conclue par aucune nomination. Expérience enrichie avec le travail de mes collègues, tant dans les différents cartels de la passe que dans le cartel du CIG.

– Dans chaque passe il a été possible de localiser un désir particulier pour la psychanalyse, articulé à un transfert à l'École qui n'était pas toujours installé préalablement. Dans ce sens, il est significatif de voir à quel point, dans certains cas, la passe semble avoir une fonction de clé de voûte, dans le sens architectural du terme ¹¹⁷, c'est-à-dire une fonction de soutien. Cela s'accompagne d'effets intéressants du point de vue clinique. Par exemple, pour certains sujets, le témoignage a permis d'établir un bord par lequel ce qui est produit dans l'analyse peut rester encadré, contenu, et ainsi ne part pas à la dérive. À l'occasion ça fonctionne comme élan pour l'écriture d'un mathème avec lequel on entend rendre compte de l'émergence d'un réel éprouvé, qui permet un point d'arrêt.

– On a également pu observer comment, à travers le travail du témoignage, et à travers la rencontre avec les passeurs, le passant peut entrevoir qu'il lui reste encore un tour analytique à faire, alors qu'il a pu soutenir initialement que son analyse était finie.

– Dans l'expérience de faire la passe, certains cherchent une réponse qui les autoriserait à devenir analystes. D'autres attendent une dernière réponse qui leur confirme ou vérifie que leur analyse est finie. Attente qu'ils penseraient scellée par une nomination.

– La passe peut être considérée comme ce qui, rétroactivement, donne sens à l'analyse réalisée. Soit la passe comme un S2 auquel s'articulerait toute la chaîne de S1 de l'analyse. Ou encore comme le lieu à partir duquel s'interroger sur ce qu'il advint dans son analyse, comme une sorte d'analyse de son analyse.

– Dans d'autres cas, la passe est pensée comme le dernier pas à donner dans le processus de l'analyse. Comme si c'était quelque chose de prescrit, marquant de fait la fin de l'analyse.

À Medellín, on a pu entendre que la passe est peut-être arrivée à un point limite. C'est compliqué de penser ainsi puisque la passe s'ancre précisément dans le trou de l'Autre. Y aurait-il alors quelque chose qui pourrait clore l'expérience ? *Mutatis mutandis*, cela m'a fait penser à ce que dit le biologiste généticien et théologien Francisco José Ayala, qui se demande, au regard de la science, ce qu'est ce qui nous manque pour savoir, et répond qu'il nous manque plus qu'il ne nous manquait il y a cinquante ans. Il utilise cette métaphore : « La connaissance scientifique est comme une île, et là est tout ce que nous savons. L'océan est ce que nous ne savons pas, et nous ne pouvons le demander à l'océan, nous pouvons seulement chercher sur la rive, sur les bords de l'île. Si le périmètre de l'île augmente, augmente également la connaissance, mais aussi ce que nous ne savons pas. Nous pouvons poser plus de questions, et donc il y a plus de choses que nous ne savons pas. »

Pourvu que la passe continue à nous poser question ! Pourvu que nous continuions à attendre quelque chose d'elle !

117 La clé est la pierre qui est posée sur la partie la plus élevée de la voûte, au centre, et c'est celle qui transmet les efforts que fait une moitié de la structure sur l'autre. Grâce à la clé les efforts sont compensés, et les deux parties de la voûte se soutiennent mutuellement. C'est la dernière pièce qui est placée dans la construction de l'arc.

Poésie et langues de la passe

Susan Schwartz, Melbourne, Australie, CIG 2014-2016

Quand on entend une langue familière mais qui n'est pas maternelle, on prête une oreille attentive à la manière de parler du parlant, au son de sa voix, à l'aisance de son expression, et à tout ce qui affecte la réception du sens des paroles et leurs résonances. Pour les membres d'un cartel de la passe, les choses entendues, les malentendus ou même les pas-entendus qui surviennent lors de la transmission du témoignage ne dépendent pas seulement de la question de la langue maternelle de chaque membre. Le langage vient de l'Autre et, quand on entend un témoignage, l'effet d'une certaine distance du ressort linguistique est propice aux équivoques et aux ambiguïtés qui sont analogues au matériel sonore qui fait le fondement de la langue. Le fait que ce soit productif est bien manifeste dans les discussions qui suivent chaque témoignage et qui mettent la réceptivité de chacun en évidence. En tant que membres du cartel, notre rôle est d'entendre ce qui s'est échappé du discours du témoignage du passant mais qui est transmis par le passeur.

Dans cette brève réflexion, je voudrais prendre en compte l'effet de la nature pluri-linguistique des cartels de la passe sur ce qui est transmis par le passeur au cartel. Certes, il doit y avoir une vérification des indices des virages dans l'analyse, mais l'essentiel est la réception de l'écho du désir de l'analyste qui résonne dans le témoignage du passant. Il y a une double dimension du passage de l'analysant à l'analyste : la chute de l'Autre et un désir inédit à être le support du *a*, la cause du désir inconscient de l'analysant. Pour être analyste, cette position du « rebut » doit être prise avec enthousiasme, comme le dit Lacan dans la « Note italienne ¹¹⁸ ». C'est au passeur, s'il l'a entendu, de mettre cet enthousiasme en évidence pour le cartel.

Dans le séminaire XX, *Encore*, Lacan dit : « Le langage n'est pas seulement communication, ce fait qui s'impose de par le discours analytique ¹¹⁹. » Il parle des effets énigmatiques de *lalangue* qui vont au-delà de tout ce que l'être parlant peut énoncer ; les résonances qui indiquent son nom singulier. En 1844, l'écrivain américain Ralph Waldo Emerson a écrit que le poète est « celui qui nomme » [*the Namer*], « le faiseur du langage » [*Language-maker*], dans le sens qu'il est celui qui, dans un trait de génie, invente chaque mot qui gagne du terrain « parce que pour un instant [le mot] a symbolisé le monde au premier parleur et à l'auditeur ¹²⁰ ». Il remarque que l'étymologie montre qu'il fut un temps où le mot le plus mort a été une image éclatante » et pour cette raison il dit que la langue est de « la poésie fossile » [*fossil poetry*]. Pour moi, ces mots suggèrent la trace de la qualité poétique, résonante, qui établit les bases du langage dans le réel. Dans le témoignage du passant, que trouve-t-on du sujet comme poème qui s'écrit ¹²¹ ?

Il est possible que les membres du cartel aient trois ou quatre langues maternelles différentes mais ce sont des langues latines, ou, pour l'anglais, une langue dérivée des langues latines, principalement le français. Mais nous entendons d'une manière unique, selon nos propres *lalangues*, et l'essentiel est que quelque chose est entendu en commun, comme le moment d'éclat d'invention d'un mot.

Au-delà des langues de la passe il y a les contingences des diverses formes de rencontre, des styles singuliers du passant et du passeur, d'effet et d'affect. Mettre sa propre analyse à l'épreuve est un pas que l'on franchit sans aucune garantie. Sans doute est-ce un risque, une

118 J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 309.

119 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Seuil, 1975, p. 127.

120 Ralph Waldo Emerson, « The Poet », 1844, <http://www.emersoncentral.com/poet.htm>

121 Voir J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », dans *Autres écrits*, p. 572.

part due au tirage au sort du passeur. Chaque passeur a son propre style qui aura un effet sur ce qui est transmis du discours du passant et la façon dont il est transmis. Cela affecte, à son tour, la réception du témoignage par le cartel. Mais encore, comme avec la pluralité des langues dans le cartel, ces différences sont productives et montrent qu'il y a quelque chose qui vit. Ces contingences nous mènent au-delà des signifiants à interroger, pour discuter et repérer ce qui tombe de cette intersection des discours. Pour réitérer : quelque chose du réel doit passer du passant, quelque chose qui est attrapé par tous les membres.

Ce qui se manifeste dans chaque témoignage est le pouvoir du récit du passant, l'histoire de son expérience vécue. Ce qui n'est pas toujours transmis avec la même précision est l'*hystorisation* de l'analyse. Quelques passants n'abordent pas suffisamment les moments logiques dans leur analyse, en particulier les virages et la chute de l'Autre. Évidemment, la passe n'est pas l'endroit où vérifier qu'on a fini son analyse. Pour reprendre ma référence de la « Note italienne », je dirai que le cartel attend la transmission de la résonance du désir de l'analyste dans les dits du passant. Comme l'a souligné Lacan, l'analyste relève du pas-tout. Autrement dit, on doit tenir compte du réel comme ressort du savoir insu¹²².

Notre École est internationale et elle accueille une pluralité de langues, de cultures et d'expériences de la psychanalyse qui sont réfléchies dans notre adhésion. Mais pour les cartels de la passe, il n'est pas essentiellement question de langues, mais de *lalangue* de chacun. C'est la force de l'École et cela rend le cartel un récepteur particulièrement sensible au discours du passant et à ce qui passe au-delà de ce discours. Un poème traduit dans une autre langue peut capter le sens et le sentiment de l'original mais la traduction soustraira et ajoutera quelque chose dans ce processus. C'est inévitable. Tandis qu'une telle traduction est la conséquence d'une réflexion attentive, la traduction produite au moment de la rencontre avec le discours de l'autre est une interprétation, dont le ressort se trouve dans le réel de *lalangue*. Les mots de Lacan dans *Encore* conviennent : « Le langage est ce qu'on essaye de savoir concernant la fonction de lalangue¹²³. » La dimension plurilinguistique du cartel de la passe donne une profondeur au processus de la vérification du passage de l'analysant à l'analyste, à l'acte de nomination et à ce qu'on peut savoir sur les effets singuliers d'une psychanalyse.

Traduction : Marie-José Latour

Vu des cartels de la passe

Colette Soler, Paris, France, CIG 2014-2016

Pour quelqu'un qui comme moi a été par deux fois dans les cartels de la passe, en 2006-2008, et même avant dans l'ECF, puis en 2014-2016, il est impossible de méconnaître que le discours des passants évolue au fil du temps, car l'incidence de la doxa de groupe sur ce qui se dit dans la passe, côtés passants, passeurs et cartels, est patente. Pour schématiser, en 2006 et avant 2006, à l'ECF, il n'était question que du fantasme, et du deuil traversé, à reconnaître. Même l'identification au symptôme n'était pas encore sur la sellette. En 2014, ce sont... le réel, *lalangue*, les équivoques, le son sans le sens, la lettre hors sens, l'impossible, le nom propre, etc., qui sont avancés comme témoins.

122 J. Lacan, *op. cit.*, p. 308.

123 J. Lacan, *op. cit.*, p. 126.

Le dispositif et la langue de l'Autre

Ce thème vient parfois en discussion dans les cartels à propos des passes, plutôt négativement, car on y voit parfois un signe d'inauthenticité. Du côté des passants c'est encore plus net quand on lit leurs textes d'après passe ; on ne peut que constater qu'actuellement au moins, ils évaluent leur nomination ou non-nomination à l'aune des thèmes en cours, les nommés les dépliant pour expliquer leur nomination, les autres pour s'étonner de leur non-nomination alors que... Et de se demander par exemple ce qui a manqué, est-ce la lettre, les équivoques de *lalangue*, etc.

Ce fait pose une question théorique. Nous tenons pour acquis avec Lacan qu'une analyse produit ce que l'on appelait autrefois la « liquidation du transfert » et maintenant la chute du sujet supposé savoir. Or, que les passants parlent dans la *lalangue* de cet Autre qu'est la communauté réunie, qu'ils s'ajustent sur ses thèses, indique sans conteste que celle-ci est en fonction de sujet supposé savoir.

J'ai fini par conclure qu'il n'y a pas lieu de s'étonner, ni de le reprocher, car c'est inévitable dans la structure du dispositif inventé par Lacan. – Ce qui ne veut pas dire que ça n'a pas d'inconvénients, et notamment de favoriser le faire semblant de savoir.

Occasion de revenir sur le statut de la parole dans le dispositif, et hors du dispositif, dans l'École. Lacan a donné des indications précieuses, uniques, au début de *Télévision*, et qui vont plus loin que ce qu'en disait « Fonction et champ de la parole et du langage ». Il posait en substance qu'à la télévision, comme dans son enseignement, il parlait au nom de « l'objet » qu'est le public qui écoute. Pas de distinction donc entre l'auditeur de *Télévision* et l'audience de son séminaire, « un regard dans les deux cas, à qui je ne m'adresse dans aucun cas », ajoutait-il. Disjonction donc de l'objet qui fait parler et de l'adresse. Par contre, il dit « parler à » ceux qui s'y connaissent, aux analystes. Cette distinction ne vaut pas seulement pour Lacan, c'est la structure même de la parole qui implique de distinguer celui qui écoute, l'auditeur objet, qui fait parler, de celui, ou ceux, à qui on parle. Comment d'ailleurs un analyste qui fait profession d'écouter des analysants et qui a en outre « le devoir d'interpréter » pourrait-il méconnaître cette distinction déjà mise en œuvre par Socrate, le précurseur ?

Je reviens au dispositif. Le passant est invité à parler de son analyse dans un dispositif de parole où il sait, car on le lui a promis, qu'il peut, peut-être car rien n'est sûr, obtenir de l'interlocuteur le titre d'AE. C'est donc une structure qui suppose sans aucun doute possible... le transfert. N'oublions pas que la parole, le transfert est demande, demande adressée à un partenaire qui peut, et ici qui doit, répondre. Et le transfert, je cite, « n'a d'autres fins que d'obtenir...¹²⁴ ». Vous reconnaissez la phrase de la « Proposition sur le psychanalyste de l'École ». Dans une psychanalyse, le partenaire analyste se tait, obligeant ainsi l'analysant à sortir ses cartes, mais dans le dispositif, le partenaire jury doit donner la réponse, oui ou non. Nous sommes certes assurés qu'une psychanalyse peut produire la chute de l'hypothèse d'un sujet supposé au « savoir sans sujet » qu'est l'inconscient, et parfois l'identification à l'objet indicible, ou au sans raison du symptôme, mais ce n'est pas pour autant la fin de l'adresse au sujet supposé savoir dans la parole, quand l'interlocuteur est supposé répondre. Certes, bien des passants assurent avoir d'autres fins que d'« obtenir » le titre, par exemple de vérifier pour eux-mêmes l'accomplissement du parcours, et même de poursuivre l'expérience analytique par d'autres voies, etc., et on peut les en croire, mais la fin transférentielle qui vise à « obtenir » la réponse du cartel supposé savoir évaluer le témoignage ne manque jamais. D'où les déceptions d'ailleurs, elles signent que la demande était là, et que le témoignage participait, je vais forcer le trait, du plaidoyer.

124 J. Lacan, « Proposition sur le psychanalyste de l'École », *Scilicet*, n° 1, p. 22.

Il y a certes une grande différence entre le passant et Lacan dans sa relation à son audience, c'est que lui n'en attendait pas de rétribution, de ce fait il n'était pas obligé de lui emprunter sa langue, et on ne sait que trop jusqu'où il a poussé cette liberté que ne peut atteindre que celui qui ne demande pas, grande différence avec le passant. Autre différence de taille, la présence de passeurs. Dans le dispositif les rôles sont distribués, il y a celui qui vient se dire auprès du passeur, le passant, celui qui écoute, le passeur, mais celui à qui le passant parle dans sa demande est autre, pas là, c'est le cartel-jury, supposé savoir... entendre, ou reconnaître, et au-delà c'est la communauté.

Un Autre élargi ?

En 1967, Lacan avait justifié la présence des passeurs par l'idée que, le passeur étant proche du passant par le moment même de son expérience analytique, et j'ajouterai le passeur n'étant pas le décideur, il était susceptible de recueillir des témoignages d'une authenticité qu'aucun jury, jamais, n'a chance d'entendre, car à un jury, du fait qu'on lui demande un verdict, ne serait-ce que sous la forme de l'attendre, on tente de dire ce que l'on suppose qu'il veut entendre. Eh bien avec le temps, on sait aujourd'hui que cette invention du passeur, qui a sans doute d'autres mérites, n'aura cependant pas suffi à parer à cet effet. L'évolution du discours des passants en fonction de la doxa, l'injection même dans les témoignages les plus authentiques de fragments de savoir qui sont en circulation dans les productions de l'École, en est le signe assuré.

Certains dans les cartels de la passe le déplorent, mais c'est à tort, car c'est un effet de structure, donc inévitable. Parfois même ils en concluent que moins le passant en sait de ce qui se travaille dans la communauté, que plus il témoigne d'être en marge de ce qui tente de s'y élaborer, mieux c'est. Comme si l'ignorance du passant quant à l'École et à la doctrine était une garantie d'authenticité. Je crois qu'ils se trompent, car ils oublient de se demander dans ce cas, « à qui parle-t-il ? », ce passant vierge de doxa d'École, au-delà de ceux qui l'écoutent, puisque, tout comme les autres passants, il en sait assez pour être dans l'attente de la réponse du cartel.

Au-delà des passeurs et du jury, on peut se demander quel interlocuteur est la communauté rassemblée pour écouter les nommés, les non-nommés, et aussi les désignés passeurs. On constate que dans notre École on en est friand, de ces témoignages divers, et c'est quelque chose de tout à fait inédit par rapport à ce qu'était la passe du vivant de Lacan, dans son École où il n'a jamais été question que des AE présentent un témoignage de passe après leur passe, dans l'École. Lacan attendait qu'ils parlent de la psychanalyse. C'est l'AMP qui a inauguré cette pratique, laquelle met la communauté dans une place qui est à préciser, entre celle du passeur qui écoute et celle du jury supposé savoir qui décide. Évidemment celui qui écoute, qu'il soit passeur ou audience d'École, eh bien il juge lui aussi. Il juge sans être décideur. Et voilà qui ouvre l'espace de la dispute possible, pas seulement imaginaire, entre les jugements, et sous des formes diverses : le passeur qui n'approuve pas la décision du cartel, le public qui applaudit d'autant plus fort le non-nommé qu'il conteste les décisions du cartel, ou au contraire le public qui, désapprouvant la nomination, reste coi. Et les cartels-jurys de protester, soulignant que les cartels sont souverains, et que leurs décisions visant au-delà du pèse-personne ne peuvent se discuter d'ailleurs, de là où on ne connaît que les personnes. Oui, mais encore faut-il que la communauté d'École les croie. Croie à leur capacité à dépasser le pèse-personne. Or, « la psychanalyse aujourd'hui » comme on aime à dire se développe dans une époque où il est notoire que les procès en destitution sont à l'ordre du jour. Peut-on l'ignorer ?

Quoi qu'il en soit, j'ai conclu que depuis l'École de Lacan la passe a changé, et de fait, en s'adjoignant le public de l'École, qui veut écouter, cartels, passeurs, passants nommés ou pas. Je prends acte de ce changement qui me paraît d'ailleurs aller avec l'esprit du temps, lequel est peu favorable à la délégation du pouvoir de juger comme de décider. La question est évidemment de savoir si, conforme à l'esprit du temps, il ne serait pas contraire à l'esprit de la psychanalyse. Je ne le crois pas, finalement. En effet, tous les membres de la communauté de l'École ont en partage à quelque titre que ce soit, analysants, analystes, contrôlant, contrôleurs, une part de l'expérience de l'analyse, la même que celle des membres des cartels de la passe, puisque ceux-ci n'ont rien d'autre à faire valoir pour justifier du pouvoir de décision qui leur est confié que d'avoir été élus, après avoir été, il est vrai, nommés AME ou AE. Le procédé est démocratique, nous n'en avons pas d'autre, mais il n'est en aucun cas une garantie analytique. Alors en quel lieu faire appel ? Lacan l'avait noté, pour la psychanalyse il n'y a pas d'autre lieu où faire appel que la communauté d'expérience elle-même. Encore faut-il que ce terme de communauté que j'emploie là désigne bien, non pas un simple groupe de psychanalystes membres, mais une École, où on s'analyse, et non pour faire simplement face aux avatars du quotidien qui eux n'ont pas de fin, et assez longtemps pour ne pas se contenter des bénéfiques thérapeutiques, et où on travaille, dans les cartels, les contrôles et autres lieux, à questionner la psychanalyse. Une fois de plus j'aboutis à la même conclusion : la priorité c'est une École qui, École, le soit.

La dite nomination

L'expression circule : on est nommé AE, ou pas. Mais AE n'est pas un nom, c'est un titre, tout comme quand on est nommé ministre, directeur de musée, etc. En toute rigueur ça ne touche pas à l'être, ça participe de la promotion d'une compétence dont celui qui est distingué aura déjà donné sinon quelques preuves, du moins quelques indices. Ici, c'est dans le témoignage de passe qu'on les cherche, avant d'essayer de dire ensuite lesquels on a retenus. De sa passe Lacan disait qu'elle était « mince comme un cheveu ». Par ce titre il entendait « trier », c'est son terme, l'aptitude possible à une fonction, soit de se faire « analyste de l'École », ou, en 1975, de pouvoir « penser à ce qu'ils font ¹²⁵ », ou encore, en 1976, de « s'historiser de soi-même » comme analyste. Et pourtant, on le constate, ce titre, qu'il soit attribué ou pas, résonne pour les sujets concernés bien au-delà de cette portée limitée. On ne peut l'ignorer et c'est fort instructif.

C'est comme si avec ce jugement qui attribue le signifiant AE, on touchait au cœur, à l'être analyste, lequel s'en trouve comme confirmé ou annulé, alors qu'il est pour chacun toujours « improbable », selon le terme que Lacan appliquait à l'analyse avant d'avoir introduit la logique de l'inconsistance du « pas tout ». Il n'en est pas de même avec un nom, un nom, un vrai, il ne concerne pas l'être mais ce qui y ex-siste au titre d'un réel, et qui n'ayant pas de signifiant peut cependant justement avoir un nom. Lacan s'est dit bien surpris ¹²⁶ de cette irréductible sur-réaction, tout comme Freud l'avait été par l'apparition du transfert d'ailleurs. Viendrait-elle du fait que tout jugement d'attribution d'un signifiant, ici celui d'AE, « décrète, aphorise, fait oracle ¹²⁷ » ? On voudrait croire que le dam perçu résulte du fait que le jugement des cartellisans du jury, que l'on se plaît à dire « intime » – mais y a-t-il d'autres jugements qu'intimes ? –, ne dit pas ses raisons. Et on demande aux cartels de la passe de dire leurs raisons. Mais non, ils ne les diront pas, et par définition, car s'il y avait des « raisons » il n'y aurait pas besoin de jugement qui... reconnaisse.

125 J. Lacan, « Conférence sur le symptôme », *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985.

126 *Ibid.*

127 J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 808.

Qui reconnaisse quoi, sinon une singularité, car pour ce qui est de la structure, on la construit, on la détecte, elle n'a pas à être « reconnue » par des congénères. Ce serait cependant une erreur d'idéaliser la singularité – même si elle doit être défendue contre les standards qui la recouvrent dans le discours commun – car c'est un destin, la singularité. Que les cartels l'attendent, c'est le minimum exigible, ils n'ont pas à s'en faire un mérite puisque la structure ne se réalise jamais qu'en singularités, lesquelles d'ailleurs n'ont nullement besoin d'être reconnues pour être. Leur authentification dans la passe y apporte cependant un changement et de taille : elle relie singularité unaire à d'autres, elle a donc effet de lien social. Quand on nomme un AE, c'est toute la communauté qui paye sa dîme¹²⁸ et qui rétribue la demande de ceux, les passants, qui ont bien voulu se saisir du dispositif mis par Lacan « à leur disposition ».

Le devoir d'authentifier

Un jugement qui reconnaît donc. Mais que s'agit-il de reconnaître ? C'est la question que chaque membre du cartel se pose, et toujours à partir des indications données par Lacan et relayées dans la doxa d'École. Il y en a beaucoup de ces indications mais toutes impliquent que dans la passe, ce n'est pas le passant que l'on scrute, ni sa structure clinique, ni son être de désir ou de symptôme, qui sont l'objet de son analyse elle-même mais pas de la passe. Dans le dispositif, ce qui est sur la sellette c'est le témoignage qu'il peut donner de son analyse, de son parcours et de ses résultats, et spécifiquement du changement produit pour celui qui en est venu à se dire analyste. S'agira-t-il alors d'authentifier plutôt une analyse finie et le processus de ses avancées particulières jusqu'à leurs « points de finitude », ou plutôt la performance du témoignage, même en cas d'inachèvement du processus, soit la capacité du sujet à penser son expérience propre, puisque selon Lacan l'analyste est double, celui qui opère dans la cure et celui qui pense son opération ? La question est posée et les indications données par Lacan portent aussi bien sur les deux aspects.

Il y a d'abord toutes celles qui concernent l'analyse du passant. Le premier accent étant sur le moment de virage à l'analyste possible, avec ses conditions bien dépliées dans la « Proposition sur le psychanalyste de l'École » : la traversée du fantasme, qui assure le passage du roman familial du traumatisme, si je peux me permettre cette condensation, au silence du « traumatisme », des mots qui manquent (mais pas les images) quant à l'être « objet », – équivoques linguistiques ou pas – et qui fait être, « singulièrement et fort¹²⁹ ». Est-ce la fin de l'analyse ou un moment tournant ouvrant sur la phase finale ? Le débat a été ouvert, bien des contributions ont été faites sur ce thème dans notre École et Lacan lui-même s'est prononcé à cette date pour distinguer virage de passe et fin d'analyse. Pourtant ce même débat est aujourd'hui fermé, de fait, car tous parlent maintenant de la nomination comme du signe de l'analyse finie, et les non-nommés s'étonnent : pourtant je pensais bien avoir fini... D'ailleurs, Lacan lui-même a ajouté en 1976, avec sa « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », des considérations qui portent moins sur l'hypothétique moment de virage à l'analyste possible que sur la fin du processus analytique, avec, cette fois, non pas les mots qui manquent pour dire la vérité de l'objet, mais les mots qui ne manquent pas, ceux de l'ICS sans sujet, savoir qui est au niveau de la jouissance, réel car hors sens, et dont l'analysant pourra se satisfaire d'avoir attrapé quelques bouts, pas plus, sans qu'il soit assuré qu'il puisse le transmettre ; « on le sait soi », et sans que soit non plus assuré le résultat qui reste en suspens en chaque cas. Au même moment cependant, en confiant au passant la tâche d'historiser son

128 J. Lacan, « Joyce le symptôme II », dans *Joyce avec Lacan*, Paris, Navarin, 1987, p. 33, et mon article « L'Un tout seul et ses liens », *Stylus*, n° 33, et *Revue Champ lacanien*, n° 19 à paraître en 2017.

129 J. Lacan, « Discours à l'EFL », *Scilicet*, n° 2-3, Paris, 1970, p. 21.

analyse dans le dispositif, il mettait l'accent moins sur l'analyse même avec sa fin que sur la capacité du passant d'en transmettre quelque chose.

Dans ce foisonnement d'indications, comment ne pas s'interroger sur ce qui oriente les jugements de chacun dans l'accueil d'une passe, pour autant que ça puisse se cerner. Évidemment, chacun ne peut se prononcer que pour ce qui le concerne et non pas à propos de ses collègues. Je m'y risque donc.

Ce qui décide

Je dois dire que souvent dans les discussions avec les collègues de notre CIG, un excellent CIG en réalité, avec de très bonnes discussions, j'ai souvent senti un écart entre mes points de vue et quelques autres concernant ce qui oriente les décisions d'un cartel. Je ne puis le dire qu'à titre personnel puisqu'il n'y a pas de doute, dans la passe comme ailleurs, ce que saisit l'auditeur (passeur ou cartel) est doublement structuré et par ses pré-jugés et par sa visée. C'est le b.a.ba de la structure de la parole exposée par Lacan dès « Variantes de la cure type » et qui l'a amené à formuler que celui qui écoute est le « maître de la vérité », avant de dire, plus tard, qu'il est en position de sujet supposé savoir. Et en effet il l'est, puisque c'est de lui que dépend ce sur quoi il accommode son écoute, le point de focalisation de son attention. Dans l'analyse par exemple, on sait bien que ce n'est pas pareil selon que l'analyste vise les mots pour le dire, les signifiants, voire les phonèmes de *lalangue*, et/ou le sens, ou bien encore, si je fais un saut vers les dernières formulations, l'Un-dire sinthome.

On s'accorde pour dire que l'on attend des témoignages sur le désir de l'analyse. Deux remarques sur ce point. D'abord d'expérience : depuis le début de l'École de Lacan, tous en conviennent, pas de témoignages sur le désir de l'analyste. Lacan lui-même l'a dit, évidemment, je n'en ai reçu aucun. Et c'est pour une bonne raison, le dispositif use de la parole et c'est un impossible qui tient à la parole. « Incompatibilité du désir avec la parole » disait « La direction de la cure ¹³⁰ ». La thèse date de « La direction de la cure ». Le désir est imprononçable quoique prononcé. Dans l'analyse, on cherche à le « cerner » par le déchiffrement et l'interprétation, mais dans la passe ? On connaît la phrase, fameuse, de Lacan à propos justement du désir de l'analyste, croire y être entré, s'y retrouver, c'est en être sorti pour de bon, mais cette sortie n'est pas n'importe laquelle, c'est un retour à la voie analysante, celle justement qui tente bien de le formuler, le désir, jusqu'à buter sur l'impossible. C'est parce qu'il est imprononçable d'ailleurs qu'on ne peut que l'authentifier. Mais comment ?

Lacan a avancé une réponse, son index c'est l'acte analytique. Le désir de l'analyste imprononçable, c'est le désir supposé à l'acte, qui lui n'est pas sans index phénoménologiques, quoique pour lui aussi il y ait « aporie » du compte rendu, du fait que l'acte n'est pas sujet mais subvertit le sujet. Pourtant l'acte est attesté par « ses suites » dit Lacan. Dans l'analyse ce sont les analyses accomplies qui témoignent de l'acte de celui qui a dirigé la cure. Ce pourquoi Lacan avait envisagé de nommer AE les analystes de ceux qui étaient nommés AE. Mais quand il s'agit d'un passant, les suites de l'acte qui l'a institué comme analyste ne peuvent pas être avérées par les analyses qu'il conduit ou conduira. On ne peut donc recourir qu'à ce qui antécède l'acte, son analyse elle-même qui, seule, peut en créer les conditions et pas plus que les conditions, avant que les suites ne le vérifient. Alors qu'attend-on du témoignage de passe, de ce que Lacan a nommé « hystorisation » de l'analyse pour prononcer une nomination ? Ne faut-il pas, finalement, prendre cette question de front, je veux dire sans détours.

Vous avez peut-être entendu dire, c'est un thème de prédilection depuis quelque temps, que l'on n'attend rien, sauf la surprise. Que l'on n'attende rien est un pur mensonge si ce n'est

130 J. Lacan, « Direction de la cure », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

une méconnaissance, on ne peut pas écouter et juger sans des présupposés – thèse princeps sur la parole, je l'ai dit. Quant à la surprise, on l'attend certes dans une analyse puisque l'on y cherche à y surprendre l'inconscient, mais dans le dispositif de la passe, la surprise il n'y a pas à l'attendre, elle est toujours là, dans tous les cas, et pas toujours positive. Tous, les nommés et les pas nommés, surprennent. Il ne peut pas en être autrement car le dispositif organise la rencontre du plus intime des singularités, et il n'y a que ça dans la passe. Être surpris n'y est pas une vertu, et on a même vu le cas, pas fictif lui, du cartel qui attendait tellement autre chose qu'il proteste contre ce qui l'a surpris.

Alors ce dont je cherche à m'assurer, c'est tout simplement que le témoignage du passant indique, ou plutôt permette de percevoir, que son analyse a été poussée jusqu'à un point qui conditionne la possibilité de l'acte. Et quand j'entends mes collègues je ne doute pas que ce soit le cas pour la plupart. Je l'ai dit, c'est l'analyse qui est sur la sellette dans la passe, pas l'être symptôme des passants, autrement dit pas les structures cliniques, quoique le dispositif soit un remarquable belvédère à cet égard car il n'y a pas que des névrosés qui font la passe, toutes les structures classiques s'y retrouvent, je vais y revenir. Bien sûr, quand le témoignage ne permet pas de s'assurer du trajet analytique, ça ne prouve pas qu'il n'ait pas eu lieu, l'expérience et le témoignage sur l'expérience étant deux choses bien différentes, mais dans ce cas l'insuffisance de « l'hystorisation » brouille la lisibilité du trajet analytique et ça fait obstacle à la nomination.

Hystorisation. Quel succès a eu ce terme depuis quelque temps ! Appliqué à une analyse, il a des connotations précises et multiples, mais il dit d'abord qu'il s'agit de faire récit de ce qui est advenu sous transfert, si possible de l'entrée à la sortie. S'hys-toriser, même écrit avec ce trait d'union qui divise le terme pour évoquer le tore de la névrose, n'est-ce pas ? c'est faire le roman de son propre tore – l'hystérie raconte des histoires, toujours, c'est de structure et c'est son mérite, ce pourquoi je reprends le terme freudien de roman. Mais je me passe du trait d'union. On ne peut pas nier qu'un témoignage de passe soit un récit auprès de ce public dédoublé que sont les deux passeurs. Il a donc structure et de parole et de langage. C'est pourquoi, tel le mot d'esprit, il peut passer à travers le filtre des passeurs – sauf quand ils font écran, ce qui arrive parfois – et laisser entendre ce qui n'est pas récit, mais qui sans le récit ne s'entendra pas. La passe ne sort pas de la structure de la parole. Les énoncés du récit peuvent certes faire état d'un côté des Uns de l'ICS, et du son sans le sens, et de la lettre qui tranche entre les sons, et d'un autre côté de l'impossibilité de combler le traumatisme, et du manque à savoir et de l'impossible à dire, enfin, de toutes les guises du réel selon notre langue commune du moment. Mais ce qu'on cherche, c'est justement ce qui n'est pas commun, ce qui est propre à ce passant-là. L'ICSR est certes propre à chacun, mais il ne peut nous parvenir sans un récit dans lequel, comme dans tout récit d'histoire, le sens ne peut pas être absent. Dès lors, aucun élément ponctuel, local, erratique de l'ICS et même aucun dire de conclusion ne suffit à rendre le trajet analytique lisible. Depuis que l'accent a été mis sur la fonction de *lalangue*, on fait trop de cas de l'au-delà du sens ; il y a certes du hors du sens, il se nomme le réel, une analyse peut, voire doit, le viser, j'en ai fait grand cas, mais rien n'arrête « la fuite du sens » dans la parole. On accentue à juste titre la reconnaissance du hors-sens, on insiste sur la nécessité des émergences linguistiques équivoques, des lettres réelles énigmatiques, je ne vais pas dire non, l'inconscient fait de *lalangue* est de l'étoffe du hors-sens, des éléments erratiques le constituent qui condensent la jouissance, mais il y a un mais : d'une part, ce que l'on en attrape n'est jamais qu'« élucubration », tentative de savoir sur *lalangue*. C'est précieux car c'est un index chez l'analysant de son accès à l'inconscient réel, mais on ne saurait en faire la clé des effectuations analytiques, d'autant que certains sujets y ont accès d'origine, soit structurellement.

Je prends un exemple pour me faire entendre. On a beaucoup commenté la phrase de Lacan : « Je suis poème et pas poète, c'est ce que j'aurais porté dans la passe si je l'avais faite. » Eh bien il n'aurait sûrement pas été nommé, s'il n'en avait pas dit plus. Car voilà une proposition très condensée, précise, qui tombe, nous le savons, comme conclusion d'un vaste travail d'élaboration. C'est à proprement parler un « dire » qui n'implique pas simplement qu'il a pris conscience que l'inconscient parle sans lui, qui implique une conception de l'inconscient, et de ses rapports au sujet, laquelle s'infère et s'éclaire de tous les dits préalables de son enseignement, ce pourquoi il emporte notre conviction. Mais imaginons un passant qui présenterait un type de conclusion aussi condensée, sans rien dire du trajet qui y a conduit ? On attendrait qu'il rende son assertion crédible en la fondant sur ce qui s'est modifié dans le trajet, sur les transformations et les éclairages rétroactifs apportés par le travail de l'analyse au *sympt-trauma* d'entrée, et qu'il indique même le reste de symptôme opaque qui ne saurait manquer. À défaut comment pourrait-on y reconnaître un dire, le dire que l'analyse a fait « ex-sister » ? et même l'Un-dire sinthome de son analyse, s'il ne donne pas à percevoir que les dits majeurs dépliés au cours du travail analytique y trouvent leur unité, voire leur point de capiton ?

Le signifiant hors sens est constituant mais l'analyse procède par le dire en acte, et, en particulier pour l'analysant, celui de la demande, et elle vise en outre à faire « ex-sister un dire » *via* la succession des dits de vérité du sujet. Ceux-ci ne manquent jamais de véhiculer la castration du sujet, et de leur mi-dire ne manquent pas d'entamer le postulat du sujet supposé savoir. Mais l'Un-dire a une autre fonction, plus englobante si je puis dire, il porte le Un nodal du métabolisme de désir et de jouissance propre à chacun. Ces formulations, produites au terme de l'enseignement de Lacan, et pas par hasard, ont l'avantage d'avoir une portée transtructurale. Je l'ai dit, toutes les structures cliniques classiques se retrouvent dans la passe, et s'y reconnaissent assez facilement selon l'expérience que j'en ai, mais dans tous les cas c'est l'analyse qui est en question. Au témoignage d'un passant psychotique par exemple, à moins de croire qu'il y a des cures types propres aux diverses structures, on demandera tout comme à celui du névrosé qu'il transmette ce qu'a été son analyse, ce qu'elle a opéré sur ses symptômes identifiés à l'entrée quels qu'ils soient, comment elle a éventuellement à la fin infléchi le désir que portait leur interprétation fantasmatique, et quel est le solde.

Je termine en utilisant une analogie là encore pour me faire entendre. Lacan disait, parlant des biographies, que parfois quand une biographie est bien faite on pouvait apercevoir la phrase unique qui avait ordonné toute une vie. Il y a de cela dans l'hystorisation que quelqu'un fait, non de sa vie déjà hystorisée par l'analyse, mais de son analyse : on peut y apercevoir l'unité de toutes ses options, et de tous ces dits, quelle que soit *lalangue* dans laquelle cette unité s'est produite, et apercevoir donc du même coup ce qui relie entre eux les symptômes singuliers d'entrée et les changements de fin dont le sujet atteste avec leurs effets rétroactifs. Cette visée de l'Un, qu'on la dise simplement en évoquant « la phrase » qui oriente une vie, ou par le dire-sinthome d'accès plus difficile, dans tous les cas elle est pour toutes les structures. Elle est à faire ex-sister dans une analyse selon l'expression de Lacan, à lire dans une passe et elle est seule à permettre le suspens dans les jugements de passe non seulement de toutes les normes sociales du discours, à commencer par les normes sexuelles, mais aussi des normes venues de la psychanalyse, qui se masquent parfois du souci des structures cliniques, lesquelles ont certes à être identifiées mais n'ont pas à être évaluées dans la passe. On comprend en effet, du moins je l'espère, que pour celui qui dans son témoignage permet de lire l'Un-dire, ce qui n'implique pas qu'il l'énonce, son « Un-dire » à inférer de ses dits, homologues au fond du « Je suis poème et pas poète » que j'évoquais, pour celui-là, plus besoin de demander si sa castration est suffisamment assumée, sa crédulité transférentielle

suffisamment réduite, si son rapport au savoir est le bon, s'il a suffisamment pris la dimension du « non-savoir », si son fantasme a été traversé, son rapport-symptôme au partenaire dessillé, et si sa structure est compatible avec l'analyse, etc. C'est la preuve par l'Un-dire – elle aussi à vérifier de ses suites.

Paris, le 9 janvier 2016

Traces de jouissance, interprétation et fin ¹³¹

Ricardo Rojas

Je vais revenir sur un rêve pris dans le texte du témoignage de l'une de nos analystes de l'École de l'EPFCL, présenté à Vigo le 1^{er} octobre 2015, témoignage de Camila Vidal intitulé « Niebla ¹³² » : « Je suis assise sur un lit entouré de cafards, je veux descendre mais je ne le peux pas car si je le fais, je vais écraser les cafards et si je les écrase ils vont faire "CRAC". – Et qu'est-ce que c'est "crac" ? demande l'analyste. – Un bruit. Fin de la séance. »

Il y a dans ce témoignage pour la communauté analytique des éléments très importants par rapport au signifiant *cucaracha* (cafard) : la construction fantasmatisque indique que lorsque sa mère doit choisir le prénom de la passante, elle a des difficultés à le faire, elle part de son propre nom, y mêle celui de la marraine de l'enfant ainsi que le nom du saint de son anniversaire, le même que celui d'un oncle ; il en résulte un nom composé de trois, impair, note la passante. Sa mère ne l'utilise pas et finit par appeler sa fille « Cucaracha », qui, simplifié par ses frères, devient : « Cuca ». Je pense pouvoir extraire de son témoignage l'idée que la réalisation de cette action maternelle prend une portée d'oxymore, liant la difficulté de la mère à assumer un nom et un nom de femme mariée, le même que celui de la passante, et le fait qu'elle préférerait qu'aucun nom ne s'inscrive sur la pierre tombale. Avec cet insigne venu de l'Autre, la passante construit un nom comme défense, « face au réel du sans nom, de l'Autre qui n'existe pas, faire exister "Cucaracha" ». Dans ce signifiant se concentre sa vie, manifestant, selon elle, un désir défaillant qui ne suffit pas pour la vie, suscitant un appel à l'autre, en quête d'appui et de soutien, avec « sa conséquence d'avoir, infailliblement, le sentiment d'être écrasé dans son existence par le poids de cet autre, sous un signifiant, un "pauvre Cuca" qui fermait le cercle infernal. » Cela lui a permis, « loin des lamentations et des reproches des différentes significations du surnom de "Cucaracha" explorées tout au long de l'analyse, de pouvoir entrevoir l'objet qu'elle avait été pour l'Autre maternel. »

Se conformer à ce lambeau comme s'il avait été un tout aurait pu être le terme de cette analyse, si elle en était restée à une quasi-certitude quant à la signification établie du symptôme. Mais un tour de plus, une autre traversée, ont fait surgir la remise en cause d'une signification dernière et permis de voir qu'il y avait un au-delà de la signification, avec lequel réinterpréter la vie. Noué à l'interprétation de son analyste, le travail de réélaboration de son inconscient interprète plusieurs rêves déployés dans le temps de la fin de l'analyse, comme nous allons le voir.

En même temps que nous avons eu plusieurs expériences de cartels de la passe, dans le cartel 3, cartel permanent du CIG, nous avons travaillé les textes, principalement ceux de Lacan, puisque, évidemment, l'expérience sans référence aux textes serait une expérience mystique. J'ai pu remarquer, dans ce cartel du CIG, comment les expériences analytiques

131 Produit individuel du travail de cartel, cartel 3 du CIG 2014-2016 sur le thème « Le savoir qui passe ».

132 Camila Vidal, « Niebla », témoignage de passe, Vigo, 1^{er} octobre 2015, inédit.

dépliées dans les témoignages illustrent de manière claire les élaborations théoriques qui nous orientent dans notre travail. Par exemple, dans l'un des témoignages entendus, il y avait des éléments qui étaient pratiquement une illustration de certaines indications concernant la fin de l'analyse que Lacan donne dans la dernière leçon du séminaire XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*.

Nos lectures dans le cartel nous ont conduits au séminaire de Lacan à Sainte-Anne, *Le Savoir du psychanalyste*, et pour ce qui nous occupe aujourd'hui à la leçon du 4 mai 1972¹³³. Il y donne deux points importants tant pour l'analyste que pour ceux qui écoutent le témoignage d'un passant de la bouche de chacun des deux passeurs. Il insiste sur le fait qu'il ne faut pas comprendre trop vite, et que comprendre c'est être compris soi-même dans les effets de discours, « lequel discours est ce qui ordonne les effets du savoir précipités par le seul formalisme du signifiant ». Lacan ajoute qu'« il ne faut jamais sauter un signifiant », si l'on saute cet élément essentiel, c'est sauter un signifiant « qui permet le changement de niveau » grâce auquel vous avez eu un instant « une impression de contradiction ». S'arrêter sur ce signifiant, ne pas le sauter et le suivre empêche de comprendre trop vite.

Regardons le rêve de cette analysante apporté dans la passe et l'interprétation de l'analyste. Si l'analyste avait compris trop vite le sens du signifiant « cucaracha », cette compréhension n'aurait pu être un « savoir naïf » et aurait recouvert le tracé du réel imposé à la jouissance. Il aurait agi comme un « nominaliste » qui ne pense qu'« aux représentations du sujet », à « son montage imaginaire ». Cela aurait pu être le cas d'un analyste qui, par exemple, aurait interprété ce que ce signifiant « crac » voulait dire dans la représentation de l'écrasement de son existence par la prééminence de l'expression fantasmatique « pauvre Cuca ». Mais l'analyste de cette passante n'intervient pas pour apporter plus de sens, mais selon l'indication dans cette leçon du séminaire quant à ce qu'on appelle interprétation : l'analyste est intervenue « dans son discours, en lui procurant un supplément de signifiant ».

Dans ce cas, il est très intéressant de noter l'interprétation : « Et qu'est-ce que c'est "crac" ? » L'analyste s'arrête sur un signifiant : « crac », l'analyste ne saute pas ce signifiant qui facilite le changement de niveau, signifiant contradictoire onomatopéique de quelque chose qui rompt avec le tracé imposé à la jouissance. De plus c'est une interprétation dans les termes du séminaire XI, maintenant la distance entre I, idéal du moi, et (a), ce qui conduit l'analysante à abandonner cette identification idéale. Une interprétation qui maintient la distance avec le nom de Cuca, insigne pris à l'Autre, elle semblant être regardée par le cafard, épouvantée par la circulation mortifère du tracé de jouissance. À la question « La psychanalyse, qu'est-ce¹³⁴ ? », Lacan répond : « C'est le repérage de ce qui se comprend d'obscurci, de ce qui s'obscurcit en compréhension, du fait d'un signifiant qui a marqué un point du corps ». L'obscur de la « niebla » et le signifiant « cucaracha » qui marque le corps.

Pour terminer cette leçon du *Savoir du psychanalyste*, Lacan se demande si, à partir du schéma du discours analytique, on peut répondre à la question « de ce qui se produit de la mise en place du sujet au niveau de la jouissance de parler ». Il remarque que le produit est une production signifiante, celle du S1, un signifiant nouveau, dans le cas particulier ici « crac », un signifiant sans signification, un Un de la différence absolue, Un de la répétition simplifiée qui met fin à la vaine répétition, toujours la même, du symptôme, symptôme au pied du mur, sans plus de choix que cela... ou pire, puisqu'il n'y a de savoir que de l'Un.

Il nous reste à conclure cette réflexion en mettant en avant ce que Lacan avance dans le séminaire XI, « Comment un sujet qui a traversé le fantasme radical peut-il vivre la

133 Jacques Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, leçon du 4 mai 1972, inédit.

134 *Ibidem*.

pulsion¹³⁵ ? », « se voir devenir une voix, un “crac”, S1, signifiant nouveau sans signification ». Lacan nous parle de la passe comme d’une façon d’aborder la relation opaque avec la pulsion et de savoir, après la traversée du fantasme, dans un au-delà de l’analyse, comment un sujet vit la pulsion. Ce thème sera abordé dans le séminaire *Le Sinthome*¹³⁶ avec le « savoir y faire » et le « savoir-faire », et dans le séminaire XXIV¹³⁷ avec « l’identification au sinthome » et la question de la lettre à la fin de l’analyse. En ce qui concerne cet au-delà, cette passante nous montre tout le travail avec le signifiant « niebla » dans son analyse et dans son expérience de la passe. Un essaim signifiant de la fin avec plusieurs signifiants, puisque dans un essaim il n’y a pas un seul signifiant, ni à la fin de l’analyse une seule interprétation, un tour de plus pour arriver à « la chute du sujet supposé savoir ». « Quelque chose du réel n’a pas été touché », une interprétation de l’analyste, « qui produit de manière quasi simultanée la traversée du fantasme et la chute de l’Autre ; en même temps que ce signifiant – cucaracha – se transforme en sinthome¹³⁸ », résolution de l’équation du désir de l’analyste.

Traduction : Marie-José Latour

Expérience CIG

Maria Teresa Maiocchi

« Quindi, alla fin fine, l’unica cosa che si può fare per la Scuola – perché un desiderio di Scuola lo vorremo ben diffondere ! – l’unica cosa che si può fare è farla funzionare ; ed è la stessa cosa che si può dire per la psicoanalisi. »

C. Soler, Milan, 17 mai 2015

« Plus on est de saints, plus on rit, c’est mon principe, voire la sortie du discours capitaliste, – ce qui ne constituera pas un progrès, si c’est seulement pour certains. »

J. Lacan, 1975

À la conclusion du parcours de deux ans de ce CIG 2014-2016, je tiens à faire un bilan – pour moi, pour le travail fait ensemble, et même pour les collègues italiens qui m’ont élue – et partager ce qu’a été pour moi le CIG comme expérience d’École, et d’une incidence particulière, côté institutionnel – dans l’objectivité des avancées et du travail réalisé – et de grand enseignement côté personnel : des apports de collègues vraiment « singuliers » – selon les nuances remarquables qu’avec Lacan on doit reconnaître à ce terme – et l’affect d’École qui s’en est engendré, non escompté. Soutien décisif, et relance infatigable, dont Colette Soler est capable.

Qu’est-ce que le soin de l’École, dans sa dimension intensive épistémique et même en celle de réalité « sociale », qui se joue dans des liens réglés et vivables d’analysants ? Il y a eu, à travers le « cartel du CIG » comme dans l’éphémère des cartels de la passe, un espérer/ expérer, expérience, épreuve d’une réalité qui se fait psychique, qui se fait style de vie

135 Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 246.

136 Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil.

137 Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV, L’insu que sait de l’Une-bévue s’aile à mourre*, inédit.

138 Camila Vidal, « Niebla », *op. cit.*

et *forma mentis*, mise à l'épreuve d'un nouage et renouage des diverses dimensions, dans un groupe non petit : seize personnes, culture et expérience de provenances très différenciées, dont la géographie est très large, comme on sait...

Travail, travail exigeant, mais même et surtout *rencontre* nouvelle, même traumatique parfois, dans une élaboration de savoir qui a fait quand même émerger sa nature « gaie ». *Affective* (effective ?) expérience de lien.

C'est fou de refuser qu'au groupe on s'identifie... Lacan nous le dit, mais « je ne dis pas par là à quel point du groupe ils ont à s'identifier ¹³⁹ ».

Il aura été la réponse originale de chacun à assumer jusqu'au but/bout cet interrogatif, lacanien ? « aporie particulière au groupe analytique » comme le dit Colette Soler, entre la dimension du « s'associer » et celle de la singularité radicale : question – et enseignement – que le travail de ce CIG a constamment visé à mettre en jeu : « Le départ de tout nœud social se constitue, dis-je, du non-rapport sexuel comme trou », dit Lacan, dans le même pas.

Exactement là gît *une* École : un groupe traversé, des épars désassortis, qui néanmoins peuvent faire lien, non *malgré*, mais juste à *ce* titre. Ni association, ni masse, ni même un anti-groupe, mais lieu « dont les dispositifs originaux privilégiant le transfert à la psychanalyse, pourraient [du groupe] compenser l'obscénité ¹⁴⁰ ». L'École c'est donc ses dispositifs, soit dans le sens de ses Dispositifs locaux, soit dans le sens des dispositifs mis en acte, qui sont eux-mêmes actes, en constituant – de l'École – la dimension plus propre, la *passé*, le cartel : *Kern unserer Wesen* de notre être-faire École.

Au cours de ces deux années de réunions serrées et régulières – deux journées entières chaque trimestre et un travail mensuel de cartel intercontinental, grâce à un bon usage de Skype –, une assiduité s'est affirmée qui en soi-même met en jeu à titre personnel, et fait vérification. Série qui fait sérieux. Affronter en détail – par rapport à des instants de regard, temps pour comprendre et moments de conclure décidés par le touche du réel en jeu – thèmes et progrès de l'*advenir* (de l')École, avènement École, c'est la politique, la seule qui nous intéresse, la politique de la psychanalyse, et en particulier les *passes* étudiées, chacune impliquant l'écoute de la dit-mension du *particulier* – l'histoire symptomatique du passant – et l'historisation singulière de son parcours, en tant que *sinthome*, l'écriture réussie d'un nouage nouveau, écriture nouvelle d'un trou, pour consentir à l'accumulation d'un savoir propre à la dimension originale de *notre expérience d'École*.

Pour la discrétion qui leur est demandée sur le plan des organes institutionnels, dans quels rapports sont les membres du CIG avec le dispositif qui les a élus ? Cela me paraît un thème crucial, et que le travail des cartels du CIG m'a évoqué, avant tout en mettant en évidence le cartel en tant que lien inédit, qui arrive à forcer les incompatibilités espace-temps, nouveauté et nœud de ce CIG sortant. Le cartel a constitué la référence, le *modus operandi* de l'ensemble du travail, et dans les cartels pour les passes, et dans la formule CIG. Sans y devoir trop d'accent, le cartel est devenu de fait le point de radicalisation de l'expérience d'un savoir qui montre en acte son point vital de vidage, savoir qui passe, qui advient, avènements de réel... Les comptes rendus partiels du travail fait, même dans leurs points de suspension,

139 « L'identification dans Freud, c'est tout simplement génial. Ce que je souhaite, c'est quoi : l'identification au groupe. Parce que c'est sûr que les êtres humains s'identifient à un groupe. Quand ils ne s'identifient pas à un groupe, ben ils sont foutus, ils sont à enfermer. Mais je ne dis pas par là à quel point du groupe ils ont à s'identifier. Le départ de tout nœud social se constitue, dis-je, du non-rapport sexuel comme trou. Pas de deux : au moins trois, et ce que je veux dire, c'est que même si vous n'êtes que trois, ça fera quatre. La "plus-une" sera là ... » J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXII, R.S.I. (1974-1975)*, leçon du 15 avril 1975, inédit. Voir : <http://www.valas.fr/Jacques-Lacan-RSI-1974-1975,288>

140 C. Soler, *Les Affects lacaniens*, Paris, Seuil, 2011, p. 158.

la mise en acte d'un cartel dans une table ronde à Barcelone, en tant que cartel, les liens aux textes qui se sont rappelés, renvoyés l'un l'autre, ont montré que l'ex-sistence d'une École demande de « la faire fonctionner ». Le travail de l'École est une École au travail.

C'est de là que je m'aperçois que c'est du travail du cartel que j'ai tiré beaucoup d'élan pour avancer dans le chemin à faire dans mon Dispositif, du côté des initiatives à mettre en marche et de leur style, marqué exactement de l'expérience du cartel, travaux préparatoires, séminaire d'École, mise en acte d'Espaces École locaux : travail de construction d'un lieu, base d'opération pour se confronter à l'égard d'une spécificité de l'expérience et de l'apport d'autres, d'une École, ce lieu à qui Lacan a donné nom d'École, exactement pour mettre en tension la dimension associative avec celle d'une rencontre et d'une élaboration, de style ancien, qui demande une expérience localisée, dans laquelle s'anime, s'incarne un désir de savoir, de se repérer dans la structure, ce qui signifie même « tout seul ¹⁴¹ ». Solitude de l'acte n'est pas solitude de ses retombées, seul n'est pas « le seul »... Actualité extraordinaire du *Discours du 6 décembre à l'AFP*.

Autrement dit, on peut vraiment être égayés de ce proverbial « plus on est de saints plus on rit... » que Lacan nous montre dans sa logique dans *Télévision*. Une pluralité gaie appartient à l'expérience de l'École : Lacan ne s'y épargne pas, ses termes sont explicites, en se disant lui-même « gai, gamin même ¹⁴² », ce faisant : gaité, bonne humeur, enthousiasme, joie en ce qui fait notre travail, satisfaction de fin, passe comme *Witz*, etc. Avec ces termes clés – spécialement années soixante-dix, donc à passe lancée et... pas trop réussie – il faut nous mesurer, car une École de la *passé* c'est une École du respect et de l'enthousiasme du discours : pour le savoir textuel, pour les signifiants nouveaux et les pratiques émergentes, qui éclipsent la fatigue, en donnant privilège à cette « chance de se repérer au moins dans la structure ¹⁴³ », qui fait – de l'inconscient – lieu à habiter ¹⁴⁴.

Être « dans le travail de l'inconscient » : le mot « travail » évoque l'œuvre, en tant que *travaglio* ¹⁴⁵, qui – en italien – est toujours de l'ordre d'un accouchement, toujours séparation, *se-parere* de l'Autre, même de celui absolu, qui nous fixe jusqu'à la fin avec son orbite vide, comme récemment on l'a entendu à Paris. Travail qui donne fruit, pour ne pas rester prisonnier d'un deuil infini, plainte sans issue de la belle âme, et spécialement à partir des conditions actuelles, la psychanalyse *under attack*, spécialement du discours universitaire, et souvent et de plusieurs façons du côté même des analystes : un travail de transfert sans « transfert de travail » sur la psychanalyse elle-même en risquant de rester suspendu, accroché à l'imaginaire (thérapeutique) d'un Autre de la garantie, là où il s'agit d'arriver à une écriture singulière, au singulier d'une écriture, qui touche au réel avec ce poème que chacun est.

141 « On n'est pas si seuls. Somme toute », dit la fameuse dédicace de Lacan à Philippe Sollers à son volume des *Écrits*.

142 J. Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant » (1969), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 363.

143 J. Lacan, *Télévision* (1975), dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 520.

144 Voir, dans ce même *Wunsch* 16, l'intervention de M.-N. Jacob-Duvernoy, faite à Medellín, « Couleur de passe ».

145 En italien, le mot *travaglio*, très proche du français « travail », et comme structure et comme racine, est employé techniquement pour le moment qui précède l'accouchement.

La passe et la clinique, la question de l'historisation

Gabriel Lombardi, Buenos Aires, Argentine, CIG 2014-2016

La *Proposition* de Lacan atteindra un demi-siècle en 2017, sa pratique effective un peu moins. Notre travail dans le CIG 2014-2016 a été intense et passionnant ; j'ai été surpris de ses conséquences, j'ai aussi l'impression que d'autres suites et conséquences sont en train d'être élaborées. Le dispositif freudien, moins complexe dans sa composition, a exigé beaucoup de praticiens et un laps de temps plus étendu pour que ses résultats soient partiellement éclairés ; les changements qu'il a impliqués au niveau de la clinique, de la conception des positions de l'être et de l'existence réelle du parlêtre, ainsi que de son « seul objet concevable », la cause du désir, ont dû attendre plus de soixante années pour être partiellement éclairés.

Je veux témoigner ici sur quelques impressions et questions qui sont restées ouvertes à la fin de cette deuxième période de participation personnelle dans le CIG.

1. Une perspective renouvelée de l'analyse. L'élaboration, les questions et la décision du cartel de la passe ont tourné autour de la *transmission*. À la question de ce qui est en jeu dans la terminaison des analyses et dans l'accès au désir de l'analyste, on n'a plus répondu avec des critères qui suivent la doctrine à la mode ; les réponses se sont penchées plutôt vers ce que le cartel/jury considère qui est passé ou non à travers les passeurs, concernant l'expérience de l'analyse du passant et éventuellement de sa passe d'analysant à analyste.

2. *L'absence de critères valables « pour tous » les cas* suggère de revenir sur l'insuffisance radicale de toute prédication par rapport à l'analyste. Rien, personne, aucun sujet peut être prédiqué analyste, disait Lacan, et la nomination d'AE nous rappelle le *forcing* avec lequel se ressoudent quelques questions en logique collective (assertion de la certitude anticipée par Lacan) et en logique mathématique (axiome d'élection ou hypothèse du continu par Cohen). Le temps de réflexion du cartel de la passe est bref, quelques heures, deux ou trois jours maximum, sa décision implique une limite temporelle finie, elle se réalise dans le mode temporel de la hâte, contraint par sa composition internationale et le péremptoire des voyages de retour.

3. La force de ce dispositif est notoire et aussi différente de celui de la cure. *Il laisse de côté les questions de la clinique classique de la psychanalyse*. Les interrogations essentielles tournent autour de la position de « plaque sensible » du passeur, de son aptitude à transmettre un désir nouveau du passant, voire un effet d'enthousiasme, ou bien sur les obstacles interposés par le passeur dans la transmission, parmi lesquels l'aversion et/ou l'identification du passeur d'avec le passant. Ce qui rappelle le mot de Lacan : « Le passeur est l'essence de la passe. » Passionnant, pour nous offrir une ébauche de ce dont il s'agit dans l'analyse en sa phase résolutive pour ceux qui optent pour le désir de l'analyste, en tant que son éclairage, fût-il partiel, devrait aussi réussir à traverser un témoignage indirect.

4. Surprenante d'ailleurs la déconnexion entre la passe et ce que j'appellerai à l'occasion « l'ancien clinique de Freud et de Lacan ». Les particularités, celles qui comptent encore fortement dans la clinique (névrose, psychose, perversion simple, homme, femme, hétéro ou homosexualité, etc.), ne font presque pas partie des débats des cartels de la passe auxquels j'ai eu l'occasion de participer, même s'ils ont prononcé quatre nominations d'AE. Cette *pureté du moment de la passe, libéré des particularités cliniques*, a été méticuleusement soignée par les cartels et aussi par le CIG – l'instance qui les établit, et qui reçoit et enregistre le plus saillant des résultats cueillis par ces cartels.

5. Une autre surprise, assurément connexe avec l'antérieure, a été la précarité des réflexions sur l'historisation (néologisme introduit par Lacan dans sa *Préface de 1976*) dans les débats internes du CIG ¹⁴⁶. L'idée lacanienne invite à revenir sur les pas de l'expérience, pour situer l'appui pris par l'analyse dans l'hystérisation du symptôme, le pousse-à-passer par la position hystérique – qui se spécifie d'être le seul type de symptôme (sujet divisé) qui pose sa question d'une position de semblant ou agent dans le lien social. Ce passage ne se produit pas seulement chez les femmes, mais aussi chez les hommes, chez les hystériques et chez les obsessionnels ; et les sujets d'autres types cliniques doivent également passer par là pour faire une vraie expérience d'analyse ¹⁴⁷. Les résultats recueillis jusqu'à maintenant font écho de l'expression « épars désassortis » de la *Préface*, tous singuliers, ce qui n'est pas mal, mais insuffisant au regard de l'historisation prétendue, qui exigerait de revenir sur le symptôme ; et le symptôme ne se cerne que dans sa particularité. Les résultats de la passe s'embranchent-ils avec le fait que « pas tous » les AE procèdent du même type clinique, du même sexe, de la même position par rapport au réel mythique et fondamental du père, ni du même type de relation d'objet, hétérosexuel ou homo ? Toutes ces données structurales, dans les témoignages, restent couramment dans le placard.

6. Cette « historisation » suggérée par Lacan évidemment porte sur son idée de l'hystérisation dans l'analyse, avec ce « y » (upsilon) qui vient du grec, et que le français emploie pour l'hystérie mais non pas pour l'histoire (iota en grec). Quel que soit le type clinique d'origine, quel que soit le symptôme fondamental, l'analysant a dû passer, au cours de l'expérience analytique en tant que telle, non seulement par le discours de l'analyste qui le met au travail en tant que sujet divisé $a \rightarrow \$$, mais aussi par sa réaction analysante à un autre discours, et particulièrement au discours hystérique ($\$ \rightarrow S_J$, le discours effectivement tenu par l'analysant).

7. La parenté du discours hystérique avec celui de la science converge avec le fait que « tout analysant » doit passer par ce mode de lien social. Quoi qu'il en soit, la question se pose pour moi de savoir si l'historisation de sa propre analyse inclut ou non l'appui trouvé par le passant dans son symptôme fondamental, celui qui précède et reste sous-jacent à sa mise en forme proprement sociale, c'est-à-dire hystérique.

8. Dans les deux périodes du CIG auxquelles j'ai participé, j'ai seulement écouté parler de psychose dans les cas de quelques demandes de passe qui n'ont pas été admises. Les choses se sont passées comme si les candidats admis étaient automatiquement considérés, explicitement ou tacitement, comme des cas de névroses ; comme si le passage par le discours analysant excluait d'autres options, du moins pour être admis dans le fonctionnement effectif

146 « D'où j'ai désigné de la passe cette mise à l'épreuve de l'historisation de l'analyse, en me gardant, cette passe, de l'imposer à tous parce qu'il n'y a pas de tous en l'occasion, mais des épars désassortis. Je l'ai laissée à la disposition de ceux qui se risquent à témoigner au mieux de la vérité menteuse.

Je l'ai fait d'avoir produit la seule idée concevable de l'objet, celle de la cause du désir, soit de ce qui manque. Le manque du manque fait le réel, qui ne sort que là, bouchon. Ce bouchon que supporte le terme de l'impossible, dont le peu que nous savons en matière de réel, montre l'antinomie à toute vraisemblance. » J. Lacan, *Autres écrits*, p. 573.

147 « J'entends beaucoup parler de discours de la psychanalyse, comme si cela voulait dire quelque chose. Si nous caractérisons un discours de nous centrer sur ce qui est sa dominante, il y a le discours de l'analyste, et cela ne se confond pas avec le discours psychanalysant, avec le discours tenu effectivement dans l'expérience analytique. Ce que l'analyste institue comme expérience analytique peut se dire simplement – c'est l'hystérisation du discours. Autrement dit, c'est l'introduction structurelle, par [P 36.] des conditions d'artifice, du discours de l'hystérique, celui qui est ici indiqué d'un grand H. J'ai essayé de le pointer l'année dernière en disant que ce discours existait, et qu'il existerait de toute façon, que la psychanalyse soit là ou non. Je l'ai dit d'une façon imagée en lui donnant son support le plus commun, celui d'où est sortie pour nous l'expérience majeure, c'est à savoir le détour, le tracé en chicanes, sur lequel repose ce malentendu que, dans l'espèce humaine, constituent les rapports sexuels. » J. Lacan, *Le Séminaire, L'Envers de la psychanalyse*, leçon du 17 décembre 1969.

de la passe. La question qui pourrait se poser méthodiquement sur la position du sujet au regard du père en tant que référence réelle ne semble pas être actuelle pour les intégrants du CIG. Et de la perversion chez le mâle, on ne parle plus. *Le diagnostic du type clinique* est-il dans ce contexte considéré comme un savoir de classification impliquant un jugement de valeur, disqualifiant, voire injuriant si on ne parle pas de névrose ? C'est contraire à la façon dont on travaille dans notre zone, où nous n'étudions pas seulement les déficits, mais aussi les bénéfiques au regard du lien social qu'apportent les perversions et les psychoses. Ces trois grands types cliniques de symptômes intégraient pour Lacan non seulement l'ensemble des symptômes analysables, mais aussi les trois formes normales du désir.

9. Une *critique du jugement psychanalytique* me semble convenir pour éviter dans l'avenir la perspective actuelle selon laquelle dans la passe tout vient de la névrose, et que celle-ci est la meilleure filiation pour l'analyste, sinon la seule. Bien sûr il y a des écoles moins ouvertes à ce genre de questions. Un membre de l'École freudienne de l'Argentine dénonce comme inadéquat le fait que les AE parlent de leur passe en public. Il n'est pas d'accord donc pour qu'on prenne comme matériel de travail ce que les AE ont publié de leur propre passe. Il croit combattre ainsi le risque d'obscénité avec l'obscurantisme. La notion même d'acte analytique implique que, entre la vie publique et la vie privée, il y a la vie analysante, qui n'a rien d'effrayant ; surtout si, au lieu de se contenter des fantasmes, on prend en compte la référence essentielle de la clinique, le symptôme dans les névroses, les perversions et les psychoses, et le symptôme en tant qu'analysable, celui qui peut être décollé de ses adhérences fantasmatiques. Ce symptôme s'égalise à la division du sujet en tant que dans la cure il devient intolérable, impossible à supporter, qu'il a chance donc de se résoudre.

10. Il serait fort intéressant que nous puissions revenir sur ce penchant par lequel Freud et Lacan ont su tresser l'heuristique qui les a guidés avec l'historisation propre à chacun, et pas précisément à partir de la névrose. Il faudrait y compter l'incidence de Fliess, d'Aimée, et aussi les possibilités non névrotiques de chacun d'eux : « Si j'étais plus psychotique, je serais peut-être meilleur analyste », disait Lacan, et j'ai le sentiment qu'il ne blaguait pas. Cette nouvelle critique du jugement non seulement exigerait, comme dans la cure, de payer avec le jugement intime, mais aussi avec ce qu'on peut en expliciter dans les débats internes de notre École, et particulièrement dans les débats du CIG. Les références actuelles seraient non seulement celles prises en compte par Freud et Lacan, mais par Kant et Brentano parmi d'autres. Il y a des réflexions actuelles qui peuvent être prises en compte dans ce débat, voire éventuellement pour s'en écarter, disons à titre d'échantillon, la position dont s'amuse Pascal Quignard : « Ce que je perds en faculté de juger (comparer) je le gagne en capacité à penser (méditer). Il n'y a plus de point de vue dans ma vision. L'idée de tuer, ou de hiérarchiser, ou d'élire, s'est retirée. »

11. On peut tenir compte de ce que *la destitution subjective termine en acte avec la division du sujet*. À quoi bon donc l'historisation suggérée par Lacan pour l'expérience de la passe ? Pourquoi revenir sur la connexion avec les coordonnées du début de la cure et les références familiales dans lesquelles la dimension du symptôme s'est mise en forme ? Une explication possible : ce qui se pèse dans la passe n'est pas tant de l'ordre de l'historisation du *pathos*, que de la destitution subjective, condition de l'acte auquel l'analyse donne accès. Une autre explication possible est l'insuffisance des passeurs. Mais me semble évidente l'incidence de l'état de la question dans notre CIG, et ceux qui viennent après le nôtre.

12. La destitution subjective n'est pas un état permanent, mais une condition structurale de l'acte. Après lequel la division, condition existentielle du sujet, revient – chaque analyste le sait très bien, et il sait faire avec. Lacan lui-même se disait coupable, *reus*, du symptôme, et c'était pour ça qu'il devait passer sa vie passant la passe. L'articulation entre ces

deux positions, destitution et symptôme, serait donc non seulement intéressante, mais aussi pertinente pour notre conception de la passe, qui a la structure d'un jugement, non d'attribution mais d'existence – du désir de l'analyste.

Punta del Este, février 2017

PRODUITS DES CARTELS DU CIG

Cartel « Le pas d'entrée »

L'hystérisation d'entrée en analyse

Colette Soler

On parle couramment de l'hystérisation du sujet comme condition d'entrée en analyse, et ma question porte en fait sur l'hystérisation de l'hystérique.

La notion d'hystérisation d'entrée pourrait donner à penser que le pas d'entrée dans l'analyse est un passage au discours hystérique. Mais est-ce le cas ? Le sujet hystérique, dit Lacan, c'est « l'inconscient en exercice », et en effet, le sujet barré de l'hystérie est le supposé des formations de l'inconscient, rêves, lapsus au-delà, symptômes. On conçoit donc que l'hystérie soit prédisposée au transfert dans lequel le parlant s'adresse à l'autre à partir du signifiant de son symptôme, $S \rightarrow Sq$, et que le transfert lui-même soit d'une structure très voisine de celle du discours hystérique, tel que Lacan l'écrit finalement à partir de 1970, $\$ \rightarrow S1$. C'est une autre structure que celle du discours analytique, dans lequel le sujet n'est pas en position d'interpeller son autre, mais est soumis lui-même à la « question du plus de jouir », sollicité donc de produire une réponse et non pas de l'attendre de l'autre. C'est un sérieux changement de position.

Or, l'hystérie, masculine ou féminine, c'est l'autre qu'elle veut mettre au travail, « que dites-vous de cela professeur ? », l'autre qu'elle abreuve de son amour certes, mais pour solliciter et interroger son désir, et notamment son désir de savoir ce qu'elle est, cette amoureuse, et on ne peut pas dire que Freud n'y ait pas été sensible.

Sur ce point la thèse de Lacan à la Yale University de novembre 1975 est radicale : c'est parce que ses hystériques ont affecté Freud qu'il a inventé les règles du dispositif et, dit-il, à titre de saine protection contre cette sollicitation dont il ne pouvait pas ne pas être affecté¹⁴⁸. Ces règles on les connaît. La première d'entre elles, la fondamentale, c'est l'association libre qui invite à « dire des bêtises¹⁴⁹ », soit des signifiants, puisque le signifiant est bête. Elle invite donc à suspendre la visée d'interlocution afin de dire juste ce que l'on a dans l'esprit, ce qui se formule dans notre esprit, non plus parler à, ou parler pour, mais parler sans penser, parler pour rien en quelque sorte, ce qui exige une sorte de désistement de l'ego dans ses rapports à l'autre. C'est ce que Lacan appelle le travail analysant et sur ce point l'hystérie est plutôt résistante, surtout quand les premiers élans de l'amour de transfert viennent à fléchir.

Quant à Freud, malgré les règles du dispositif, sollicité par les hystériques, on peut dire qu'il a mis l'interprétation au travail, et c'est ça que Lacan appelle « ses amours avec la

148 Conférence aux États-Unis.

149 J. Lacan, *Encore*, p. 25.

vérité » dans la lettre aux Italiens de 1973. Mettre l'interprétation au travail ça consiste à ne pas seulement se faire la cause du travail d'articulation de la vérité par l'analysant, a —> \$, mais à travailler soi-même à cette articulation, ce qui place l'analyste à la place du S1 dans le DH, \$ —> S1/S2. Ce pourquoi Lacan peut formuler sans irrévérence que le discours analytique suppose la chute du modèle freudien. Les amours de Freud avec la vérité le plaçaient du côté de la part articulable de la vérité. Or, c'est par l'impossible à l'articuler toute qu'elle touche au réel. Lorsque Freud a pris la mesure de cette autre part, soit de ce qui remue du côté de cet impossible à dire, ce qu'il en a produit c'est la pulsion de mort. Façon d'approcher ce qui va contre le principe de plaisir, que nous nommons la jouissance, mais dont les formes sont multiples et beaucoup plus variées que ne le laisse supposer ce seul terme, au demeurant aporétique, de : pulsion de mort.

Autant dire que l'hystérisation à l'entrée est nécessaire même pour l'hystérique, et qu'elle ne se produit pas sans l'acte analytique, car cette entrée est une violence faite à la structure de l'hystérique – qui est au fond quasi la même que celle du transfert. D'une certaine façon et contrairement à ce que l'on pense en général, c'est plus aisé pour l'obsessionnel de se désister de l'interlocution, car il se plaît tellement à ses pensées intimes qu'il a l'habitude de parler à son bonnet. Seulement pour lui aussi il y a difficulté, car parler à son bonnet il le fait généralement à voix basse, et là, il lui faut parler à voix haute, alors qu'à voix haute, son habitude c'est de faire parler son ego et sa gonfle narcissique. Mais quand même, le parler pour rien si je puis dire de l'association libre, qui lève le vecteur de l'intentionnalité, lui convient très bien, alors que la bavarde hystérique ne veut jamais parler pour rien, malgré les apparences, mais toujours pour toucher l'autre.

Elle y est parvenue avec Freud, espérons que depuis Lacan il lui arrive plus souvent d'être forcée par l'acte analytique.

Cartel « Le savoir qui passe »

*Un rapport difficile au savoir*¹⁵⁰

Sol Aparicio, Paris, France, CIG 2014-2016

« Todo pasa y todo queda
pero lo nuestro es pasar
pasar haciendo camino »

Antonio Machado

« Le savoir qui passe » est ce que nous nous sommes donné pour le travail à faire en cartel. L'idée à l'origine de ce titre était on ne peut plus simple : interroger ce qui, du savoir ics en jeu au cours d'une analyse, de ce qui s'en élabore et s'en modifie, *passé*. Interroger donc, je répète, ce qui, lors du témoignage du passant que les passeurs ont la charge d'écouter et de transmettre, réussit à se faire entendre auprès du cartel qui fait fonction de jury. Je dis « réussit à se faire entendre », puisque c'est le *parlêtre* qui est en jeu avec le dire que sa parole véhicule. Mais l'on pourrait aussi bien formuler ça en termes de lecture, en disant que le savoir qui passe est celui qui se donne à lire, qui est rendu lisible.

¹⁵⁰ Je reprends le titre donné à la brève contribution parue dans le n° 6 du bulletin *Échos*.

« Le lisible, c'est en cela que consiste le savoir ¹⁵¹. » Lacan ayant dit ça, nous le reprenons comme une évidence. L'expérience nous montre pourtant que cela ne va pas de soi, elle fait apparaître combien le discours de l'analysant est d'abord et surtout confus, combien de temps et de travail il faut pour que le savoir propre au sujet devienne lisible.

« Le savoir qui passe. » Bien entendu, on a vite fait de s'apercevoir qu'un tel énoncé comporte des équivoques. « Le savoir qui passe » est aussi bien celui qui ne demeure pas, celui qui s'oublie. Cet oubli d'ailleurs est précisément ce que la passe est appelée à contrer. Dans un sens ou dans l'autre ce savoir qui passe concerne la passe.

Mais, qu'un savoir s'oublie, qu'il ne demeure pas, qu'il passe..., est-ce à dire pour autant qu'il s'efface ? Non pas. Car où a-t-il pu cesser de demeurer, ce savoir, si ce n'est dans la conscience ? Le savoir insu qu'est l'ics, lui, ne s'efface pas ¹⁵². Il reste, il demeure et ne s'efface point puisqu'il ne cesse pas de s'écrire – ce pourquoi Lacan le dit réel. (Lacan a fini, en effet, par considérer que le réel s'écrit, qu'il ne cesse pas de s'écrire, et que ce n'est que grâce à ça qu'il apparaît ¹⁵³.)

Cela dit, en 1972, parlant du « savoir du psychanalyste » lors des *Entretiens à Sainte-Anne*, Lacan notait que « le savoir dont il s'agit [dans la psychanalyse] ne passe pas aisément ¹⁵⁴ ». (Notre cartel s'est, naturellement, intéressé à cette série d'entretiens que Lacan avait intitulée « Le savoir du psychanalyste » et qu'il poursuivit cette année-là en parallèle à son séminaire ...*Ou pire*.) Il relevait alors le fait que le discours analytique met le psychanalyste dans une position difficile et il précisait ce qu'il voulait dire : « Ce qui est difficile, c'est le rapport du psychanalyste au savoir ¹⁵⁵. »

Le propre du savoir, expliquait-il, c'est d'avoir une consistance telle que quand on sait quelque chose, on sait qu'on le sait. Mais c'est du moi que Lacan parlait en remarquant cela, pour souligner que la nouveauté de la psychanalyse, le défi auquel elle nous confronte toujours, est celle d'un savoir irrémédiablement insu de moi.

C'est cette subversion dans la fonction du savoir qui ne passe pas, qui ne passe pas dans la conscience commune, pourrait-on dire. Et c'est pourquoi le nouveau statut du savoir inauguré par la découverte freudienne entraîne, nécessite, une nouvelle modalité de discours. Cette nouveauté qu'il avait d'abord qualifiée d'événement, « l'événement Freud », l'événement du dire de Freud, peut-être nous psychanalystes avons-nous encore du mal à l'intégrer. La partie n'est pas encore gagnée.

Dans ce discours, la *Verneinung* freudienne occupe une place de première importance. Lacan l'avait d'abord traduite en parlant de « dénégation ». Par la suite, il l'assimile au mensonge, dans la mesure où ce que la *Verneinung* nous montre, c'est qu'« il faut dire une chose fausse pour réussir à faire passer une vérité ¹⁵⁶ ». Or le propre de la conscience est précisément de « soutenir de sa consistance ce faux ». La conscience se prête à la fausseté. Il faut bien conclure donc qu'elle s'oppose au vrai, et situer le vrai du côté du savoir qui ne se sait pas. Mais qui peut se dire.

151 J. Lacan, Séminaire *Le Moment de conclure*, 10 janvier 1978.

152 Nous n'oublions pas ce que Lacan tenait à rappeler encore à la fin de sa vie : « L'ics reste toujours Autre. »

153 J. Lacan, Séminaire *Le Moment de conclure*, 10 janvier 1978 : « Quel est le lien, sinon le lieu, de la représentation de l'écrit ? Nous avons la suggestion que le Réel ne cesse pas de s'écrire. C'est bien par l'écriture que se produit le forçage. Ça s'écrit, tout de même le Réel. Car il faut le dire : comment le Réel apparaîtrait-il s'il ne s'écrivait pas ? »

154 J. Lacan, « Le savoir du psychanalyste », 4 novembre 1972.

155 *Ibid.*, 1^{er} juin 1972.

156 J. Lacan, Séminaire *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile la mourre*, 15 février 1977.

Nous apercevons là en quoi il ne s'agit plus pour nous, comme Freud l'avait d'abord voulu, de faire passer l'ics au conscient, même si cela constitue toujours une bonne partie de ce *faire* analytique – dont Lacan distinguait la tâche analysante et l'acte de l'analyste. Il s'agit, dira-t-il *en fin de compte*, de « savoir y faire », savoir y faire avec ce qui demeure insu, avec l'insu qui demeure, le réel de l'ics. *En fin des comptes analytiques*, si je puis dire, c'est ce savoir y faire dont font état certains passants dans leurs témoignages.

Il y a, on peut le dire, du savoir-faire dans ce « savoir y faire ». Un savoir-faire qui est celui de l'analysant, du sujet analysant – même s'il convient d'ajouter qu'il doit quelque chose au savoir-faire de l'analyste. Car, comme Lacan l'a remarqué, l'analyse se pratique en couple, ça se fait à deux, il y a là de « l'entreprêt ¹⁵⁷ », un entreprêt de signifiants. C'est sans doute pourquoi Lacan a parlé d'un « savoir-faire analytique », j'entends, un savoir-faire que nous devons au discours analytique ¹⁵⁸.

À propos de savoir-faire, Lacan a évoqué aussi bien l'esclave que l'artiste, soumis l'un comme l'autre au service de l'Un ¹⁵⁹. Picasso l'avait formulé à sa façon lorsqu'il déclarait : « La peinture est plus forte que moi, elle fait de moi ce qu'elle veut. » Artiste et esclave à la fois. Mais c'est surtout l'art de Joyce comme écrivain qui a retenu Lacan, il a salué le savoir-faire de Joyce avec l'écriture, et remarqué que les poètes ne savent pas ce qu'ils disent...

Que savait-il, Joyce, de son savoir-faire ? La question n'a d'autre sens que de relever qu'il y a du savoir dans le savoir-faire. Le savoir-faire atteste d'un savoir, que l'on peut en extraire. Cela pour dire, encore une fois, notre difficulté dans cette affaire de savoir. Si nous partons de l'ics, la distinction entre savoir et savoir-faire s'avère moins évidente qu'il n'y paraît. Rappelons ici ce que Lacan avançait à la fin de son séminaire *Encore*, passage bien connu dans notre École : « L'ics est un savoir, un savoir-faire avec la langue. Et ce qu'on sait faire avec la langue dépasse de beaucoup ce dont on peut rendre compte au titre du langage. » Nous sommes toujours dépassés par ce savoir-faire de l'ics, dépassés, réduits à la tâche, à la tentative d'en faire du « savoir énoncé » !

Et pourtant... Il y a bien un savoir qui fonde le savoir-faire, un savoir d'où le savoir-faire dérive. C'est le cas, me semble-t-il, s'agissant du psychanalyste. (Cela suppose que nous admettions l'idée d'un savoir-faire *du* psychanalyste, à distinguer du savoir-faire d'un psychanalyste, soit la façon particulière que chaque analyste peut avoir de s'y prendre dans le maniement du transfert avec chacun de ses analysants.)

On peut dire d'abord que « le savoir du psychanalyste » est celui qui lui vient de Freud, de Freud tel que Lacan nous l'a donné à lire. Citons-le : « À dire crûment la vérité qui s'inscrit des énoncés de Freud sur la sexualité, il n'y a pas de rapport sexuel ¹⁶⁰. » Lacan qualifie le savoir du psychanalyste de savoir de l'impuissance. C'est aussi un savoir de l'impossible. Ce savoir du non-rapport, spécifique au discours analytique, s'incarne dans l'expérience qui est la nôtre dans le réel auquel celle-ci a affaire : le symptôme. Or qu'est-ce que l'expérience nous apprend à ce propos, si ce n'est qu'à l'encontre de la jouissance dont le symptôme consiste, il n'y a que le désir du savoir qui opère ? Là est le savoir-faire du psychanalyste.

157 Cf. J. Lacan, fin de *Télévision* : « L'interprétation doit être prête pour satisfaire à l'entreprêt. »

158 Cf. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, 17 décembre 1969, Paris, Seuil, 1991, p. 38 : « C'est (du côté de l'analyste) qu'il y a S2, qu'il y a savoir – que ce savoir il l'acquiert d'entendre son analysant, ou que ce soit savoir déjà acquis, repérable, ce qu'à un certain niveau, on peut limiter au savoir-faire analytique. »

159 Ce que suggère la remarque de Lacan à propos des esclaves de Michel-Ange, l'œuvre rend esclave et fait oublier *qui* commande. Voir la dernière leçon de *...Ou pire*.

160 J. Lacan, « Compte-rendu du séminaire *...Ou pire* », dans *Autres écrits*, p. 549.

Nous sommes toujours dépassés... Mais si l'analyste est là, il y a le désir... le désir tout court, puisque intransitif par définition, « tout court » et qui court et discourt, si vous me passez ce *joke* facile. Le désir court et discourt relancé qu'il est par l'insu...

Pour terminer. Nous le savons, c'est parce qu'il y a de l'insu, parce que le savoir manque, aussi, concernant le passage à l'analyste, que Lacan a proposé la passe. C'était un appel d'offres, au sens littéral. Il importe d'en tenir compte. La passe est une offre de témoignage de son expérience que le passant fait à l'École. Et non pas, tel qu'on le dit trop souvent, une demande ¹⁶¹.

Le savoir acquis/à qui

Jean-Jacques Gorog

Argument : ce savoir insu, dit inconscient, en quoi se modifie-t-il d'avoir été titillé dans l'analyse ou plutôt qu'est-ce qui change ? Le sujet ? Et que peut-on savoir de ce savoir insu lorsqu'il passe par le relais d'un passeur ? Y trouve-t-on trace du savoir-faire du psychanalyste ?

C'est surtout ce dernier point que je soumets à votre attention. Et d'abord comment trouver une trace de ce savoir-faire ? La réponse réside comme l'instaure le dispositif à partir de l'écho d'une cure, celui que les passeurs transmettent, soit ce que le témoignage dit du savoir-faire de l'analyste. Je voudrais ici prendre les références que nous donne la clinique et pour lesquelles nous pouvons avoir une idée du savoir-faire du clinicien. Plusieurs situations nous viennent à l'esprit.

La première est la présentation de malade parce que l'une des choses qu'on y apprend, devant ces malades qui ont rencontré souvent beaucoup de monde, bien souvent des analystes au cours de leur parcours mouvementé, c'est comment les cliniciens qui les ont écoutés ont su faire avec eux. La différence est sensible selon les cas, elle témoigne d'un savoir-faire, ou pas, avec la clinique chez ceux auxquels les patients ont été confrontés. Bien sûr il ne s'agit pas ici de psychanalyse... quoique du point de vue de Lacan la question de la psychanalyse pouvait se poser et s'est posée même souvent, par exemple lorsque le patient avait été en analyse avant son hospitalisation.

Ensuite il y a dans la même veine la question de l'analyse en second. Lacan y était sensible, me faisant part, en s'excusant presque à propos de quelqu'un qui n'était pas au mieux, c'est-à-dire visiblement très mal, de ce qu'une analyse ratée ne se rattrapait pas, soit ce qu'il n'avait pu lui-même rattraper. Que ce propos évoque son échec à lui n'enlève rien à la question posée sur le savoir-faire ou pas de l'analyste qui l'avait précédé.

Et il y a le contrôle, fait pour que chacun de ces jeunes, ou moins jeunes analystes, apprenne à oser y adapter son savoir-faire propre, et ce pour chaque cas, autrement dit qu'il lui soit autorisé d'inventer « son » savoir-faire. C'est sans doute pourquoi Lacan soutenait le point de vue de l'analyste en contrôle et lui donnait toujours raison.

Enfin il y a la passe. La référence aux psychanalystes du passant, un ou plusieurs, y est en effet essentielle, au-delà du récit de l'histoire d'enfant, d'adolescent, la « névrose infantile », parce que l'expérience psychanalytique elle-même fait partie de cette histoire, avec ou sans *y*.

161 C'est alors qu'on se retrouve avec des personnes qui se sentent, comme disait Lacan, « retoquées » (cf. « Conférence à Genève sur le symptôme », 1975.)

On s'est beaucoup étendu sur la présence, ou non, dans les témoignages, des interventions-interprétations de l'analyste. De fait il arrive que celles-ci jouent un rôle important dans le témoignage de la cure, mais il arrive aussi qu'on n'en ait pas trace. Ce ne peut être néanmoins un élément décisif : le savoir-faire peut, et peut-être doit se faire discret, c'est ce que je comprends de la formule de *Télévision* : « L'interprétation doit être preste pour satisfaire à l'entreprêt ¹⁶². »

Un peu de logique. Si « je ne te le fais pas dire » est la formule que Lacan propose pour l'interprétation, alors il est légitime de penser que l'analysant, qui s'est saisi de ce qu'il a énoncé sans le savoir, et au moment où il en fait la découverte, ne l'attribue pas à l'analyste mais à sa propre production.

Cette formule explicitement comporte une équivoque entre deux parties éminemment dissymétriques. L'une concerne le savoir insu de l'inconscient, c'est le « tu l'as dit » qui renvoie directement aux formations de l'inconscient. Mais il y a quelque chose de plus, l'autre volet de l'équivoque propre à cette définition de l'interprétation que Lacan souligne : Je le prends d'autant moins à ma charge que, chose pareille, je ne te l'ai par quiconque fait dire ¹⁶³.

Cette deuxième partie concerne celui qui intervient, le psychanalyste, et, on le sait, il y a cette difficulté que la clinique atteste sans cesse, et quasiment, quoi que le psychanalyste ait effectivement dit, « mon psychanalyste a dit que... » revient sous la forme d'un dire dont on sait à quel point il peut être sujet à caution, où se reconnaît le refus par l'analysant de sa propre parole. En somme cette assertion, « je ne te le fais pas dire », marque la dimension où l'interprétation est interprétation du transfert au sens où il s'agit de le réduire, d'en réduire le leurre imaginaire. Or c'est à ce propos qu'est requis le savoir-faire du psychanalyste, comme le montre bien le fait que Lacan évoque le « maniement » du transfert.

Si on reprend cette double entrée, que toute parole d'analyste requiert, en tentant de la situer par rapport aux quatre discours qui règlent les liens sociaux, on devra réexaminer la fonction du savoir dans chacun d'entre eux, et ce non sans quelque difficulté.

La première concerne le statut du savoir dans le discours de l'inconscient. On sait que ce discours redouble à l'identique celui du discours du maître, or dans ce dernier il est clair que le savoir de l'esclave n'est pas un savoir insu, mais bien un savoir-faire.

$$\begin{array}{ccc} S_1 & \rightarrow & S_2 \\ \hline \$ & & a \\ \text{maître} & & \text{esclave} \end{array}$$

Ce savoir-là est sans doute insu, mais seulement pour le maître, à ceci près qu'il n'en veut rien savoir, du savoir de son esclave. L'esclave travaille pour le maître et sait ce qu'il a à faire. Qu'en est-il alors du savoir dans le discours de l'inconscient ? On pourrait penser que c'est là ce savoir insu des formations de l'inconscient, mais il me semble que le savoir ne peut pas être à la fois un élément du discours et le discours lui-même, car qu'est donc d'autre le discours de l'inconscient que le savoir inconscient lui-même ? Il m'est venu à l'idée aussi, avec l'insistance que Lacan met à décrire l'inconscient comme le travailleur ¹⁶⁴, que ce qui est écrit S_2 dans ce discours relèverait aussi, paradoxalement, du savoir-faire.

La chose est plus simple dans les autres discours. Ainsi, dans le discours universitaire le savoir S_2 est un savoir déjà déposé, il remplit les rayons de la bibliothèque et il est disponible. Il n'est ni savoir-faire ni insu.

162 J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 545.

163 Cf. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, p. 492.

164 Cf. J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, p. 518.

$$\frac{S_2}{S_1} \rightarrow \frac{a}{\$} \quad \text{discours universitaire}$$

$$\frac{\$}{a} \rightarrow \frac{S_1}{S_2} \quad \text{discours de l'hystérique}$$

Quant au savoir du discours de l'hystérique, il est un savoir *in progress*, un savoir à produire. Il s'agit de la quête du savoir du maître, certes insu pour le maître, un savoir qu'il doit fabriquer pour satisfaire à la demande hystérique. C'est pourquoi Lacan le rapproche du discours de la science, à ceci près que l'homme de science n'a personne (en principe parce que la question vient toujours de l'Autre) pour le questionner et le forcer à fabriquer un savoir nouveau.

Reste le discours analytique :

$$\frac{a}{S_2} \rightarrow \frac{\$}{S_1} \quad \text{discours analytique}$$

analyste analysant

C'est ici que le S_2 prend sa valeur de savoir inconscient, de savoir insu. Il est ce qui vient à la place de la vérité sans que l'analysant le sache à l'avance, au fur et à mesure de sa parole adressée à l'analyste, et pour peu que l'analyste fasse coupure de son interprétation, au sens défini plus haut. Cela devrait nous surprendre modérément parce que, pour Lacan, le déchiffrement de l'inconscient n'est possible que dans la cure, avec ces deux dimensions présentes, formations de l'inconscient et transfert. Lacan s'écarte ici de Freud pour qui reconnaître l'existence de l'inconscient suffit. Il aura fallu Ferenczi pour imposer que l'analyste ait fait lui-même une cure. Il faut donc l'épreuve du transfert conçue dans toute sa durée.

Ce parcours, très en jachère, parce que bien évidemment il faudrait voir ce qu'il en est de chacun des termes en présence selon leur place, nous fait apercevoir que l'équivoque dont il est question à propos de l'interprétation comporte bien cet ordre $S_1 // S_2$ du discours analytique où pointe le savoir insu de l'inconscient. Mais aussi ce quelque chose qui est à la fois central et distinct, ce savoir supposé attribué à l'analyste dans le registre de ce qui s'appelle le transfert, l'autre versant de l'équivoque, et qui relève d'un autre mode du savoir. Il faudra tout le savoir-faire du psychanalyste pour le réduire.

On pourra discuter ce que j'avance ici comme concernant un instant et qui n'impliquerait pas la fin ni le passage à l'analyste. Mais ce sont bien de tels moments qui, parce qu'ils peuvent rendre compte d'une bascule, nous intéressent tout spécialement.

Que gagne-t-on à ces précisions sur les formes du savoir à propos de la passe ? Il me semble que distinguer les deux modalités de savoir décrites ici, et que l'équivoque interprétative énonce, permet de mieux évaluer leur présence dans les témoignages de passe, même lorsqu'elles apparaissent sous des formes plus ou moins masquées.

C'est ainsi par exemple que les changements d'analystes impliquent bien des désuppositions de savoir mais comme le montre la poursuite de l'analyse avec un autre il ne s'agit pas nécessairement d'une désupposition de fin mais par exemple de la critique d'un propos de l'analyste que le sujet n'a pas reconnu comme étant sa parole à lui, que le psychanalyste se met à parler de lui-même. On peut d'ailleurs ici s'étonner que quelquefois les passeurs ne songent pas à s'intéresser davantage à ces passages-là, d'un analyste à l'autre.

Le savoir-faire de l'analyste et le tact

Maria Luisa de la Oliva

De même que Menon demandait à Socrate si la vertu s'enseigne ou pas, nous pouvons nous demander si être psychanalyste est quelque chose qui s'enseigne ou pas, et donc si ça peut s'apprendre. Nous pouvons répondre qu'être psychanalyste n'est pas de l'ordre de la maîtrise. Il n'y a ni maîtres ni élèves, et ce qui est transmis n'est pas le savoir, mais le désir de savoir. Pour cela, ce qui s'enseigne ne dépend pas du savoir accumulé, mais de la manière dont ce savoir a été saisi, noué, incorporé par celui qui transmet un enseignement, ce qui est noué à sa propre expérience dans l'analyse.

La question que se pose Lacan très tôt concerne le lieu que doit occuper l'analyste, et quelles sont les conditions pour cela. Tout au long de son enseignement il va apporter des bornes à cette chose difficile à saisir qu'est le savoir du psychanalyste. Dans le séminaire *Le Transfert*, ce lieu est en relation avec une certaine opération qui implique l'ordre d'un vide.

Dans les conférences que Lacan donna à Sainte-Anne en 1971 sur le savoir du psychanalyste, c'est-à-dire dix ans après le séminaire *Le Transfert*, il pose que « la question du savoir du psychanalyste n'est en aucune façon de savoir si cela s'articule ou pas, mais de *savoir en quel lieu il faut être pour le soutenir*¹⁶⁵ ». Mais une chose est de savoir en quel lieu il faut être pour le soutenir, et une autre chose est ce savoir relatif à ce lieu même où l'on est, puisque le discours de l'analyste n'est pas de l'ordre de la connaissance, étant donné qu'il n'y a pas de rapport de connaissance à l'objet *a*. Ce qui est important de nouveau pour Lacan, c'est qu'il faut être dans un lieu déterminé pour que ce savoir puisse se soutenir.

Dans la « Note italienne » (1974), il affirme que, bien que l'analyse soit une condition nécessaire, elle n'est pas suffisante. Il en déduit que quiconque ne saurait être analyste. « *D'où surgit l'analyste est du pas-tout* », et pour cela, il faut prendre en compte le réel comme ce qui résulte de notre expérience du savoir.

Le réel qui intéresse la psychanalyse est sexuel. Si l'analyste peut circonscrire la cause de son horreur du savoir, horreur devant l'existence de ce réel, alors « il saura être un déchet ». C'est-à-dire qu'il pourra occuper la position de ce qui pour le sujet se présente comme la cause du désir.

Ce qui ne peut être attrapé et que nous appelons « *a* », c'est ce qui occupe la place du semblant dans le discours de l'analyste, qui résulte de l'opération qui se produit dans sa propre analyse. Précisément, c'est cela qui est écrit dans la partie inférieure dudit discours. Là, ce qui occupe le lieu de la vérité est le savoir, savoir de l'analyste pourrait-on dire, et qui est fait des effets de la constatation – à travers les tours dans l'analyse – de ce qu'entre S1 et S2 il y a un abîme. Cet abîme sera le Un qui insiste, et qui a pour conséquence que la vérité ne peut que se dire à moitié. On peut donc dire que là est le nœud essentiel du savoir de l'analyste. C'est un réel qui précisément est ce qui fait soutenir le discours.

Cela vaut la peine de souligner la différence entre le savoir-faire et le savoir y faire. Savoir-faire est la connaissance pratique de quelque activité. C'est un élément essentiel d'un art ou d'un métier, mais qui n'apparaît pas dans un livre de recettes. Elle vise l'expérience mais pas seulement puisqu'elle inclut un tact, un savoir s'y prendre, qui ajoutent quelque chose à l'expérience. Le savoir y faire fait référence par contre à la capacité de manier quelque chose, de savoir s'y prendre avec quelque chose, savoir se débrouiller.

165 Conférences de J. Lacan à Sainte-Anne, 4 novembre 1971, Ed. Paidós, p. 44.

On peut dire que le savoir-faire de l'analyste est articulé, en partie, au savoir de l'analyste. Il a été envisagé auparavant que l'analyste est un produit contingent de l'opération analytique, et donc qui ne survient pas toujours. Le savoir qui s'extrait de l'expérience analytique est celui de l'inconscient mené à la limite du non-sens, du non-su qui se jouit. C'est un savoir qui n'est plus supposé, un savoir sans sujet, et qui implique aussi de savoir comment ça s'est embrouillé dans ses symptômes, et un certain savoir y faire avec. Ce qui a été le produit d'un acte, et qui n'est de l'ordre ni de la connaissance, ni de l'information, idéaux de notre temps, est-ce enseignable ? La passe nous prouve qu'il y a quelque chose de cela qui se passe, et nous enseigne aussi ¹⁶⁶.

De quoi dépend la question du tact, ou de la « touche » implicite au savoir-faire de l'analyste, et qui n'est pas quelque chose qui puisse être attribué à la connaissance ? On peut dire que cela a trait au savoir extrait de son expérience en tant qu'analysant. C'est la cure qui peut conduire à un savoir y faire : un savoir-faire avec le symptôme, ce qui va de pair avec les tours qu'il faut faire dans une analyse pour repérer les zones obscures, impossibles pour le savoir, dont le territoire est le réel. J'oserai dire que le savoir de l'analyste est un effet de savoir de sa propre analyse sur le non-su, qui peut éventuellement permettre un savoir-faire en tant qu'analyste, et d'opérer en cette qualité, puisque sa propre analyse l'a conduit à quelque chose de l'ordre du déchet, d'un vidage de l'indispensable pour offrir ce lieu vacant à un autre analysant, comme nous l'expose Lacan dans le séminaire sur le transfert. Mais bien que se donnent les conditions nécessaires pour pouvoir opérer, je pense qu'il y a autre chose à ajouter à ce savoir-faire. Il s'agit de la « touche ». Peut-on l'appeler style ? C'est ici que je pose l'hypothèse que son style découle de son savoir y faire, de l'identification à son symptôme. C'est cela qui peut lui donner en plus un certain *savoir*, mot fait de saveur et de savoir, une certaine saveur au savoir, un certain goût, et qui peut conduire les cures avec une certaine touche personnelle, une nuance. Ce qui dans l'élaboration de mets n'est pas inclus dans la recette. Ainsi, je pose une tresse entre le savoir de l'analyste, le savoir-faire de l'analyste et le savoir y faire avec son symptôme. Ce dernier est ce qui donnerait la « touche » particulière au savoir-faire comme analyste, d'où il résulte qu'il n'y ait pas de moule pour les analystes. Il n'y en a pas un égal à un autre.

Savoir y faire dont les analystes nous enseignent quel est son « instrumental ». Justement c'est le titre du livre de James Rhodes où il témoigne de la manière dont avec la musique il a pu construire un nœud qui lui permette de vivre au lieu de se suicider.

Ce savoir y faire est aussi bien du côté de l'analysant que de l'analyste, en tant qu'ils sont tous les deux des êtres parlants, donc soumis au même impossible d'un manque de savoir du sexuel. Tous les deux se placent face aux avènements du réel. La différence résulte du fait que l'analyste est supposé être averti de l'existence d'un tel réel, et être parvenu à savoir comment il s'embrouille avec ses symptômes, et comment se désembrouiller ; avoir trouvé la manière moins souffrante de s'arranger avec cet impossible, ce pour quoi dans son analyse il a dû déposer son horreur de savoir, l'inclure comme partie de la constitution de son nœud symptomatique, et ne pas trop se laisser leurrer par ce qui le voile. Cela lui permet de suivre la piste de l'analysant quant à sa manière de se nouer tout au long de la cure. Précisément dans le séminaire de *L'insu* Lacan dit que la passe consisterait à reconnaître ce qui est un nœud borroméen chez le passant ¹⁶⁷.

Il ne s'agit pas de savoir le réel, puisque cela est inaccessible, mais de le prendre en compte en tant qu'il existe. Le réel existe, et la jouissance existe. C'est de l'ordre du Un qui

166 En espagnol, « montrer » et « enseigner » sont synonymes.

167 *L'insu que sait de l'Une-bevue s'aile à mourre*, leçon du 15 février 1977, inédit.

insiste, de ce qui ne cesse d'exister jusqu'à la mort. Le réel est inamovible, et l'analyse ne le modifie pas, puisque justement il est de l'ordre de l'existence. Mais l'analyse peut produire des mutations dans la position face au réel. Là est le pari.

Le réel est « sans remède », comme dit Camila Vidal. J'aime l'expression « sans remède », puisque cela implique qu'il n'y a ni guérison, ni correction, ni secours. Seulement une mise en garde. On est averti face au réel, et cela, si on emprunte la thèse de Gilles Lipovetsky dans son dernier essai, produit un effet de « légèreté ¹⁶⁸ ».

Dans *Le Savoir du psychanalyste*, Lacan définit la psychanalyse comme « le repérage de ce qui se comprend d'obscurci, de ce qui s'obscurcit en compréhension, du fait d'un signifiant qui a marqué un point du corps ¹⁶⁹. » La psychanalyse est donc une zone *entre* lumières et ombres. Et donc, si dans la passe il est témoigné sur ce qui est advenu dans une analyse, il faudra que ce soit également sous cette lumière tamisée, comme les paroles du tango (*media luz*).

Si le réel est « le mystère du corps parlant », de ce corps « parasité par le signifiant », si avec lui nous ne pouvons y avoir affaire que dans l'obscurité, la question pour Lacan est de savoir comment reconnaître dans l'obscurité ce qu'est un nœud borroméen, puisqu'il affirme que c'est de cela qu'il s'agit dans la passe. Comment déduire, extraire ce qui est un dire, puisque ce n'est pas la même chose que ce qui se dit. Dans son livre *Ce qui reste d'Auschwitz*, Agamben parle de ce que dans les témoignages de ceux qui furent dans un camp, s'inclut une « lacune ». Ils témoignaient de quelque chose dont on ne pouvait témoigner. Pour Agamben ¹⁷⁰, commenter ces témoignages inclut de tâcher d'écouter cette lacune, c'est-à-dire « tâcher d'écouter le non-dit ». Ce qui impliquerait pour Semprún que ce témoignage fût bien raconté.

Lire une carte n'est pas savoir trouver son chemin

Marie-José Latour

Si le savoir-faire est ce tour de main qui ne saurait s'écrire dans la recette, n'est-il pas, à la fois, l'index de la limite du savoir lisible et la promesse d'une trouvaille ?

Après avoir y travaillé pendant ces deux ans au CIG, tant dans les cartels de la passe que dans le cartel permanent qui nous a réunis jusqu'à ce jour (moins-un, puisque Ricardo Rojas, notre collègue colombien de Medellín, n'a pu cette fois se joindre à nous), j'ai fait le pari de trouver à cerner cette aporie à partir de ce qu'un enfant a lui-même su me faire passer, jusqu'au titre de mon intervention, que j'ai cru pouvoir inférer de son dire.

1

Thésée est atteint d'une aphasie importante qui, néanmoins, ne l'a pas empêché d'apprendre à lire. Son enseignante de cours préparatoire a su proposer à sa mère de l'accompagner jusqu'à mon cabinet, car ce/se savoir lire ne lui permet pas d'envisager la séparation avec sa mère sans être saisi par une terrible angoisse. C'est debout derrière le fauteuil où il pourrait s'asseoir, surveillant d'un œil la porte derrière laquelle il a bien voulu consentir à laisser sa mère nous attendre, que, dans le souffle inarticulé qu'il m'adresse, je devine qu'il me dit avoir peur d'être là.

168 Gilles Lipovetsky, *De la légèreté*, Ed. Anagrama.

169 *Le Savoir du psychanalyste*, 4 mai 1972.

170 G. Agamben, *Lo que queda de Auschwitz*, Ed. Pre-textos.

Roman Jakobson – linguiste et poétologue, auditeur du séminaire de Lacan, que ce dernier reconnaît être celui qui ne parle pas bêtement du langage – a établi l'importance de la fonction distinctive des sons et des conséquences de cette perte. Il rappelle dans son ouvrage, *Langage enfantin et aphasie*¹⁷¹, comment ce ne sont pas les sons isolés qui importent mais les distinctions entre eux et « avant tout le rapport de chaque son à tous les autres sons du système. » Le nominatif est la forme grammaticale qui survit le mieux aux atteintes aphasiques. En effet, que je puisse décliner les nom et prénom de son enseignante, que je m'intéresse aux noms de ceux qui font son entourage, produit un premier effet qui lui rend possible de s'approcher de la table où il peut dessiner.

D'ailleurs, il peint plus qu'il ne dessine, le trait s'épaississant à l'image de sa difficulté d'élocution. J'ai du mal à saisir ce qu'il dit, mais j'entends qu'il m'adresse sa parole. Où trouver l'outil qui permettrait la distinction, la séparation ? Je note sa docilité à la représentation et son effort pour trouver une façon de rendre efficace la distinction. Conformément à l'écriture du signe saussurien, au dos de chaque dessin, il en écrit le nom : « mer », « camping », « manège », « panneau ». Autant dire que cet exercice de dénomination n'est pas propice à la narration. Thésée ne raconte pas d'histoires mais pourrait-on dire plutôt qu'il me prend à témoin de ses difficultés avec l'usage de la parole ?

Quelques séances plus tard, il écrit au dos d'un dessin : « Pour Jason », son frère. Me croyant avertie de ce que cela pourrait indiquer une tentative d'annulation de la fonction de la coupure entre les séances et le monde, je lui dis que les dessins qu'il fait ici ne sont pas ceux qu'il peut amener avec lui sans que cela pose une question... Il ne me laisse pas le temps de gloser davantage, et, avec un large sourire et une assurance inattendue, il me dit : « D'accord, je le laisse ici, mais je peux écrire "pour Jason". » Formidable ! Thésée a saisi, dans une épure rare, l'effet anxiolytique de la représentation et de l'universalisable du savoir. Quitter sa mère n'est plus un problème et il poursuit dès lors sa scolarité, sans encombre majeure dans ce qu'il est convenu de nommer les apprentissages.

2

Cependant, lire une carte n'est donc pas savoir trouver son chemin. Car si le signifiant est ce qui distingue, sépare, le signifiant est également la cause de la jouissance. Thésée ne démentirait certainement pas Lacan écrivant, dans « La direction de la cure », qu'il n'est pas nécessaire de connaître le plan d'une maison pour se cogner la tête contre les murs, ajoutant que, pour ce faire, on s'en passe même assez bien¹⁷². Ne peut-on pas d'ailleurs lire là une des premières occurrences du savoir-faire ? Chacun en a certainement l'expérience, il ne suffit pas de savoir quelque chose pour savoir le faire. Si, comme l'écrivait Georges Perec, « vivre, c'est passer d'un espace à un autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner¹⁷³ », Thésée va nous dessiner sa version de cette espèce d'espace, sa déclinaison. Maintenant âgé de 8 ans et demi, il dessine d'un trait vif et sans pause, pas sans jouissance donc, le chemin qu'il traverse pour arriver jusqu'à mon cabinet.

171 Roman Jakobson, *Langage enfantin et aphasie*, Paris, Minuit, 1969, p. 72.

172 Jacques Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 608.

173 Georges Perec, *Espèces d'espace*, Paris, Galilée, 1974, 2000, p. 16.



Dessin 1

La signalisation se confond avec la zone signalée. Pas beaucoup d'endroit où avancer, peu pour se poser. Alors qu'un peu stupidement – car où auraient-ils pu mettre les pieds ? – je m'étonne de l'absence de personnages, Thésée réplique : « Ils ne sont pas encore arrivés. » Leçon à mon impatience ! Thésée me rappelle l'inédit de l'expérience de parole et l'articulation du savoir nécessaire avec sa tout aussi nécessaire suspension.

Encore une fois, ce n'est pas tant le scénario qui compte que l'inventaire de ces panneaux, chacun avec sa signification propre, des Uns en quelque sorte, lisibles donc comme il en est de chaque lettre de l'alphabet. Il y a un *gap* entre les Uns de langage et le savoir. Contrairement à ce que le discours du maître laisse croire et à ce dont rêve le discours de l'hystérique, quelque chose ne s'enchaîne pas entre S1 et S2. En effet, on aperçoit le chemin qui reste à parcourir pour que ces signes s'organisent en un système susceptible d'indiquer une orientation, orientation requise par la lecture.

Ramenée à ma tâche, je me contente alors de constater à quel point la route peut s'avérer impraticable et qu'il s'agit peut-être de trouver une voie. Nous savons comment Lacan insiste, à plusieurs reprises dans son enseignement, pour dire que l'on pense avec ses pieds. Colette Soler a fait valoir cette remarque apparemment mineure dans son commentaire de la « Note italienne ». Thésée ne me rappelle-t-il pas en quelque sorte qu'il ne s'agit pas tant d'élucubrer que de se frayer une voie dans ce monde incommode ? Ne donne-t-il pas ainsi tout son allant à ce que pourrait être une pensée opératoire ?

De séance en séance et de dessin en dessin, il va cerner la zone en travaux, le panneau acquérant alors la fonction d'un bord.



Dessin 2

Dès son premier séminaire Lacan repositionnait la fonction de l'analyste par rapport au savoir : « Il n'y a pas à guider le sujet sur un savoir, mais sur les voies d'accès à ce savoir¹⁷⁴. » L'analyste prendrait-il ici des airs de dépeupleur afin de permettre une soustraction qui aurait pour fonction de cerner le trou dans le langage ? Dans le labyrinthe auquel se confronte

174 Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 306.

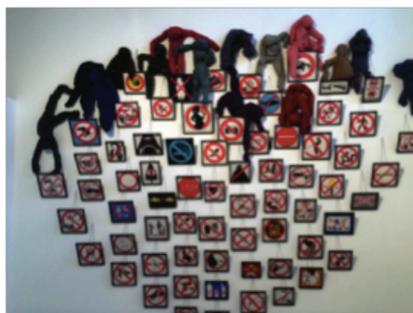
Thésée, autour du trou, un chemin se dessine. Et, ce faisant, la cour de récréation devient pour Thésée un endroit fréquentable.



Dessin 3

3

Fidèle lectrice d'*Art press*, quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'à quelques jours d'une séance avec Thésée, je découvris à l'intérieur d'un numéro la photographie d'une installation d'Annette Messager, *Les Interdictions*¹⁷⁵ :



Dessin 4

Il ne s'agit pas de déduire de cette contingence quoi que ce soit en ce qui concerne Thésée, mais d'en prendre de la graine pour situer le savoir-faire au regard de l'expérience analytique – dont la première fonction n'est-elle pas celle de faire du savoir une question : « Est-ce d'eux que ça parle ? » ? Le travail en amont de la commission scientifique de ces journées et de chaque intervention a permis d'en inventorier les différentes occurrences. Dans l'une de ces dernières, en 1977, c'est à la parole d'une enfant que Lacan recourt pour éclairer la subtilité de ce qui est en jeu dans ces distinctions entre savoir, savoir y faire et savoir-faire.

Nous invitant à « évider l'évidence¹⁷⁶ » de ces « je sais » qui ne veulent rien dire mais qui ponctuent tant de nos propos, lui revient, « évidemment », une parole d'enfant. Celle qui l'a laissé interloqué quelque soixante-dix ans auparavant et qu'il a entendu de sa petite sœur, Madeleine, affirmant sans ciller, non pas « je sais » mais « Manène sait ». Si le savoir-faire est au principe de ce qui permet de nouer le réel qui ne parle pas avec le symbolique qui, parlant, ment et avec l'imaginaire qui a toujours tort, il ne saurait, ce savoir-faire, être une affaire de « moi ». Ce qui est ici le plus important n'est pas « ce » que Manène sait mais qu'« elle » sait.

La langue française est celle qui permet d'interroger homophoniquement « qui sait qui c'est ? » et « qui c'est qui sait ? ». Qu'on le sache soi¹⁷⁷ est ce qui rend difficile la transmission

175 Annette Messager, Exposition *Dessus dessous*, Musée des Beaux-arts, Cité de la dentelle et de la mode, Calais, du 17 octobre 2015 au 15 mai 2016.

176 Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre XXIV, L'insu-que-sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, leçon du 15 février 1977, inédit.

177 Jacques Lacan, « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.

de ce savoir-faire, qui n'est pas un signifiant, alors même que c'est à le faire savoir que la passe propose. Aporie redoutable que celle qui conduit le cartel à chercher ce qu'il ignore.

Dans la suite de cette même leçon du séminaire *L'insu*, Lacan envisage la passe comme « quelque chose qui ne veut rien dire que de “se reconnaître entre soir” ». Et non, ce n'est pas une faute de frappe, ni un lapsus ! Difficile de lire dans cette reconnaissance « entre soir » une quelconque habilitation capacitaire ! Formule énigmatique donc, mais qui attire notre attention sur une possible erreur de perspective, celle d'un faux s(av)oir faisant l'impasse sur le paradoxe de reconnaître ce qu'on ne connaît pas. Le « se » de « se reconnaître entre soir » ne doit pas grand-chose au moi ni à la visibilité imaginaire. Le talent de Lacan à savoir faire un usage peu ordinaire de la langue ne devrait pas pour autant nous conduire à modéliser ce qui ne saurait l'être. Avec une formule pareille, on est un peu à l'abri, me semble-t-il !

*

Si dans le séminaire *Encore* Lacan éclaire ce qu'il en est de l'inconscient en tant que savoir-faire avec *lalangue*, c'est dans le séminaire *Le Sinthome* qu'il revient à plusieurs reprises sur le savoir-faire de l'artiste. Nous connaissons l'importance de ce séminaire pour ce que Colette Soler a nommé « une psychanalyse réinventée ».

Dans la première leçon de ce séminaire ¹⁷⁸, ce que nous avons l'habitude, jusque-là, de lire comme le savoir dans l'écriture des discours, S indice 2, devient l'index de la division introduite dans le sujet. S₂ écrit le caractère double du symbole, le chiffre de la pièce cassée en deux qui servait de signe de reconnaissance aux porteurs de chacune des moitiés.

Que le langage soit cet « unique système composé d'éléments qui sont en même temps signifiants et vides de signification ¹⁷⁹ », n'est-ce pas ce qui rend possible le dédoublement du registre du symbolique en symbole et symptôme ? Ce dédoublement caractérise pour Lacan le savoir-faire de Joyce, conjoignant le « faire » du symptôme avec le « savoir » du symbole.

Le savoir-faire, la locution même, tiret inclus, ne fait-elle pas entendre en quelque sorte ce dédoublement ? Rappelons-nous que le « faire » est d'abord poème ?

178 Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 18-19.

179 Roman Jakobson, *Six leçons sur le son et le sens*, Paris, Minuit, 1976, p. 78.

ÉVÉNEMENTS À VENIR

Symposium Interaméricain de l'IF « Sexuation et identités » Rio de Janeiro, 7 et 10 septembre 2017

Thème

Lors du symposium « Sexuation et identités », les psychanalystes pourront démontrer comment la psychanalyse, loin d'être normative – selon quelques accusations injustifiées –, donne tout son poids à la singularité des sexualités. La psychanalyse amène le questionnement des identités dites sexuelles. Une sexualité est la conjonction complexe des « dispositions sexuelles » (Freud), des rencontres hasardeuses, des identifications et de la construction du fantasme fondamental comme réponse à l'énigme du désir de l'Autre. Le résultat en est le *sinthome* qui, en nouant les trois registres (réel, symbolique et imaginaire) de chaque être-pour-le-sexe, condense la façon dont chacun jouit sexuellement à partir de son inconscient. Chaque sujet a sa façon unique d'être homme ou femme, d'utiliser les semblants des genres, de se situer par rapport au partage des sexes et de circuler dans diverses positions de jouissance. Voilà ce qu'on apprend sur le divan à partir de la pratique de l'inconscient. La politique de la psychanalyse est la politique du *sinthome* – soutenue par l'éthique de bien le dire. À partir de la sexuation lacanienne et d'une relecture de la sexualité inaugurée par Freud au début du siècle passé, nous invitons les psychanalystes, avec leur clinique et cette nouvelle logique, à apporter leurs contributions aux questions actuelles des dites nouvelles sexualités et questionnements sur le genre et l'orientation sexuelle.

Événement

- | | |
|--------------|--|
| 7 septembre | 9 h à 17 h - Journée d'École
17 h - Assemblée de l'EPFCL-Brésil
(1 ^{er} appel à 17 h et 2 ^e à 17 h 30) |
| 8 septembre | 9 h à 18 h Symposium interaméricain et Rencontre de l'EPFCL-Brésil |
| 9 septembre | 9 h à 18 h Symposium interaméricain et Rencontre de l'EPFCL-Brésil |
| 10 septembre | 9 h à 18 h Symposium interaméricain et Rencontre de l'EPFCL-Brésil |

Renseignements

Date : du 7 au 10 septembre 2017

Lieu : COLLEGE BRESILIEN DES CHIRURGIENS
rue Visconde da Silva 52 – Botafogo / Rio de Janeiro

Contact : <http://www.simposiosexuacao.com.br>

E-mail : sexuacaoeidentidadesrio2017@gmail.com

Téléphone : +55 (21) 2286 9225

Inscriptions

Tarifs :

	Professionnels	Étudiants
<i>Avant le 15 avril 2017</i>	R\$ 380	R\$ 190
<i>du 16 avril au 30 juin 2017</i>	R\$ 420	R\$ 210
<i>Du 1^{er} juillet au 31 août 2017</i>	R\$ 460	R\$ 230
<i>Sur place</i>	R\$ 500	R\$ 250

Formes de paiement :

Virement bancaire au nom de Formações Clínicas do Campo Lacaniano-RJ

Banco Itaú Ag. : 5622 C/C:18237-5 CNPJ. 03.137.219.0001-25

Envoyer attestation du virement par email : sexuacaoeidentidadesrio2017@gmail.com

Important : clôture des pré-inscriptions à \$ 100 dollars le 30 janvier.

Commissions

Coordination générale : Antonio Quinet

Commission d'organisation : Maria Anita Carneiro Ribeiro (coordinatrice), Andrea Bruneto, Bárbara Zenicola, Beatriz Maya, Florencia Farias, Gloria Patricia Jaramillo, Julie Travassos, Katarina Ponciano, Katia Botelho, Luciana Piza, Maria Helena Martinho, Mariano Daquino, Rosane Melo, Robson Melo et Sandra Mara.

Commission scientifique : Sonia Alberti (coordinatrice), Ana Laura Prates Pacheco, Dominique Fingermann, Gabriel Lombardi, Gabriela Zorzuth, Ida Freitas, Kátia Botelho, Maria Vitória Bittencourt, Ricardo Rojas et Vera Pollo.

Commission de la Journée d'École : Clara Mesa, Marcelo Mazzuca, Sandra Berta avec les membres de la CLGAL.

Commission de diffusion :

Locale : Leonardo Pimentel (coordinateur), Elvina Maciel, Felipe Grillo, Marcela Laboissière et Taoana Padilha.

Pour le Brésil : Coordinateurs des forums locaux.

Pour les Amériques : Coordinateurs des forums américains du sud et du nord.

Commission de posters et de vidéos : Sonia Borges (coordinatrice), Geisa Freitas, Felipe Grillo et Sandra Chiabi.

Commission sociale : Adriana Dias Bastos (coordinatrice), Gilda Mesquita, Silvia Lira et Tati Torres.

Trésorières : Gloria Justo et Luciana Piza.

Rendez-vous international de l'IF-EPFCL

« Les avènements du réel et le psychanalyste »

Barcelone, septembre 2018

Vingt ans seront accomplis depuis la création de l'Internationale des Forums du Champ lacanien suite à l'initiative lancée à Barcelone en juillet 1998, nouvelle marche qui, suivant le chemin tracé par Sigmund Freud et Jacques Lacan, est apparue comme mouvement de contre-expérience dans le but de créer une École de psychanalyse, laquelle est effectivement née en 2001.

Vingt ans plus tard nous nous rencontrerons à nouveau à Barcelone, ceux-ci et beaucoup d'autres, à l'occasion du X^e Rendez-vous international de l'IF-EPCL et de la VI^e Rencontre internationale d'École. Nous disposons de l'essentiel : l'impulsion du désir de la communauté internationale, le compromis des Forums de Barcelone et du reste de l'Espagne pour que son organisation arrive à bon port, et le titre du rendez-vous qui va fonctionner pendant ce temps comme axe structurant du travail de cette communauté.

« Les avènements du réel et le psychanalyste ». Un titre énigmatique par sa sémantique d'« avènement », par son pluriel – pluralité de la diversité des éléments de ce qui est réel ainsi que pluralité de ses différentes acceptions, depuis « ce qui revient toujours à la même place » en faisant obstacle au bien-être, jusqu'au réel de ce qui peut déborder – ; énigmatique aussi par la relation complexe entre ses deux termes, la dépendance du second par rapport au premier, mais non seulement cela... Si, comme l'affirme Lacan dans « La troisième », le futur de l'analyse dépend de ce qui advient de réel, et non l'inverse, quelles conséquences de ces avènements – soutenus par le discours scientifique – pour les liens sociaux et en particulier pour le discours analytique, celui qui soude l'analysant à la paire analyste-analysant ? Un titre donc qui nous fait question, qui nous maintient éveillés, un titre que va nous faire travailler.

Il n'y a pas d'avènement de réel qui ne vienne pas tronquer l'illusoire et souhaitée expérience de continuité dans le parlêtre, qu'il s'agisse du traumatisme de l'Autre comme constituant, ou du réel de la jouissance du corps, celui de l'accident, ou de ce que produit l'avancée de la science. C'est dire que tout avènement du réel implique un effet, effet immédiat qui est d'affect – l'angoisse –, ou effets plus silencieux, incalculables, qui diffusent dans le social et dont nous constatons qu'ils ne cessent pas de produire de nouvelles ségrégations. Il n'est pas entre les mains du psychanalyste de réduire les avènements du réel ; le psychanalyste peut répondre, il peut, nous dit Lacan, le contrer.

Rosa Escapa et Ramon Miralpeix,
présidents de la Commission d'organisation

Informations générales

Lieu : CCIB¹⁸⁰ (Centre de Convencions Internacional Barcelona)

Dates : du 13 au 16 septembre 2018

180 Vous pouvez visiter le lieu sur <http://www.ccib.es>

Wunsch n° 16

Inscriptions :

Tarifs	2 jours	3 jours
<i>Avant le 30 avril 2017</i>	200 €	240 €
<i>Avant le 30 avril 2018</i>	240 €	290 €
<i>Jusqu'au 13 septembre 2018</i>	290 €	330 €

Commission d'organisation

Présidents : Rosa Escapa et Ramon Miralpeix

Jacqueline Ariztia

Jorge Chapuís

Carmen Dueñas

Ana Martínez

José Sánchez

Teresa Trías

Contact : miralpeix@copc.cat et rosaescapa@gmail.com

Table des matières

ÉDITORIAL	3
LA RENCONTRE INTERNATIONALE D'ÉCOLE JUILLET 2016	
<i>Le désir de psychanalyse, ou « l'expansion de l'acte analytique »</i>	5
LES TEXTES DE LA RENCONTRE	
Ouverture , Ricardo Rojas, Medellín, CIG 2014-2016	5
Interventions des deux AE nommées en février 2016	
<i>Couleur de passe</i> , Marie-Noëlle Jacob-Duvernet, Angers, France	7
<i>Des confins d'une analyse</i> , Vera Iaconelli, Sao Paulo, Brésil	13
Fonction du dispositif de la passe dans le désir de psychanalyse	
<i>Passe, transmission et désir de psychanalyse</i> , Pedro Pablo Arévalo, Venezuela, AE 2014-2017	17
<i>Jury ou cartel ?</i> , Sonia Alberti, Rio de Janeiro, Brésil, CIG 2014-2016	19
<i>Cartel-passe-École</i> , Ramon Miralpeix, CIG 2012-2014	20
<i>Ce qui dispose...</i> , Maria Teresa Maiocchi, CIG 2014-2016	23
<i>Le désir de psychanalyse : un désir moteur dans le dispositif de la passe</i> , Silvia Migdalek, Buenos Aires, CIG 2012-2014	26
Le désir de psychanalyse dans la cure	
<i>Le décanter du désir de psychanalyse dans la passe</i> , José Antonio Pereira da Silva, Brésil	27
<i>D'un témoignage à l'autre</i> , Jorge Escobar, Colombie, AE, 2014-2017	30
<i>Le désir de poursuivre après « guérison »</i> , Jean-Jacques Gorog, Paris, CIG 2014-2016	32
<i>Le désir de s'analyser, un désir forcé. À propos d'un cas</i> , Ana Martinez, Barcelone, Espagne, CIG 2014-2016	33
<i>Désir de psychanalyse versus désir de l'analyste</i> , Camila Vidal, Espagne, AE, 2014-2018	35
Le désir de psychanalyse hors de la cure	
<i>Entre agalma et plus-de-savoir : du désir de psychanalyse</i> , Sidi Askofaré, Toulouse, France, CIG 2012-2014	37
<i>La limite du dehors</i> , Marie-José Latour, Tarbes, France, CIG 2014-2016	38
<i>« Faire prime sur le marché ? »</i> , Diego Mautino, Rome, Italie, CIG 2010-2012	41
<i>Le désir de psychanalyse hors de la cure</i> , Martine Menès, Paris, France, CIG 2014-2016	43
<i>Le lien le plus fondamental</i> , Leonardo Rodríguez, Melbourne, Australie, CRIF 2014-2016	44

EXPÉRIENCES DES CARTELS DE LA PASSE

Contribution de l'AE nommée en novembre 2016

Esquisse pour un travail à venir, Elisabete Thamer 47

Contributions des membres du CIG

Qu'est-ce que nommer ?, Marie-José Latour 48

Le passeur, son AME, le passant, les cartels... et ses impasses, Sonia Alberti 51

Via, Nadine Cordova, Paris, France, AE 2014-2017 54

Il vaut la peine de faire la passe encore, María Luisa de la Oliva, Madrid, Espagne, CIG 2014-2016 55

Poésie et langues de la passe, Susan Schwartz, Melbourne, Australie, CIG 2014-2016 58

Vu des cartels de la passe, Colette Soler, Paris, France, CIG 2014-2016 59

Traces de jouissance, interprétation et fin, Ricardo Rojas 67

Expérience CIG, Maria Teresa Maiocchi 69

La passe et la clinique, la question de l'historisation, Gabriel Lombardi, Buenos Aires, Argentine, CIG 2014-2016 72

Produits des cartels du CIG

Cartel « Le pas d'entrée »

L'hystérisation d'entrée en analyse, Colette Soler 75

Cartel « Le savoir qui passe »

Un rapport difficile au savoir, Sol Aparicio, Paris, France, CIG 2014-2016 76

Le savoir acquis/à qui, Jean-Jacques Gorog 79

Le savoir-faire de l'analyste et le tact, Maria Luisa de la Oliva 82

Lire une carte n'est pas savoir trouver son chemin, Marie-José Latour 84

ÉVÉNEMENTS À VENIR

Symposium Interaméricain de l'IF

« Sexuation et identités »

Rio de Janeiro, 7 et 10 septembre 2017 89

Rendez-vous international de l'IF-EPFCL,

« Les avènements du réel et le psychanalyste »

Barcelone, septembre 2018 91